

Voyage de Jérôme aux États-Unis d'Amérique

Maurice Bedel

Maurice Bedel

Voyage de Jérôme aux États-Unis d'Amérique

Gallimard, 1953.

I

Je suis né pour l'enthousiasme.

« Jérôme, me disait ma mère lorsque j'étais enfant, perds donc l'habitude de tenir toute chose nouvelle pour la meilleure et la plus belle des choses. Regarde avant de voir, écoute avant d'entendre. Entre le pour et le contre, penche d'abord vers le contre : c'est là qu'est la sagesse. »

Vains conseils ! Enfant, j'étais tout élan vers le neuf et vers la nouveauté. L'âge ne m'avait point changé. Je continuais de tenir toute chose nouvelle pour la meilleure et la plus belle des choses ; je n'aimais rien de ce qui gisait dans le passé, de ce qui avait été vécu en des temps où je n'avais pu le vivre. Je ne savais que trop ce que les idées d'hier appliquées aux réalités d'aujourd'hui pouvaient causer de dégâts dans un cœur non prévenu : j'avais eu, comme tant d'autres, un moment d'égarement sur les sentiers désuets du romantisme d'amour ; [c'était en Norvège](#), je sortais à peine de l'adolescence, j'avais la mémoire encombrée de textes où la sensiblerie l'emportait sur l'efficacité ; j'eus un instant de défaillance par la faute de cette littérature absurde et malfaisante. Mais j'en sortis guéri à tout jamais de ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas et je repris de plus belle ma course à la quête d'un inconnu qui m'était d'autant plus attrayant que je ne m'y arrêtais que le temps de m'en réjouir, sans m'attarder à risquer de m'en lasser.

C'est dire que la découverte a, de toujours, été la passion de ma vie. Je cours le monde ; je n'attends pas qu'il vienne à moi par le moyen facile des textes et des images. Je veux le tenir dans mes mains, le palper, le humer, en

voir de mes yeux les formes et les couleurs, en entendre de mes oreilles les bruits et les musiques. Quelques-uns, parmi ceux qui se flattent de me connaître, me tiennent pour un naïf ; cette apparence de naïveté à laquelle ils se laissent prendre, n'allez pas en chercher la raison ailleurs que dans la joie de mon cœur et la fraîcheur de mon esprit. Je saute d'un bond dans l'imprévu et je m'y perds avec l'arrière-pensée de n'en sortir que pour, d'un autre bond, me précipiter dans l'insolite. Ce que j'attends de ces rebondissements ? Un aliment à cette joie de mon cœur, à cette fraîcheur de mon esprit que je viens de dire.

C'est dans de telles dispositions que je partis pour les États-Unis.

Homme de la vieille Europe, j'étais impatient de connaître l'homme de la jeune Amérique. Tout ce que je savais de lui par les bruits qui couraient me promettait de grandes satisfactions : à travers les jugements de mes amis revenant du Nouveau Monde (ah ! l'heureuse association d'un substantif et d'un qualificatif !) je ne doutais pas de découvrir une sorte de Néanthrope, d'*Homo novus*, fait pour exalter mon esprit prêt à tous les transports. J'avais, au cours de mes voyages, visité bien des peuples et de toute couleur, je m'étais vivement intéressé à leurs mœurs, à leurs coutumes, à leur langage ; mais, quelle que fût leur apparence et que la coloration de leur peau fût jaune, noire ou blanche, je n'avais vu en eux que les représentants de l'homme d'hier ou d'aujourd'hui sans que je pusse distinguer chez les individus les caractères d'une différenciation me permettant de les tenir pour extraordinaires et sans pareils. Cette fois, je volais vers New York dans la certitude que je mettrais la main sur une espèce humaine déjà installée dans le demain des temps, une espèce absolument nouvelle, à caractères singuliers, à mœurs transmutées de l'eupéanisme à l'américanisme.

Je fus comblé dans mon attente.

Durant les mois que je passai entre le Massachusetts et la Californie, entre la région des Grands Lacs et le golfe du Mexique, j'allai de surprise

heureuse en étonnement, je peux dire, béat, car j'atteignis à la béatitude en bien des circonstances.

Dès mon arrivée à l'aéroport de La Guardia, je connus que le monde où je pénétrais était différent de celui que je venais de quitter à même proportion que, dans le temps de la préhistoire, l'âge de la pierre taillée l'avait été de l'âge de la massue. Je sortais du continent de la tradition pour entrer dans celui de l'innovation. Un homme qui fumait le cigare se penchait sur mes bagages ; je ne pouvais douter qu'il ne fût douanier, car il plongeait les mains avec une ferme décision parmi mes objets de toilette, mon linge, mes carnets de notes, d'ailleurs vierges, mes vêtements qu'il mettait sens dessus dessous et où il semblait qu'il cherchât, enfouie dans les poches, je ne savais quelle marchandise de contrebande. Sa chemise était blanche, son cigare sentait bon ; je considérais avec sympathie ce gabelou d'un si curieux modèle, sans nulle ressemblance avec les douaniers européens, l'air d'un garçon sportif ayant quitté sa veste pour être dans ses aises et dont j'eusse fait volontiers mon partenaire au tennis ou mon camarade de *cocktail party* si le temps nous eût été donné de lier amitié. Mais la presse des autres voyageurs m'arracha à mon tête-à-tête avec ce premier symbole de la désinvolture au pays de la liberté.

Dans le taxi qui m'emportait vers Manhattan je me disais combien il était agréable de se sentir en amitié avec un douanier. Pouvait-on se fâcher contre un agent des douanes qui empoignait vos chemises, cravates, mouchoirs et chaussettes, qui les rejetait pêle-mêle avec vos sacs à chaussures et vos vestons mis en chiffon, quand cet homme était rasé de frais, bien blanchi de linge et fumait le cigare ? À la douane française j'eusse entamé une polémique avec le visiteur de mes bagages ; j'aurais perdu de longs instants, le sang me fût monté à la tête, la colère m'eût fait perdre le contrôle de mes paroles et qui sait si la vivacité de mon langage ne m'eût pas engagé dans des voies qui m'eussent mené à la justice correctionnelle ?

J'ajoute que la radio du chauffeur émettait des musiques de jazz qui me portaient, non à la joie de vivre, car elles étaient à la fois plaintives et saccadées comme des hoquets de douleur, mais à l'évasion hors des derniers souvenirs d'Europe qui me retenaient encore dans leurs chaînes

fragiles. Il ne manquait que la télévision à l'intérieur de la voiture pour que mon contentement fût étale.

« *Hello !* dis-je au chauffeur, il n'y a rien au monde de plus beau que New York, *eh ?*

— *Wh... What ?* fit-il entre son voile du palais et son arrière-nez.

— Vous ne pouvez nier, poursuivis-je, que ces habitations en forme de parallélépipèdes géants percés de mille fenêtres ne soient de la plus haute beauté. En Europe, nous n'avons rien de pareil : un pauvre Parthénon tout en morceaux et qui fait courir les naïfs, une tour Eiffel de trois cents mètres en fil de fer et dans laquelle ne tiendraient pas trois cents personnes...

— *What ?* répétait-il, bien que je m'exprimasse en un anglais auquel je donnais le meilleur accent américain.

Il n'était pas causant, mais je l'étais pour deux. Les feux rouges marquant l'arrêt des voitures étaient si nombreux et si fréquemment allumés tout le long du trajet que je pouvais, sans être gêné par le mouvement de la course, commenter le spectacle incomparable qui s'offrait à mes regards lorsque, passant la tête par l'ouverture de la portière et l'inclinant à quatre-vingt-dix degrés, j'attrapais d'un angle d'œil quatre à cinq douzaines d'étages d'un building.

— Vous êtes blasé, dis-je, et...

— Non, dit-il, je suis triste.

Je m'étonnais qu'on pût perdre son temps à être triste dans une cité si exaltante. Alors, de feu rouge en feu rouge, cet homme me conta comment il avait, après dix ans de travail, gagné assez de dollars pour faire l'acquisition d'une petite *station service* dans le quartier de Bronx, comment avant de passer contrat il était allé consulter son psychanalyste et comment ce spécialiste du subconscient lui avait déconseillé de faire cet achat.

« Après m’avoir analysé, dit-il, il m’affirma que je n’étais pas en état de faire commerce de benzine et de lubrifiants, que je devais continuer de me donner à ses soins pendant deux ans et qu’après ce délai il aviserait.

— Il est probable, dis-je, que ce psychanalyste connaît au mieux le métier de pompiste puisqu’il en redoute pour vous les conséquences.

— Les psychanalystes connaissent tout.

— C’est merveilleux !

— Et surtout ils nous connaissent mieux que nous ne nous connaissons jamais nous-même. Il faut leur obéir ou l’on est perdu. Alors, je suis triste.

Il tourna le bouton amplificateur de sa radio et demanda manifestement à la musique de l’arracher à sa tristesse. Pour moi, j’enviais le sort de ce travailleur qui s’en remettait à un inconnu de penser pour lui, de vouloir pour lui. Que de fatigues évitées, me disais-je, que de responsabilités écartées ! Si le cas de ce chauffeur n’est pas exceptionnel en ce pays, si le vouloir y est voulu, si le pouvoir y est pu par des spécialistes de la détermination, c’est ici le paradis des velléitaires et des indécis. Et même lequel d’entre nous, si énergique fût-il, ne serait satisfait de se délasser de vouloir et de pouvoir, moyennant quelques honoraires versés à un fabricant de décision ? Qui sait, poursuivais-je en moi-même, si ce peuple prodigieux dont je suis l’hôte depuis une heure ne met pas au point une machine à vouloir et à pouvoir à laquelle on soumettra le problème de l’achat d’une *station service* comme déjà l’on demande à une machine à calculer d’opérer la difficile et épuisante extraction d’une racine cubique ?

Tout cela me mettait dans un état d’alacrité rarement éprouvé au cours de ma vie européenne. En quelques instants, je m’étais assuré que l’effort de décider me serait épargné au cas où j’eusse à accomplir quelque important dessein. Je goûtais déjà le repos que mon séjour me promettait ; je me grisais d’abandon de moi-même, de renoncement aux impératifs de mon Moi.

Les façades des immeubles, où brillaient, dès les approches du crépuscule, les images lumineuses de la publicité, m’enseignaient à leur tour l’art

d'acquérir le nécessaire du courant des jours sans avoir à réfléchir, à hésiter, à choisir. Il m'apparaissait que les murs pensaient pour moi, voulaient pour moi.

C'était le paradis.

Je m'installai au vingt-septième étage d'un plaza de la 58^e Rue, le plus près possible du soleil américain et non loin des étoiles, sœurs de ma bonne étoile.

Dès mon installation terminée, j'allai m'asseoir sur un banc de Central Park pour respirer l'air de New York. La nuit était venue ; la féerie des lumières new-yorkaises commençait. De toutes parts autour de ce vaste jardin, l'espace appartenait au pointillé des fenêtres lumineuses : rang par rang, en largeur, en hauteur, elles piquetaient les ténèbres jusqu'au monde des étoiles où la diversité et la fantaisie reprenaient leurs droits. Quelle ordonnance, quelle perfection dans l'alignement ! Ô merveille du niveau d'eau et du fil à plomb ! J'en avais des larmes aux yeux. Mon cœur battait au rythme de cette géométrie, mon souffle allait ses seize inspirations, ses seize expirations à la minute : je baignais dans l'ordre loin de tout romantisme, je me mouvais dans le monde de la symétrie. D'ailleurs, j'y étais arrivé non par le détour d'un itinéraire en molles courbes, en insidieux carrefours, mais par de parfaites lignes droites coupant d'autres lignes droites, chacune portant son numéro de classement et sa position dans les points cardinaux, ce qui facilitait à miracle les déplacements à l'intérieur de la cité ; on s'y promenait à certitude de n'y point s'exposer aux fâcheux errements de la flânerie et de la badauderie ; c'était comme si l'on marchait sur une table de multiplication gravée dans une table d'orientation.

Je songeais avec un sentiment mêlé de honte et de pitié à mon vieux quartier de Paris, à la rue de l'Échaudé, à la rue de Buci, à la place de Furstemberg, au passage de la Petite-Boucherie, à ces tristes et ridicules survivances du temps des chaises à porteurs et des crieurs de rue. Le parfum de remugle de leurs fonds de cour me montait aux narines, les pots de fleurs

ornant les rebords de leurs fenêtres m'apparaissaient comme les signes d'une sentimentalité à la Mimi Pinson qui insultait à la grandeur et à la noblesse de la civilisation mécanique où l'humanité trouvait enfin sa raison d'être et la définition de son bonheur.

Je humais avec délices la stimulante odeur de fumées de charbon et de vapeurs d'essence qui enveloppait le jardin de ma méditation. Du ciel de New York tombait à pluie fine une impalpable poussière d'escarbilles venues des mille milliers de foyers d'activité de la grande ville. J'y voyais le signe des temps nouveaux : finies les pluies de manne céleste, de saints pétales de roses, finies les pluies d'or qui venaient tendrement visiter les flancs des déesses ! L'avenir — et déjà le présent en l'occurrence — était aux pluies de charbon. Et je compris pourquoi chaque banc de ce parc enchanteur était couvert de journaux largement étalés sur les planches de siège : leurs feuilles protégeaient la noble poussière de charbon contre l'injure d'un contact trop familier entre elle et le séant des promeneurs.

Le lendemain matin, après avoir demandé à la radio dissimulée dans le mur de ma chambre d'achever mon réveil par les aubades d'une douce musique, je courus vers ce qu'on m'avait donné pour le cœur même de New York : le Centre Rockefeller. Je dus calmer la hâte de mon pas pour ne point jeter le désordre dans les bataillons de filles ravissantes qu'engloutissaient, à la façon d'un Minotaure aux mâchoires multiples, les portes d'entrée des gigantesques bâtiments. Le coude à coude me permettait d'admirer que ces milliers de dactylos parussent coulées dans le même moule : on eût dit qu'une machine à débiter de la jolie secrétaire leur eût donné naissance : même sourire aux commissures de leurs lèvres pareillement enluminées de rouge carmin, mêmes vagues d'une même mise en plis dans les ondes de leurs cheveux, mêmes chevilles de biches — non de biches des bois mais de biches de zoo — même regard insaisissable, fixé sur le ferme calcul d'un riche mariage et non porté vers les émois tout gratuits d'une tendre aventure. Il est vrai qu'avant de gagner le bureau de leur emploi, elles étaient passées par un *beauty room* où, en quelques minutes, leurs cils, leurs lèvres, leurs pommettes, leurs cheveux et leurs ongles avaient été soumis au

standard de l'art de plaire pour la semaine en cours. Heureuses filles, guidées par d'infailibles spécialistes de la séduction, mises à l'abri des risques de la sincérité dans les combats de l'amour ! Ô midinettes de l'avenue Matignon, sténo-dactylos de l'Élysée - Building, vendeuses des Uniprix ! quels ne sont pas les soucis de votre cœur, vous dont nul fabricant de fascination ne prend en charge le rendement de votre regard, de votre sourire, de votre teint, vous qui ne devez tirer que de vous-même les grâces de votre jeunesse ! Quel retard sur le progrès !

La perfection de ce spectacle m'avait épuisé : ce n'est pas sans perdre quelques centaines de calories qu'on voit en un rien de temps passer devant ses yeux dix ou quinze mille images vivantes de la beauté parfaite. Je pénétrai chez le premier pharmacien venu pour m'y restaurer d'œufs au lard, de yaourt et de farine d'avoine. Les calories revinrent et je pus m'élancer vers de nouvelles découvertes. Il est rare qu'un pays nouveau ne réserve pas au voyageur quelques déconvenues ; j'en étais à chercher ma première déception. Laissant les avenues numéros IV, V et VI où la riche apparence des immeubles me donnait la plus heureuse opinion de la tenue de cette belle ville, je me dirigeai vers l'est, vers les avenues III et II, par la rue numéro 33.

Un vent assez vif soufflait du nord faisant voler avec beaucoup de grâce les journaux négligemment abandonnés sur les trottoirs par les passants ; on voyait une sorte de ballet aérien développer ses figures en une chorégraphie où les feuilles du *New York Times* et des *Daily News* évoluaient en larges dégagements pour se joindre puis se disjoindre et par fois s'élever à une grande hauteur pour finalement se poser sur la chaussée jusqu'à ce qu'un nouveau coup de vent vînt les remettre en danse. Il fallait être en Amérique pour assister en plein air et gratuitement à un spectacle aussi ravissant. J'en eus l'explication quand je vis qu'en fin de matinée le nettoyage de la voirie n'était point encore fait, que les ordures ménagères demeuraient dans les boîtes en carton qui servaient de poubelles et où s'entassaient jusqu'au débordement les reliquats de l'abondance américaine.

« Voilà, me dis-je, une occasion inespérée de connaître ce que mangent les New-Yorkais sans avoir à leur poser d'indiscrètes questions. »

Ma passion de connaître me porte à descendre dans l'échelle de la curiosité jusqu'aux plus humbles signes de ce que je désire pénétrer. Et l'on eût pu me voir, ce matin-là, penché sur les déchets de la vie ménagère d'une ville américaine et cherchant (du regard, non des mains) d'utiles témoignages sur le menu-courant de cette vie-là. Je n'y découvris nul de ces tristes reliefs que j'eusse inventoriés dans les boîtes de mon quartier : point d'épluchures de pommes de terre, point de fanes de carottes, point d'os de côtelettes et d'arêtes de poissons, point de marc de café ; rien que des boîtes en fer-blanc vidées de leur contenu, de belles boîtes à étiquettes appétissantes, illustrées de fruits, de légumes, de tranches de jambon aux coloris les plus tentants.

« Ils se nourrissent déjà, me disais-je, à la façon dont se nourrira l'humanité quand elle sera sortie de ces grossières pratiques comme de rôtir, frire, fricasser, griller, faire bouillir, bref perpétuer les mœurs de l'homme des cavernes alors que l'avenir est aux calories en boîtes, aux vitamines en tubes, à des mets analysés, dosés, stérilisés par des maîtres de l'hygiène responsables de la santé publique. Ah ! nous sommes loin de cet idéal, nous qui en sommes encore à la casserole, à la poêle et à la poissonnière... »

Je n'avais qu'agrément et que satisfaction dans cette ville de progrès. Où que je fusse amené à porter mes pas à travers le quadrillé des rues et des avenues, je me sentais pris dans un confort moral qui me reposait de l'inquiétude européenne. Il semblait qu'ici tout fût mis au point pour épargner au citoyen les mille traquenards de la température, de la maladie, de l'ennui ; l'air était conditionné — je veux dire fixé une fois pour toute à 18° centigrades — dans les chambres, les boutiques, les taxis et même dans les échoppes des cireurs de chaussures ; il n'était pas de lieu public, et souvent même privé, où l'on n'eût à sa disposition un bouton sur quoi l'on appuyait pour faire jaillir du mur un gobelet de carton stérilisé et un filet d'eau glacée dont il semblait que plus on en buvait plus on avait soif, si bien que le plaisir de boire frais était sans cesse renouvelé ; de ces murs miraculeux jaillissait également une douce musique, dissolvante à l'esprit, caressante au cœur, qui vous portait à acquérir dans les magasins ce de quoi vous n'aviez nul besoin, si bien que le plaisir de dépenser des *cents* et des

dollars vous était gratuitement dispensé sur l'air de la dernière samba ou du dernier *crooning*.

Je m'arrêtais à la vitrine d'une librairie. Dans le brave quartier où je flânais, les marchands de livres ne s'embarrassaient pas de littérature littéraire, ils allaient droit au goût du lecteur de simple et franc jugement, ils offraient à son choix des titres sans malice : *Illicit, Unmoral, Possessed, Male and Female, Illegitimate*, avec couverture illustrée de l'image d'une belle fille aux seins agressifs, aux lèvres assoiffées de baisers. À quelques pas de là, une autre devanture, s'adressant à ceux que pouvaient tourmenter les problèmes du courant des jours, leur proposait : *A General Introduction to Psycho-Analysis* et *Your Dreams and Your Horoscope : 2 500 Interpretations*, et encore : *Your Guide for Success Every Day in the Year*. De telles lectures apportaient avec elles les éléments d'un bonheur assuré. Comment douter que le « Guide du succès pour chaque jour de l'année » ait été à la base des réussites d'un Rockefeller, d'un Carnegie, d'un Pierpont Morgan ? Ce n'est pas l'homme de la III^e Avenue qui va s'embarrasser des *Pensées* d'un Pascal ou des *Principes* d'un Descartes. Que n'avais-je eu comme livre de chevet de mes vingt ans ce « Guide du Succès » !

Je revins, quoi que j'en eusse, vers la V^e Avenue. L'on y croisait des femmes d'une si parfaite beauté qu'à les contempler l'une après l'autre marchant les seins hauts, les reins creux, le regard sans pupille comme celui que l'on voit aux déesses de la statuaire grecque, on ne se lassait pas d'admirer l'art avec lequel elles atteignaient à se ressembler toutes, c'est-à-dire à ressembler à la figure de couverture du dernier numéro de *Life* allant par les rues de New York à dix mille exemplaires. Qu'un cœur battît dans leur poitrine est une question à laquelle je me gardais de m'arrêter ; le point qui importait c'était qu'elles fussent parfaitement belles selon les canons d'une même beauté ; si l'on tombait amoureux de l'une, on l'était de toutes, ce qui donnait l'espoir que l'une d'entre elles fût libre de couronner la flamme allumée par la vue d'une autre, ce qui vous mettait à l'abri des désespoirs d'un Roméo ou d'un Werther aux yeux de qui il ne pouvait y avoir qu'une seule Juliette, qu'une seule Charlotte, ce qui, en définitive,

démontrait que la série avait du bon et que les moralistes pouvaient en faire le fondement d'une éthique universelle pour les temps à venir.

J'étais frappé par l'air de domination qui marquait leur allure et leurs traits : elles étaient bien les Amazones décrites, un demi-siècle plus tôt, par Kayserling. Quand je songeais à l'extrême diversité des Parisiennes, à la grâce de leurs façons, à ce quelque chose d'amical qu'elles mettent dans le salut qu'elles vous rendent, dans le sourire qu'elles vous adressent, je les plaignais d'en être encore à un stade de l'évolution où l'art de plaire et de séduire était tout personnel, n'allait chercher ses leçons qu'au secret de soi-même alors que devant mes yeux s'illustrait la preuve que les attraits de séduction relevaient d'un modèle standard au même titre que les bougies d'allumage des moteurs à explosion ou les chimies insidieuses des boissons stimulantes.

Tout ce que j'avais observé dans ces premières heures de mon séjour aux États-Unis me confirmait dans l'enthousiasme qui me soulevait au moment de monter dans l'avion d'Orly.

J'avais mis le pied sur le sol d'un pays sain, d'un pays simple, d'un pays jeune ; à son contact, je me découvrais même sain, simple, et jeune. L'accord était fait : je n'avais plus qu'à le parfaire.

II

Le lendemain, je rendis visite à un ami près de Croton-on-the-Hudson, à une trentaine de *miles* au nord de New York. La belle journée ! D'idylliques souvenirs se bousculent dans ma mémoire auquel passera le premier lorsque j'évoque ces heures enchanteresses. Qu'on veuille bien me croire si j'affirme que nulle campagne au monde ne m'a touché le cœur aussi tendrement que celle-là. Qui m'avait dit qu'à une heure de train de Manhattan je pourrais goûter les joies de la pure nature, herboriser à mon gré dans des bois de bouleaux traversés de cascades ? Qui m'avait préparé à des tête-à-tête avec des marmottes et des daims sauvages à deux pas de Wall Street et de l'Empire Building ? On croirait qu'aux yeux des voyageurs il n'y a qu'une Amérique, celle des banquiers, des gangsters, des stars et des *pin up girls*, que le monde américain se résume en gratte-ciel, en usines Ford, en abattoirs de Chicago et en machines à laver le linge. Lequel d'entre les plus fins observateurs de ce monde-là, quel Paul Morand, quel Jules Romains, quel André Maurois m'avait fait entendre la chanson des ruisseaux coulant leurs eaux claires entre des roches moussues, telle que je l'entendis un matin d'octobre non loin de New York alors que mes oreilles bourdonnaient encore du grondement de la grande ville ? Et non pas une campagne de banlieue dessinée en imitation de paysage champêtre, non pas un Vésinet ou un Fontenay-aux-Roses : il s'agissait de vrai vieux sol à humus authentique, à sources de bonne naissance et tel que le foulaient, il y a deux siècles, les Indiens Delawares.

La maison de mes hôtes tenait de la cabane plus que du cottage, lequel vous a souvent des airs de fausse rusticité qui m'eussent gêné en un paysage aussi honnête. Elle asseyait son *living room* et ses deux chambres à dormir

sur un vert monticule au pied duquel brillait un lac entouré de rochers. Au delà du lac s'étendaient de grands bois de bouleaux et d'érables que l'automne touchait déjà de ses ors et de ses cuivres. Après un déjeuner où il me parut que les vitamines et les calories avaient joué le premier rôle dans le choix des mets, nous prîmes le café au jardin. Le parfum des feuilles mourantes se mariait à celui des écorces que chauffait le soleil. Des grenouilles plongeaient, des grillons stridulaient ; une libellule vint se poser sur mon épaule.

« Je vous avouerai, dis-je à la femme de mon ami, que j'ai grand-peine à tenir pour réelle ma présence en ce lieu. J'étais hier encore à m'extasier devant la beauté en série des filles de Manhattan, à jouer les funambules sur les fils des rues et des avenues du quartier est ; je me découvrais une aptitude aisée à me comporter en citoyen américain, à me conformer en toute chose à ce qu'il *fallait penser*, sentir, fumer, manger, lire, boire ; j'aimais déjà cette soumission à la règle, j'y voyais un refuge contre les épuisants efforts de l'initiative et de la décision. Et puis voilà... Voilà qu'une libellule m'a rappelé les manières désinvoltes de la vieille Europe, voilà que des grenouilles, authentiquement grenouilles, se conduisent sur les rives de ce lac comme les rainettes du bord de l'Indre ou du Loiret. J'ai perdu le contact avec la civilisation dont New York m'avait donné l'image. Tout est à recommencer...

— Mais, me répondit la jeune femme, je vous assure que nos libellules et nos grenouilles sont de bonnes petites bêtes dont les jeux nous reposent de ce que vous appelez la soumission à la règle. Dans notre pays où toute activité est efficacement organisée nous finirions par ne plus sentir le prix de notre supériorité si les oiseaux, les mouches, les papillons ne nous rappelaient, au cours de nos week-ends, le désordre des sociétés primitives.

— Je vois, dis-je, que rien n'est négligeable dans ce pays de l'efficience. Alors qu'en Angleterre, en France, en Belgique, nous perdons notre temps à trouver de la grâce au vol des hirondelles et aux ébats des papillons, j'admire qu'en ce charmant village de la vallée de l'Hudson vous tiriez de ce vol et de ces ébats la leçon de la grandeur américaine.

Piqué par l'exemple de pertinence que me donnait la jeune femme, je m'efforçais d'observer le va-et-vient des papillons et d'y voir l'image des

sociétés non encore dégagées des rythmes de l'imprévoyance, du dérèglement et de l'inconséquence. Hélas ! il me semblait découvrir à travers leurs manèges les singularités de comportement des vieux peuples d'Europe : tel de ces papillons rappelait Verlaine vagabondant sur les routes de Belgique ; tel autre, Cézanne à la recherche du motif dans les monts de Provence ; un troisième planait avec une légèreté toute française à la manière du biplan de Blériot franchissant pour la première fois la Manche... Je mesurais combien les Français, parmi tant d'autres, étaient primitifs, et je me promis de ne manquer nulle occasion de m'instruire en matière d'efficacité dans cet extraordinaire pays où tout était utile à former des citoyens conscients de leur supériorité.

Là-dessus j'allais herboriser. Je ne pouvais résister plus longtemps à la tentation d'un plaisir tout gratuit et dont, malgré la promesse que je venais de me faire, l'utilité ne me semblait pas aisément justifiable. Mais la nature était là qui me sollicitait ; je recevais ses messages de parfums, de couleurs et de formes ; je ne doutais pas qu'elle ne fût sensible à la visite d'un ami désintéressé.

Mon hôte m'accompagna pendant que sa femme demeurait à la maison pour capter sur un petit écran les images de la télévision.

Nous suivîmes un étroit ravin perdu dans les chênes et nous aboutîmes à une clairière où fleurissaient à l'état de nature des gerbes d'or et de hauts asters mauves ; d'étranges graminées d'un aspect innocent mais de la plus gracieuse perfidie et qui nous montaient à mi-corps nous marquèrent les jambes et les mains de taches d'une matière noirâtre et grasse dont je ne pus rien savoir auprès de mon ami. Peut-être s'agissait-il d'un champignon parasite.

« Mais, dis-je, ne vous êtes-vous jamais inquiété d'en connaître l'origine, la nature ?

— Voilà bien, dit-il en riant, la question d'un Européen ! Ces à-côtés du savoir vous intéressent donc ?

— J'aime à me sentir en familiarité avec ce qui fait le cadre de la vie de chaque jour, avec ce qui l'anime et la décore dans le beau comme dans le laid, dans l'utile comme dans le nuisible : c'est mon luxe.

— Vous voulez dire que c'est du gaspillage d'instant. Quel bénéfice tirez-vous de la connaissance d'une herbe et de la moisissure qui en macule les tiges ?

— Je m'enrichis l'entendement.

— Richesse négative ! Je vous défie de l'estimer en dollars.

— Je l'estime en idées, c'est une valeur sûre.

— *Well !* fit-il en me frappant amicalement sur l'épaule, je ne comprendrai jamais rien à la psychologie européenne.

Le dirai-je ? Dans le décor ravissant où nous nous entretenions je me pris à douter du bien-fondé de mon langage. Je m'exprimais en homme, sinon d'un autre âge, du moins d'un autre continent ; je vantais l'activité gratuite, l'effort intellectuel désintéressé ; je rejoignais Montaigne dans sa tour, Descartes dans son poêle, Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville : ce n'était point une mauvaise compagnie mais je mesurais, en années-lumière, la distance qui séparait ces hommes-là de cet homme d'aujourd'hui.

Nous poursuivîmes notre promenade. Je n'avais plus le goût de botaniser malgré l'intérêt qu'offrait à mon attention un arbuste de peu d'apparence, appelé *Poison Ivy*, dont le feuillage brûlait cruellement ceux qui s'y frottaient. Mon esprit était ailleurs ; je songeais aux temps proches où ne survivraient en Amérique que les végétaux utilitaires, où tout ce qui prenait racine au sol serait soumis à l'analyse, évalué dans son rendement, autorisé à vivre ou condamné à mourir selon le jugement des laboratoires.

« Pourquoi, me disais-je, souffrir que la terre s'encombre de ces inutilités qu'on appelle chèvrefeuille, centaurée, pervenche et primevère ? À quoi

bon les buissons d'églantier et les touffes de romarin, les tapis de bruyère, les nappes de pâquerettes, les champs de coquelicots ? Pas le moindre alcaloïde dans vos racines et dans vos feuilles, pauvres asters que voilà ! Vous n'avez plus qu'à disparaître. Et toi, petit orchis des bois qui tends vers moi ta lèvre frêle et mauve, quelle est ta place dans cet univers d'utilité ? Comme les autres, comme les iris d'eau, les marguerites des prés, les soucis des jachères, tu disparaîtras sous les vapeurs et les poudres de ce qu'ils appellent déjà les destructeurs de mauvaise herbe. Est-ce que les inutiles Indiens qui peuplaient ces régions n'ont pas, eux aussi, été détruits comme de la mauvaise herbe ? Il n'y a plus de place sur la terre pour qui se contente de naître, de croître, d'aimer et de goûter l'instant selon la loi de la nature. Il faut être utile à l'homme ou il faut renoncer à être. »

Je n'étais pas peu fier de me tenir ce langage sans en être bouleversé, et même j'en chérissais : déjà le sens du progrès me pénétrait de ses froides logiques. Dans les érables dont je savais qu'ils survivraient car de leur sève on tire un sirop délectable, dans les bouleaux d'un bois excellent pour la pâte à papier, les oiseaux d'automne jetaient les notes timides de leur petite chanson d'adieu ; je les écoutais comme on écoute les dernières paroles d'un mourant, ne doutant pas que dans un pays voué à l'efficacité ils ne fussent condamnés, eux aussi, à faire place à de l'utilisable, à de l'exploitable, à du rentable.

Je laissai les asters, je laissai les *Poison Ivy*, je laissai les oiseaux, les grenouilles et les libellules et c'est le cœur léger et l'esprit dégagé que je regagnai le chalet de mes amis où les images de la télévision précisèrent à mes yeux ravis les possibilités d'un art appelé à retenir à domicile ceux qui allaient chercher au-dehors les spectacles archaïques et, disons-le, attristants de la nature livrée à ses seuls moyens.

Je ne dissimulerai pas que je subis, les jours suivants, de nouveaux assauts des charmes de la nature, et d'autant plus redoutables qu'ils venaient des monts, des vallées et des forêts qui, dans le nord de New York, développent

leur sauvage spectacle avec un air d'insupportable défi à la civilisation du Rockefeller Center.

Dans la pensée qu'un Européen pouvait trouver quelque nostalgique plaisir à se promener à travers un de ces musées végétaux qu'on appelle *National Parks*, un autre de mes amis new-yorkais me prit, un dimanche, dans sa voiture et, remontant la vallée de l'Hudson par la rive droite du fleuve, m'emmena en une petite heure en pleine montagne de l'Ours, en plein *Bear Mountain*. C'était un parc autant que l'on peut désigner de ce mot un massif forestier à crêtes et à ravins, couvert d'épais peuplements de sapins ; son nom était *Palisades Interstate Park* bien qu'il ne fût entouré d'aucune palissade. Nous n'y rencontrâmes point d'ours, mais nous y croisâmes de très nombreuses voitures roulant avec lenteur les unes derrière les autres et de chacune desquelles s'échappaient les accents d'une même musique de radio, si bien que, de voiture croisée en voiture croisée, nous avions l'agrément d'entendre les chants d'amour d'un célèbre *crooner* appelé Sinatra se dérouler comme un ruban de charme tout le long de la route parcourue. C'était tellement plus reposant que le silence de la forêt ! Dans le silence il faut penser ; et penser à quoi lorsque nulle image de publicité ne s'empare de votre attention et ne l'entraîne dans les voies de l'alimentation, du cinéma, de la boisson ou de la gomme à mastiquer ? Conquis par l'exemple qui me venait des coureurs de piste de la montagne de l'Ours, je priai mon compagnon de tourner le bouton de sa radio et d'ainsi m'arracher à la tentation de peupler la forêt des images inadéquates que la sauvage beauté du décor suscitait dans mon esprit. N'allais-je pas jusqu'à évoquer la fée Viviane dans la forêt de Brocéliande et Geneviève de Brabant dans les grands bois où Siegfried la retrouve ? C'est une curieuse tendance des Européens, et dont j'avais grand mal à me défaire, de mêler des souvenirs littéraires aux aspects du monde extérieur, de ne pouvoir traverser une lande déserte sans songer aux sorcières de *Macbeth*, de ne s'aventurer sur les canaux de Venise qu'en compagnie de Musset et de George Sand, de ne s'asseoir aux rives d'un lac d'Angleterre sans se réciter du Coleridge. Heureux citoyens de l'Amérique qui ne s'embarrassaient point de ces vaines visions ! La musique issue du tableau de bord de notre Chevrolet eut vite fait de me débarrasser de Viviane et de Geneviève, et je m'en trouvais fort bien.

Nous gagnâmes la chaîne des Ramapo Mountains pour atteindre le Greenwood Lake. Au bord de ce lac ravissant j'eus une nouvelle crise d'euphorisme : je faillis me mettre à réciter à mon compagnon *Le Lac* de Lamartine.

*Ô Temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices !
Suspendez votre cours...*

Je ravalai ces mots qui me venaient aux lèvres ; j'en mesurais la vaniteuse absurdité. Est-ce que le temps vole ? Le temps est une catégorie de l'entendement ; il est en nous et pas ailleurs. Comment donc volerait-il sous la calotte de notre crâne ?

« Qu'est-ce que le temps ? demandai-je à mon compagnon.

— En Amérique, répondit-il, nous disons que le temps c'est de l'argent.

— Parbleu ! m'écriai-je, c'est bien ce que Lamartine ne savait pas. Mais je vois que votre définition n'est pas non plus celle des philosophes aux yeux de qui le temps est une catégorie...

Il ne me laissa pas achever : il eut un de ces éclats de rire en gerbe de fraîcheur par quoi se révèle mieux qu'en paroles serrées le sort que l'homme américain fait aux définitions des philosophes.

— Avez-vous faim ? dit-il.

— J'ai, fis-je.

Nous nous arrê tâmes devant un restaurant et je m'apprêtais à descendre de voiture quand il me retint par le bras.

— Inutile fatigue, me dit-il.

Un preste serviteur s'approcha de l'auto, prit la commande de deux *luncheons* et revint aussitôt porteur de deux plateaux dont il fixa chacun par un système fort ingénieux à l'extérieur de l'une et l'autre portière. Je n'avais plus qu'à passer le bras par l'ouverture de la glace pour amener du plateau à mes lèvres les carottes râpées, les grains de raisin et les feuilles de laitue qui ouvraient le repas. Ainsi nous était épargné l'effort épuisant de quitter la voiture, de pénétrer dans une salle à manger, de choisir une table, de nous asseoir, de saisir le menu entre le pouce et l'index, de le consulter dans sa liste fastidieuse de choses à manger, de nous torturer les rouages du discernement, de peser le pour et le contre de la préférence, bref de puiser pour de vains résultats dans les réserves de notre système nerveux.

Tout en mâchant et avalant les vitamines mises si complaisamment à portée de ma bouche, je me disais avec la familiarité d'expression dont j'use en mon langage intérieur : « Ça, alors, c'est tout de même épatant ! Le minimum d'effort pour le maximum de profit ! »

En un quart d'heure nous avions récupéré les lipoïdes, albuminoïdes et hydrates de carbone nécessaires au fonctionnement de notre machine à vivre.

Et nous repartîmes en musique à travers la montagne.

III

Il n'est rien de plus épuisant que de vivre dans l'enthousiasme. L'existence en ressort tendu que je menais depuis ma sortie d'avion à La Guardia m'avait survolté le système nerveux. Mes amis me conseillaient les soins d'un psychanalyste ; je préfèrai m'en remettre à un traitement de mon choix.

J'avais entendu dire que les Noirs d'Amérique se tenaient assez bas sur ce qu'on est convenu d'appeler l'échelle des valeurs humaines. Ceux que j'avais rencontrés au cours de mes allées et venues dans New York m'avaient paru, en effet, se comporter en personnes d'une curieuse indépendance de façons, rappelant, malgré la différence de couleur, la manière d'être de certains peuples européens. C'était le signe, à n'en pas douter, d'un fâcheux retard sur la voie du progrès ; de cette voie je savais désormais qu'elle était tracée au tire-ligne sans bavures ni coupures, sans retours sur elle-même et sans nulle échappée vers d'autres horizons que ceux du par fait et du plus-que-parfait. C'est de l'avoir suivie, l'esprit débordant d'une constante admiration, que j'étais un peu las.

Flânant, le nez en l'air et les yeux hors de ma poche, je parvins, un beau matin, dans le quartier de Harlem. J'avais vu juste quand je comptais sur cette région de Manhattan pour calmer ma tension nerveuse. Plus rien de surhumain dans l'aspect de la population : rien que de l'humain. La beauté des femmes n'y atteignait pas à cette perfection en série qui m'avait si fortement frappé dans les quartiers du centre ; chacune avait une façon bien à elle de sourire, de glisser son regard entre ses cils courbes sans que ce regard rappelât celui d'une autre passante. Leurs cheveux décrépelés étaient

coiffés en boucles, en catogan, en chignon ou en courtes ondulations. Leur dé marche n'avait rien de la raideur calculée des beautés du centre de la ville : les unes avançaient en roulant doucement les hanches, les autres glissaient de longs et souples pas sur le ciment du trottoir. Au lieu de s'abîmer dans la bienfaisante apathie à laquelle il avait fini par se laisser aller devant la répétition de beautés sorties d'un même moule, mon esprit sans cesse sollicité par des types disparates s'épuisait en comparaisons, en préférences, en jugements de Paris. Je mesurais l'avantage qu'il y avait pour un peuple à s'en tenir à des canons de beauté qui faisaient loi : Harlem, je n'en doutais plus, formait au milieu de New York un État non conformiste dont l'exemple eût été fâcheux pour les habitants des autres quartiers, si la tradition de tenir les Noirs pour des êtres inférieurs n'eût été solidement établie dans l'opinion américaine.

Des êtres inférieurs, certes ils en avaient toute l'apparence ces gens que je croisais, non dans leur aspect physique — qui l'emportait de loin sur l'aspect moyen des foules de couleur blanche — mais dans leur façon d'être. Peut-on se montrer nonchalant, désinvolte, rêvasseur au pays de la lutte pour le dollar ? A-t-on idée de cueillir l'instant et de jouer avec lui comme avec une fleur quand l'instant représente, non une rose ou un œillet, mais une chance de gain, une occasion de profit ?

Je suivais le trottoir d'une large voie, appelée Lennox Avenue. Certains citoyens de Harlem s'attardaient en groupe au seuil des boutiques à échanger des propos dans la fumée des cigarettes ; d'autres, assis le dos au mur des maisons, les genoux pliés ou les jambes allongées, se chauffaient au soleil d'octobre comme on voit à Naples les lazaroni du Porto Piccolo, comme on voyait en Grèce Diogène à l'orée de son tonneau d'argile. Il y en avait qui flânaient sans but apparent comme s'ils eussent poursuivi une chimère, une figure de mirage, un oiseau bleu ; leur regard était celui que devait avoir le Poverello d'Assise souriant aux oiseaux du ciel. L'un comme l'autre donnait à entendre qu'il y avait place au pays de l'efficacité pour des types humains dans le genre de Socrate, d'Horace, de La Fontaine et de Léautaud.

C'était proprement révoltant.

D'ailleurs, l'ensemble du quartier exhalait une odeur de laisser-aller de la plus fâcheuse signification. Les miasmes de l'oisiveté se mêlaient aux vapeurs de l'insouciance ; tout y sentait l'indifférence au harcèlement des heures ; pas le moindre souffle de *struggle for life*, pas la moindre bouffée d'accroissement des moyens de production, de développement de la capacité industrielle des U.S.A. De moi-même, et quoi que j'en eusse un peu de honte, je me mettais à chanter comme si je ne sais quelle douceur de vivre m'eût touché de ses poisons. Je remarquais que mes doigts se faisaient plus légers à mes mains et mes mains plus légères à mes poignets ; si je ne m'étais surveillé, ma démarche eût ressemblé à celle de l'*Indifférent* de Watteau... De quoi et de qui aurais-je eu l'air à me faire voir sous cet aspect dans une avenue de New York ? Nul doute qu'on ne m'eût pris pour un de ces schizophrènes dont on dit qu'ils circulent par dizaines de milliers sous le ciel d'Amérique. Je me surveillais, je prenais garde à donner le change au cas où quelque psychopathe m'eût surpris dans un état qui, si naturel qu'il me fût, lui eût semblé inquiétant.

« Ô Noirs de Harlem ! quelle est votre erreur de persister dans une manière de voir les choses qui n'est pas celle de vos compatriotes de couleur blanche ! Moi qui ne connais point la différence entre un cœur qui bat sous une peau noire et le cœur qui bat dans ma poitrine, je vous le demande : Que ne renoncez-vous à ces vaines survivances du génie de vos ancêtres, à cette naturelle gentillesse, à cette grâce enjouée qui sont hors de mise dans le grand jeu de réussite qui se joue ici ? Je sais que sous la sombre enveloppe où s'enferme votre personne le plaisir de vivre épanouit son jardin ; je sais que vous êtes tout rythme et toute mélodie, que le battement des tam-tams originels bat dans vos chevilles, vos genoux et vos hanches. Je sais aussi que ces dispositions n'ont point leur place sur la courbe de niveau du progrès de l'humanité.

« Ô *Negroes* de Harlem ! Rentrez dans le rang, alignez-vous sur l'esprit linéaire, tenez-vous *in the strict standards of uniformity*, strictement, même, uniformément ! Vous verrez qu'à vous aligner et à vous conformer vous finirez pas devenir blancs. Et vous penserez blanc. Et vous agirez blanc. Et vous gagnerez de blancs dollars avec quoi vous vous construirez de blancs petits cottages dans les beaux quartiers blancs. Et là,

près de vos blanches épouses aux sentiments conditionnés, vous goûterez ce bien suprême de la vie : l'effacement.

« Et l'on ne nous rebattra plus les oreilles avec le bleu de vos ongles, le pigment de votre sclérotique, le facteur rhésus de votre sang. Vous serez *comme tout le monde*. Pesez, je vous prie, la valeur de ces mots ; régalez-vous des promesses dont ils sont gonflés. Considérez qu'ils vous apportent la garantie du fil conducteur, de la ligne de conduite, de la règle de vie : rien que des droites. Ni crochets ni détours ni courbes sinueuses : le chemin de votre existence sera semblable à la 77^e Rue qui est elle-même toute pareille à la 78^e laquelle ne diffère en rien de la 79^e, du moins dans leur tracé et dans leurs alignements.

« Comme il est beau ce symbole de la rectitude que l'urbanisme américain offre nuit et jour à la méditation de l'homme de la rue ! À vivre dans un monde de quadrilatères, on se sent tout naturellement porté à penser rectangulairement, à agir carrément. Tout travail de l'esprit est mis en angles droits, tout acte est mené, non plus rondement comme chez les peuples de désordre, mais parallélipipédiquement, à la façon de l'émouvant robot dont quelques exemplaires ont fait, ces dernières années, leur apparition sur la terre.

« Cessez donc, chers bohèmes à peau noire, de vous singulariser par votre originalité d'esprit et vos particularismes d'âme. Rentrez dans le rang ! Alignez-vous ! »

Pendant que je tenais ce discours aux quatre points cardinaux du quartier de Harlem, mes pas, guidés par l'attentif automatisme auquel avec délices je m'abandonnais, m'avaient conduit à l'intersection de deux rues où brusquement, sans transition ni décroisement, je me retrouvai chez les Blancs.

Comme je débouchais dans la VIII^e Avenue, un jeune homme m'aborda et, sans manières de politesse, usant du langage le plus direct, me posa une

question que j'étais loin d'attendre de la part d'un inconnu.

« Êtes-vous, dit-il, partisan de l'enseignement du sexualisme dans les collèges de jeunes filles ?

— Heu, répondis-je, permettez que... Mais d'abord, Monsieur, qui êtes-vous et de quel droit ?...

— Gallup, dit-il.

— Gallup ? fis-je. Alors, c'est une enquête ?

— Plus exactement, une statistique. Veuillez me répondre par oui ou par non.

— Ho, ho ! dis-je, vous allez bien vite ! C'est que la question mérite un examen très attentif. Il y a des nuances, des à-côtés, des...

— *Yes or no ?*

— *Perhaps*, dis-je.

Il me semblait que le « peut-être » était la meilleure façon de me tirer de ce pas difficile. J'étais encore assez Français pour hésiter à répondre par oui ou par non à une question qui mettait en jeu toute une tradition de mystère, de pudeur, de sous-entendus, de voiles et de demi-teintes. J'imaginais Roméo interpellé là-dessus au détour d'une rue de Vérone ; je me mettais, par transfert de personne, à la place de Racine interrogé dans la rue Saint-Honoré sur l'opportunité de l'enseignement sexuel chez les demoiselles de Saint-Cyr.

« Alors, dit le Gallup d'une voix impatiente, sans opinion ?

— Pardon, dis-je, on peut avoir une opinion nuancée sur un problème qui est lui-même toute nuance...

Mais je parlais pour moi-même : le Gallup attaquait déjà un autre passant dont je compris au signe de sa tête qu'il répondait *oui* à la question posée.

« Quelle rapidité dans la réponse ! me disais-je. Alors que je perds mon temps à réfléchir, à peser le pour et le contre, à remonter au déluge, ce passant, cet homme moyen annule en une fraction de seconde ce que dix mille ans de pudeur avaient, en apparence, solidement établi.

« Et que dire d'une méthode d'information qui procède avec la précision d'une machine à pointer ? Suivons ce garçon, prenons, en l'observant, une leçon de maïeutique auprès de laquelle la méthode de Socrate est un enfantillage. De quoi s'agit-il ? De bouleverser jusque dans ses fondations un édifice de morale publique et privée qui jusqu'ici avait défié l'atteinte des siècles. Comment s'y prend-on ? Va-t-on réunir une assemblée de moralistes, un concile de princes de l'Église ? Supposition absurde ! On ira au plus simple, au plus bref, au plus sûr : au *oui* ou au *non* de l'homme de la rue. Qu'est-ce que c'est que l'homme de la rue ? C'est, à n'en pas douter, l'homme en soi : taille moyenne, 1 m,68 ; poids moyen, 68 kg ; indice céphalique moyen, 78. Son opinion est l'opinion moyenne, donc l'opinion en soi. Je pose une question à cette taille, à ce poids, à cet indice, brutalement, comme l'agresseur braquerait sur eux une arme à feu. La réponse doit venir à la vitesse d'un réflexe, soit au 10/1000 de seconde. Je l'ai, je la tiens, je la pointe. J'additionne les *oui*, j'additionne les *non*. J'ai une statistique. J'ai une opinion. Et pas une bavure, pas un repentir : du clair, du net, du précis. Bref, du vrai. »

Des yeux je suivais le Gallup : en dix minutes il avait interpellé vingt passants, ce qui donnait, en tenant compte de ses allées et venues et de ses reprises de souffle, une moyenne de dix-sept secondes par question posée et réponse donnée.

« *Exciting ! Unsurpassed !* » me disais-je en moi-même.

Déjà je pensais en américain, je me parlais dans la langue abrégative dont usait le Gallup. Je cherchais du regard un café où je pusse m'asseoir et réfléchir à la preuve qui venait de m'être donnée de la supériorité de la maïeutique américaine sur celle de Socrate. Point de café, naturellement. Le café est le type même du lieu où l'on perd son temps : pas de cafés en Amérique. J'avisai un *drugstore* où je dus faire la queue en attendant qu'un tabouret fût libre.

Ces pharmacies ont un avantage marqué sur nos cafés du Commerce et nos cafés de Flore : elles sont étroites, encombrées de fioles, de tubes, de pots et de bassins pour les malades, de jouets pour les enfants, de parfums, de poudres et de fards pour les dames, de rouleaux en caoutchouc pour le massage des obèses, de cabines téléphoniques pour les refoulés de la parole, de cigares et cigarettes pour les fumeurs, de confiseries et pâtisseries pour les gourmands, de mille objets très étrangers aux soins du corps, hétéroclites, disparates et anguleux, si bien qu'il reste peu de place pour y boire et y manger.

En me tenant sagement à mon rang dans la file des expectants, j'appris que la langue américaine s'était enrichie d'un mot français : *the queue*, qui se prononçait *kiou*. Je n'étais pas peu fier de cet hommage rendu à notre génie onomastique du mot qui fait image et je ne me tins plus d'orgueil quand j'entendis que les Américains en avaient fait un verbe, qu'ils disaient : *I queue, you queue, he queues*, comme nous dirions : Je queue, tu queues, il queue.

Mais un tabouret se trouva libre et, mon tour étant venu, je m'assis devant l'étroit et long comptoir où, dans un coude à coude serré, les consommateurs prenaient leur nourriture. Jamais je n'aurais cru que l'acte de manger se rapprochât pareillement des soins donnés à un moteur : ma voisine de droite et mon voisin de gauche faisaient le plein de viande et de légumes comme un chauffeur fait faire à sa voiture le plein d'essence et d'huile. De mangeur à mangeur, pas un mot. Le sérieux de l'opération avait quelque chose de hautement éducatif et me confirmait dans l'impression que j'avais tirée, des boîtes à ordures de la II^e Avenue. Il m'apparaissait qu'en Europe — surtout en France, hélas ! — l'importance que nous donnions aux nourritures du corps, le temps que nous accordions à les humer, à les porter vers nos lèvres, à les mastiquer, à les goûter, à les déglutir et, une fois avalées, à en savourer les menus reliefs demeurés aux détours de la langue et des dents, que, dis-je, cette grande affaire de la vie quotidienne nous maintenait dans les époques, aujourd'hui dépassées, de la bestialité, de la goinfrerie et du cannibalisme.

En douze minutes j'eus réparé mes forces et préparé de nouvelles dépenses d'énergie par le moyen d'une vigoureuse bouillie d'avoine arrosée de lait et

suivie de *hot dogs* — de chiens chauds — qui sont de très calorifiques saucisses. Comme le restaurant était une pharmacie je pris pour mon dessert deux comprimés de dynamosyl. Et je cédai ma place au premier de la queue.

Le soir de ce jour-là je décidai de me débarrasser des quelques résidus de libre-arbitre qui encombraient encore le mécanisme de ma volonté. Je me rendis dans la grande voie diagonale de New York qui s'appelle Broadway, c'est-à-dire la voie large, mais elle me parut plutôt étroite. Il est vrai qu'elle était encombrée des rayons lumineux de la publicité en une telle cohue de feux que le regard était fort embarrassé de s'y frayer un chemin. C'est ce que je cherchais.

Comme on soumet une plaque photographique aux images du réel pour les fixer en clichés ineffaçables, de même j'offrais la plaque sensible de ma rétine aux arabesques éclatantes de Broadway dans le dessein de fixer une fois pour toutes dans ma mémoire les noms, les sigles et les schémas des produits de courant usage qui se recommandaient — que dis-je ? — qui s'imposaient à mes futures acquisitions. Déjà l'empreinte de certaines formules publicitaires était bien établie dans les parages de mon cerveau où voisinaient mémoire et volonté et déjà je n'avais plus à décider de la boisson qui me désaltérerait, des souliers que je chausserais, de la gomme que je mâcherais. J'ai dit combien j'étais reconnaissant aux palissades et aux façades d'immeubles de New York de m'avoir si bénévolement délivré du souci de choisir ; je n'avais plus qu'à parfaire les bienfaits de cette délivrance : Broadway s'en chargea.

Sur cinq cents mètres de flânerie dans cette voie lumineuse je fus marqué de plus d'impératifs d'achat que je ne l'avais été en cinquante ans de vie européenne. C'est à coups de lumière qu'ils m'étaient assenés, de lumières si précisément dirigées sur les points sensibles de ma mémoire que nul travail de l'oubli jamais plus n'en pourrait venir à bout. Désormais une tasse de café en fils bleus de néon fumait dans un des centres psycho-sensoriels de mon cerveau, voisinant avec les bulles argentées d'une

bouteille de boisson gazeuse, les feux extraordinairement allumeurs d'un rouge à lèvres, les éclats d'une rangée d'incisives soumises à la pâte dentifrice la plus blanchissante du monde... J'allais, les yeux ouverts aux messages de la nuit, le cœur noyé de reconnaissance envers les artistes en néon qui m'enseignaient si brillamment l'art de la soumission aux décrets de la publicité.

« Ô paresse de l'esprit ! m'écriais-je en moi-même, qui dira les délices de ton abandon et de ton apathie ? Comme me voilà à l'aise devant ces lumières qui pensent pour moi, qui décident pour moi, qui devinent mes hésitations dans l'embarras de choisir et qui choisissent pour moi ! Qu'elles soient bénies pour les apaisements qu'elles m'apportent et les fatigues dont elles me gardent ! »

Mon cerveau était comme aéré ; ou, plus exactement, j'avais l'impression que des bulles, semblables à celles de l'eau des bouteilles publicitaires, s'élevaient légères et dansantes hors de ma matière grise où rampaient jusqu'alors les matériaux du raisonnement. En quelques instants, j'avais été à jamais *fixé* sur la mixture stimulante que je devais boire, le tabac que je devais fumer, les flocons d'avoine que je devais manger, la montre à remontage automatique à laquelle je devais demander l'heure, le chiropracteur auquel je devais confier le massage de mon dos...

Je regagnai mon hôtel, enrichi de cent conseils très clairs, très simples, réduits au rôle élémentaire d'obsession et parfaitement gratuits.

Et je m'endormis dans la paix de l'ingénuité.

IV

À la vérité je n'étais pas aussi américanisé que je me le figurais. J'avais beau m'abandonner aux impératifs de la publicité, aux vitamines de l'alimentation rationnelle, à tous ces effluves d'efficacité, de rendement et d'organisation qui se glissaient dans mes actes et dans mes pensées, je n'arrivais pas à me défaire du besoin de connaître que je portais en moi depuis que j'avais des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et de la matière grise pour enregistrer. J'avais échoué dans mes tentatives de m'instruire à la seule lecture des textes mâchés et digérés par les *digests* de toute sorte qui ressemblaient, pour les nourritures de l'esprit, à ce que les aliments des *drugstores* et des *automatics* étaient à celles du corps. Ces portions de pensée, pour ingénieux qu'en fût l'apprêt, me laissaient sur ma faim, à quoi je connaissais que je n'en étais encore qu'à l'apprentissage de l'américanisme.

J'allais donc, errant à mon habitude en ces lieux de prédilection où l'on est assuré de découvrir et d'observer cent et cent types humains dont les propos et les manières instruisent l'observateur mieux que de gros traités de psychologie. Je fréquentais les voitures de tramways, les halls de gares, les bateaux de l'Hudson et de l'East River ; on me vit aux étages des grands magasins et dans les sous-sols du Centre Rockefeller ; je me glissais, aux heures d'affluence, dans les wagons bondés du métro où, cils à cils, narines à narines avec mes voisins de compression, j'étudiais l'expression d'un regard, l'arabesque d'une ride et tant de petits signes parlants qui font d'un visage un livre ouvert à qui sait déchiffrer l'écriture de la vie quotidienne.

J'aimais à me tenir dans les halls de *Grand Central Station* : ils étaient à la mesure de la plus grande gare de la plus grande ville du monde. Un grisant mouvement de foule les animait de nuit et de jour ; je m'enivrais de tourbillons humains, de ballets où se croisaient et se décroisaient partants et arrivants ; pris dans les remous, je courais moi-même vers un escalier ou vers un portillon et me retrouvais dans des W.-C. de marbre rose parfumés à l'extrait de lavande. Chaque fois qu'un train entraînait en gare un *rush* de voyageurs se jetait à l'assaut des cabines téléphoniques, chacun glissant sa piécette de nickel dans la fente du dé clic d'un geste si impatient, si fiévreux que je ne doutais pas qu'il n'eût de graves nouvelles à communiquer à son correspondant. Je tendais l'oreille vers la porte de l'une ou l'autre des cabines que beaucoup, dans leur précipitation, omettaient de fermer ; je craignais qu'une catastrophe ne se fût produite sur le réseau et que les rescapés ne fussent pressés de rassurer leur famille. Il n'en était rien et je respirais : ces forcenés n'étaient pressés que de dire bonjour à leur femme, de demander à leur banque le cours d'une valeur, de signaler à leur médecin l'amélioration de leur rhume de cerveau. Il m'arrivait d'être porté par la foule vers un guichet où je ne pouvais pas ne pas faire l'acquisition d'un billet dès lors que je me trouvais face à face avec le préposé et qu'il fallait bien que je lui demandasse quelque chose ; je m'en tirais en achetant un parcours de peu de *miles* et j'en étais dédommagé par le plaisir que j'éprouvais d'avoir fait comme tout le monde.

Ô salles des Pas-Perdus de nos gares parisiennes ! De quel gaspillage de temps votre nom n'est-il pas le symbole ! Peut-on perdre ses pas sous les aiguilles des horloges où s'inscrivent les minutes des départs ! Dans *Grand Central Station*, pas plus qu'en aucun lieu où le temps joue son rôle, nul pas n'est perdu et nul geste ne s'égare en d'inutiles détours.

Ce qui m'avait heureusement frappé quand, poussé par la foule, j'atteignais un guichet, c'est que, parlant au guichetier, je savais à qui j'avais affaire : son nom, gravé sur une petite plaque bien en vue, s'offrait à mon regard, si bien que, m'adressant à Mr. J.B. Whitman ou à Mr. A.L. Adams, je mettais dans ma demande de billet plus de politesse que je n'eusse fait m'adressant à un inconnu, si bien aussi qu'en cas de désaccord avec cet honorable employé je me fusse gardé de prendre le ton de l'insolence qui, en pareille

circonstance, vient aux lèvres du Français naturellement hostile à tout être humain placé derrière un guichet.

Cette même remarque, je l'avais faite dans les banques, dans les bureaux de poste, par tout où je m'étais trouvé face à face avec des guichetiers. Je n'oublierai jamais la blonde chevelure et le sourire en forme d'arc de l'amour de Miss Dorothy Greeley qui me vendit des timbres au bureau postal des sous-sols du Centre Rockefeller ; son nom est fixé dans ma mémoire juste au-dessous de l'image de ses traits, alors que j'aurais fait de vains efforts pour me rappeler telle employée des P.T.T. anonyme et maussade, quoique jolie, à qui j'eusse eu affaire au bureau N^o 77 de la rue de la Reine-Blanche, Paris, xiii^e arrondissement, ou bien à la poste centrale d'Issy-les-Moulineaux.

Ce n'était pas le moindre paradoxe de ce pays prodigieux que l'importance donnée à la personne physique et civique de l'individu alors que tout y était organisé pour perdre ce même individu dans la masse, l'aligner sur des règles de vie, le calibrer aux dimensions d'une éthique nationale.

L'image photographique de l'homme, de la femme, de l'enfant y occupait la place dominante dans bien des quotidiens et dans les magazines ; elle livrait à l'attention de millions de lecteurs les traits des citoyens du modèle le plus courant pourvu qu'ils fussent, comme on dit, d'actualité. La couverture de *Life* offrait au regard enchanté des multitudes la figure de Miss Pamela Curran, traitée de *Prettiest Subdeb*, la plus jolie débutante, et qui ne devait cet honneur public qu'à son entrée dans sa dix-neuvième année. « *Pamela Curran*, lisait-on à son propos, *is very young, very pretty and very sophisticated.* » Et l'on voyait cette jeune fille très sophistiquée passant le seuil de la maison familiale accompagnée d'un caniche tondu à la dernière mode canine ; on la voyait encore offrant le thé à un garçon non moins *young, pretty and sophisticated*, ou bien consultant le menu de l'Iridium Room à l'hôtel Saint-Régis, ou enfin attentive à bien frapper sur une balle de golf.

Je ne doutais pas du prestige de cette enfant et que l'avantage d'avoir franchi le cap des dix-huit ans ne lui valût une pareille distinction, mais que devais-je penser de ce gangster, Mr. Guarino Moretti, *one of most prominent*

racketeers and musclemen in the eastern U.S., un des plus éminents maîtres-chanteurs et hommes de muscle de l'est des U.S.A., au visage duquel le même *Life* décernait les honneurs d'une double page faisant valoir, en même temps que le beau masque romain du héros, sa féerique demeure de Hasbrouck Heights remarquable par ses six salles de bains décorées en noir et or et par sa valeur marchande qui se montait à cent mille dollars ?

Ce culte des images, cette iconolâtrie n'avait-elle point pour origine la résistance à l'alignement, l'opposition au calibrage de la personne humaine ? Pourtant l'alignement et le calibrage, où moi-même je voyais le signe excellent de la civilisation américaine, étaient désirés, acceptés, consentis par tous et par chacun. Il fallait croire que, semblable aux produits vantés par l'affichage, l'homme américain aimait à se publier aux regards de la foule et que, pris dans le mouvement irrésistible de la publicité, pareil au rouge à lèvres, au rasoir électrique ou au *chiropractor*, il ne pouvait pas ne pas s'afficher comme un type exceptionnel et singulier tout en étant lui-même un produit de série.

Combien j'enviais le gangster Moretti d'être tiré à 1 200 000 exemplaires, figuré dans l'intimité de sa vie quotidienne, saisi par l'objectif pendant qu'il jetait des friandises aux canards chinois de son jardin japonais, lisant dans un journal le récit de ses exploits, assis au creux d'un profond fauteuil de son living-room, et recevant ses invités vêtu d'un *dinner jacket* de deux cents dollars, chaussé de souliers de soixante-quinze dollars ! Une pareille gloire, jamais un Louis de Broglie ne l'aura connue, jamais les masses n'auront eu confiance du prix de son habit noir et de ses escarpins. Il est vrai que la France n'honore pas ses grands hommes.

Dans l'ardent désir de m'informer je liais conversation avec qui voulait bien s'y prêter. Je prenais des airs d'homme Gallup : tenant en main un bloc dont je tournais fiévreusement les feuilles d'un doigt mouillé de salive, j'interpellais mes voisins de pharmacie, les cireurs à qui je confiais le soin de mes chaussures ; j'eus des joies d'enquêteur telles que je n'en avais point

connu jusqu'alors, même au cours de mes entrevues avec les grands de ce monde. Tant de fraîcheur d'âme, tant de candeur d'esprit déroutaient mon scepticisme européen et j'acceptais ma déroute comme une victoire sur mon jugement.

C'est après un échange de propos mené dans le louage du Barbizon Plaza que je découvris la valeur quasi religieuse attachée à des mots qu'en France nous eussions tenus à tort pour impossibles, défiant l'honnêteté et même pornographiques. Assis sur un canapé de cet excellent poste d'observation, j'aperçus une jeune habitante de l'hôtel dont j'avais fait la connaissance au cours de montées et de descentes en ascenseur où l'affluence nous avait par hasard plaqués l'un contre l'autre. Elle tenait à la main un carton noué d'une faveur rose, du rose exact de ses joues. Je saisis le prétexte de cette heureuse harmonie de couleur pour lui faire un compliment à la française : bien m'en prit car elle vint s'asseoir auprès de moi.

« Avez-vous eu, lui dis-je, d'agréables instants au cours de cette matinée ?

Elle me conta qu'elle avait couru les magasins et, toquant du doigt sur son carton à faveur rose, elle s'écria :

« *I bought a night-gown so pretty, you know, so sexy !* J'ai acheté un déshabillé de nuit si joli, vous savez, si excitant ! Je fermais les yeux... Je n'osais donner toute sa valeur à ce mot de sexy fleurissant une bouche qui, en le prononçant, gardait un air d'innocence dont je ne savais que penser. Ô variations climatiques des termes du langage ! *Sexy, sexy...* Qu'entendait-elle par là ? Qu'avait donc de *sexy* le vêtement de nuit de cette fraîche et rose créature ? Je me rappelais avoir vu, les jours précédents, exposée à la vitrine d'une maison de lingerie, une chemise de tulle transparent, brodée de deux mains de satin noir à hauteur de la gorge et d'une feuille de vigne un peu plus bas. Cachait-elle dans son carton à faveur rose un *night-gown* aussi *sexy* que celui-là ? Considérant son regard d'un bleu transparent et ses lèvres dessinant le sourire le plus pur, je n'osais l'imaginer. Il n'en restait pas moins qu'elle avait acquis une lingerie « excitante » et que l'effet troublant qu'elle en attendait, ce ne pouvait être que sur son mari qu'elle en ferait l'essai. Hélas !

Cet entretien sur un canapé de hall d'hôtel laissa dans mon esprit des germes d'obsession : je ne pouvais plus voir un chapeau de femme, une ceinture de robe, un pendant d'oreille sans leur trouver quelque chose de *sexy*. Dans les restaurants, au théâtre et en général dans tous les lieux qui fleurissent le plaisir je cherchais à découvrir dans la toilette des femmes le détail qui répondît à un désir de séduction.

« Pas de doute, me disais-je, les roses que celle-ci porte au creux de son corsage ne sont là que pour donner au partenaire la pensée de la secrète chaleur qui peu à peu les fane... Celle-là évoque par l'ondulation de ses cheveux le lent frisson d'une houle de volupté... »

Vers la fin du dîner le mari se penchait vers l'épaule de sa femme.

« *You are so attractive !* » disait-il.

C'était l'instant où les roses commençaient d'agir, où la houle des cheveux se sexualisait.

Que de si troublantes attentions eussent le mari pour objet m'en apprenait davantage sur la moralité de la femme américaine que toutes les manifestations féminines de la Ligue de Décence.

N'empêchait que, venu d'un vieux pays d'Europe où l'on ne sait jamais pour qui la femme s'habille, se coiffe et se parfume, où, quoi qu'elle en ait et si fidèle qu'elle soit à son mari, son désir de plaire déborde naturellement les limites du foyer, je ne saisisais pas en toute clarté le soin très attentif que les épouses américaines donnaient à l'attrait sexuel de leur *night-gown* et de leur chapeau de ville. « Puisque, me disais-je, elles veillent que leur linge de corps soit sexy, que le rouge de leurs ongles et celui de leurs lèvres, que la fleur de leur corsage et le pli de leurs cheveux soient « excitants » aux yeux de leurs maris, c'est que ces maris-là n'ont point de l'amour le même sentiment que nous. Il semble que le doux abandon, que l'intime cœur à cœur qui unit les couples amoureux n'ait pas besoin des artifices symboliques d'une chemise de nuit pour se manifester en de tendres échanges. Et puisque tout ce que j'observe ici me paraît meilleur que ce qui se voit en France, qu'est-ce donc qui marque en ces secrètes conjonctions la supériorité du couple américain sur le couple français ? »

Je n'eus de cesse que des lumières ne me fus sent apportées sur ce problème. J'interrogeai des sexologues qui me répondirent par des statistiques et des pourcentages ; je m'enquis auprès des physiologistes spécialisés dans l'érotologie : ils me parlèrent d'hormones et non pas d'amour.

Dans le dessein d'en avoir le cœur net, j'allai voir le *psycho-analyst* qui donnait ses consultations dans un grand magasin de la V^e Avenue. Au palier d'arrivée du dernier escalier roulant, dominant les rayons de sacs à main, de parfumerie, de lingerie, de meubles, de jouets et de chaussures, s'étendait le rayon des soins de l'âme. On y faisait la queue ; je dus prendre mon rang. Toutefois je n'eus pas longtemps à attendre ; le débit des consultations allait à un rythme analogue à celui des autres marchandises. Une vendeuse de magasin vêtue de blanc me dirigea vers un étroit cabinet dont l'unique meuble était un lit de repos placé au milieu de la pièce.

« Étendez-vous, me dit le psychanalyste, fermez les yeux et répondez à mes questions.

— Pardon, lui dis-je, c'est moi qui...

— Votre moi m'appartient. Fermez les yeux, vous dis-je, et relaxez-vous.

— Jamais de la vie, m'écriai-je. J'ai des questions à vous poser et non des réponses à vous faire.

— Vous êtes plus malade qu'il ne paraît à première vue, poursuivit cet homme impatient. Relaxez-vous, relaxez-vous...

Il me laissa pour courir à un autre consul tant dans la pièce voisine. Je commençais à me sentir envahi par un curieux complexe où se mêlaient le mouvement ascensionnel des escaliers roulants, les vitrines entrevues du rayon de lingerie et le profil très fin de la demoiselle du rayon de psychanalyse. Il est de courante expérience qu'on n'est jamais si malade que dans le salon d'attente d'un médecin. Entré bien portant dans cet étrange laboratoire de l'âme, je ressentais les premiers symptômes d'un affaiblissement de la volonté compliqué d'une perte sensible du contrôle de ma pensée.

« Je vois, dit l'homme en réapparaissant, que vous êtes déjà mieux. Attention ! La séance commence : je vais prononcer un mot auquel vous répondrez immédiatement par le premier mot qui vous viendra à l'esprit. »

Il s'assit derrière la tête du lit, se pencha sur mon visage et, à travers son souffle qui sentait le surmenage, il lança :

« *Lantern !*

— *Sexy !* m'écriai-je malgré moi.

C'était plus qu'il n'en fallait pour que le psychanalyste pût faire irruption dans mon subconscient où il passa cinq bonnes minutes, fouillant les coins et les recoins, écartant les toiles d'araignées, soulevant une poussière effrayante d'envies cachées, de désirs refoulés et de lubricités dont je n'aurais jamais soupçonné qu'elles eussent trouvé asile en mon âme. J'étais fort satisfait de l'erreur qui était à la base de ce coup de plumeau ; je me trouvais, en un clin d'œil, débarrassé d'une quantité de souillures que j'étais seul à ignorer. Et je ne doutais pas que la science américaine ne fût sur la voie d'inventer un appareil aspirateur à l'usage des psychanalystes qui leur permît d'éviter les manigances, c'est-à-dire les pertes de temps, qui surmenaient visiblement l'opérateur à qui j'avais affaire.

Mais je n'oubliais pas l'objet de ma présence à ce rayon de psychanalyse et, durant les quinze secondes dont je disposais pour me le ver et gagner la porte, j'obtins à une question de sept secondes une réponse d'une seconde.

« Vous, monsieur, dis-je, qui pénétrez si aisément dans les secrets de l'âme, apprenez-moi d'un mot quelle est la place qu'occupe le mari dans le ménage américain.

— *Inferiority*, dit-il en me pressant de laisser la place au client suivant.

Je jetai un coup d'œil sur les gens de la queue : pas de doute, c'étaient tous des maris.

Je compris, dès lors, la fortune incroyable dont jouissaient en Amérique les analyseurs d'âme : ils tenaient en main les ressorts de cœur des maris, peut-

être aussi d'autres ressorts secrets, enveloppés de pudeur, que contrariaient les reflux du complexe d'infériorité. Et je compris également les soins naïfs qu'apportaient les épouses à veiller que leur toilette de jour et leur vêtement de nuit contribuassent à remonter ces ressorts détendus.

Mais ce qui échappait à mon jugement c'était l'origine de l'*inferiority* des fervents de la psychanalyse.

« Quoi ! me disais-je, ces hommes bien musclés, bien dentés, nourris de vitamine D homogénisée, attentifs chaque matin à traiter leur tube digestif au lait de magnésie et à l'*orange juice*, leurs cheveux à la crème tonique et vitalisante, ces hommes toujours rieurs sur leur image photographique et toujours surchargés d'optimisme dans leur langage public sont-ils le siège d'une secrète faiblesse qui ne s'avoue qu'aux analystes ? Peut-on faiblir en présence d'une jolie femme lorsqu'on tient de la main la plus sûre les commandes d'une firme, lorsqu'on fait du dollar comme on respire ? »

Je dus me rendre à l'évidence : ces hommes de décision, habiles à garder le dessus dans les affaires du monde, avaient couramment le dessous dans les affaires du cœur.

L'admiration que je portais à l'homme américain en était-elle diminuée ? Au contraire, je lui enviais sa faiblesse et, la lui enviant, j'eus vite fait de la tenir pour admirable, quoiqu'on m'eût fort embarrassé si l'on m'avait demandé d'exposer à froid les motifs de mon admiration.

Venu en Amérique pour admirer, j'admirais. Et l'on sait que l'admiration porte en soi sa fin et ses moyens.

V

Mais il était temps que je quittasse cette ville de séduction où tout était fait pour conquérir ma raison et m'en laisser juste de quoi me conduire dans la vie. Paris n'est pas la France, New York n'est pas l'Amérique. C'est ce que je me disais en m'arrachant aux magies de Manhattan, en m'élançant à la découverte de ces provinces qu'on appelle États et dont les frontières tracées au tire-ligne donnent à la carte des États-Unis cet aspect de rigueur géométrique qui, depuis mon enfance amie du jeu de la marelle, m'avait toujours attiré. Poussant mon impatiente curiosité devant moi comme un palet d'or, j'allais rouler, voler, courir de Pennsylvanie en Michigan, d'Illinois en Ohio ; je filerais mon regard sur les plaines du Missouri et du Nebraska, je le faufileais à travers les creux et les bosses du Colorado, du Nevada, de la Californie pour le poser au calme des déserts de l'Arizona et des boues de la Louisiane ; je jouerais la difficulté entre les derricks du Texas comme un skieur parmi les piquets d'un parcours de slalom ; je mènerais mon palet tantôt glissant, tantôt sautant, des molles collines de Géorgie aux colonnades de Washington...

Je le dis : mon cœur était gonflé d'amour, mon esprit ivre du désir d'être émerveillé. L'un et l'autre furent comblés.

Que bénies soient dans ma mémoire les écolières de ce collège du Vermont qui, semblables aux anges des portes du paradis, m'ouvrirent à larges battants la porte des espaces de la vaste Amérique !

J'avais, une fois de plus, remonté la vallée de l'Hudson dans un train de métal blanc ondulant et silencieux, image du vrai progrès qui avance en souplesse et en fermeté vers le couronnement du bonheur de l'homme. Mon voisin de fauteuil tenait sur ses genoux une petite radio portative dont les musiques douces berçaient mon plaisir. Oui, mon plaisir. Il fallait être en Amérique pour avoir plaisir à rouler en chemin de fer : je me réjouissais de voyager dans un train sans première, ni seconde, ni troisième classe où le luxe était pour tout le monde, pour l'ouvrier comme pour le patron, pour moi, pour toi, pour lui, pour elle, pour nous, pour vous, pour eux, dans une confusion franchement démocratique des personnes du singulier et du pluriel. Pour lui, pour elle, pour moi cet air climatisé dont la moyenne fraîcheur et la moyenne chaleur épargnaient aux voyageurs les fatales disputes de la glace ouverte ou fermée ; pour moi, pour elle, pour lui ces lavabos dont le décor et les accessoires étaient si attrayants que je m'y rendais de quart d'heure en quart d'heure pour le seul agrément d'en manipuler la robinetterie, d'en caresser les parois faites d'un marbre parfaitement imité et de tirer d'une triple enveloppe les blancs savons individuels à l'huile de palme, pour en respirer le parfum de jacinthe ; pour elle, pour lui, pour moi cette fontaine d'eau glacée, jaillie au seul appel du doigt, ces gobelets d'un joli ton d'ivoire qu'avec regret je jetais au rebut.

Ô poétique Amérique ! J'étais attendu à la gare d'Albany par un jeune professeur du collège de Hill à qui je fus d'emblée reconnaissant du soin qu'il prit de mener sa voiture par un chemin de détours boisés qui semblaient envelopper de leurs caresses une campagne elle-même enveloppée d'automne, si bien que de caressants virages en feuillages caressants j'étais naturellement porté à tenir le langage le plus tendrement amical aux jeunes filles du collège vers lequel nous nous dirigeons et qui m'apparaissait, à travers les esquisses de mon imagination, comme apparaissait aux yeux du Grand Meaulnes, le mystérieux domaine des Sablonnières. La nuit était venue quand la voiture s'arrêta devant une vaste demeure au seuil de laquelle accoururent une dizaine de jeunes filles en robe de soirée, tulles et mousselines au vent. En un instant je fus envahi de sentiments romantiques : cette habitation de vieux style encadrée de chênes centenaires, ces enfants vêtues de gazes légères sous lesquelles battait, à n'en point douter, le cœur le plus innocent, ces sourires que la pénombre voilait d'un mystère troublant, tout était fait pour me reporter à ce que je

savais des États-Unis de l'époque des premiers daguerréotypes où l'on voyait les demoiselles de Boston coiffées à repentirs, le cou incliné de côté par la suavité des sentiments.

Que j'étais loin de la beauté en série des *chorus girls* de Broadway et des dactylos de l'Empire Building ! Je m'apercevais avec effroi que le sentiment du choix et de la préférence renaissait dans mon cœur trop récemment américanisé. Mes regards se portaient de la plus brune à la plus blonde, de la plus svelte à la plus menue, comparant entre eux ces divers échantillons d'écolières sans autre dessein, bien entendu, que d'établir en moi-même une échelle des types féminins de ce collège de province : ils étaient si variés que mon goût du standard était désemparé et que je devais faire un effort épuisant pour me maintenir dans le conformisme de sentiment auquel je m'étais promis de demeurer fidèle.

J'appris que je serais l'hôte de ce collège et que je passerais la nuit dans ses murs. Je me sentais de plus en plus Grand Meaulnes ; toutefois au lieu d'une Yvonne de Galais il y en avait plusieurs douzaines, ce qui multipliait d'autant les embarras de mon jugement. Je me trouvais, pour la première fois depuis mon entrée aux États-Unis, en présence de la *variété* : j'en éprouvais une sorte de fourmillement sous le crâne.

Quand j'eus reçu les compliments que m'adressait celle de ces jeunes filles qui semblait le porte-parole des autres, quand je lui eus répondu à la française par quelques galanteries que je croyais à jamais engourdies dans le sommeil du passé, je gagnai dans un cortège de mousseline et de rubans le *dining room* du collège où j'étais l'invité des demoiselles à l'exclusion de la directrice et des professeurs. Nous pénétrâmes dans une salle basse, éclairée de bougies, fleurie de chrysanthèmes et de dahlias, où je pris place à une table que présidait une écolière d'une beauté délicate, un peu fragile qui me faisait songer à une verrerie de Murano.

« Je suis, me dit-elle, la présidente des étudiantes.

— Quel heureux choix ont fait vos camarades ! m'écriai-je. Puis-je vous demander, Mademoiselle, de quelle région des États-Unis sont originaires vos grands yeux noirs et votre sourire... comment dirai-je ?... votre sourire qui n'est pas celui des *cover girls* de *Life* ?

— Je suis née à Sparte, me dit-elle.

— À Sparte ! Y a-t-il donc une Sparte aux États-Unis comme il y a deux ou trois Memphis, autant de Carthages et je ne sais combien d'Athènes ?

— À Sparte, en Grèce, dit-elle de sa voix douce où passait l'accent de la vallée de l'Eurotas, mais je suis Américaine et c'est ma fierté.

Et elle m'expliqua comment son père, Grec d'origine, était venu faire de la banque en Amérique alors que déjà elle avait vu le jour au pied du Taygète.

Je me tournai vers mon autre voisine, aussi blonde que la présidente était brune.

« Et vous, Mademoiselle, est-ce au frais climat de la proche région des Grands Lacs que vous devez ce teint qui l'emporte par la vivacité sur l'éclat des bougies ?

— Mon père, me dit-elle, est venu de Norvège pour cultiver la terre dans le Iowa et les parents de ma mère sont venus de Saxe. Mais, ajouta-t-elle en élevant le ton, je suis Américaine.

J'aurais pu poser les mêmes questions aux jeunes convives groupées autour de la table que présidait la petite sœur d'Hélène de Sparte. Je m'en gardai par discrétion, mais il ne m'était pas difficile de voir en celle-ci une Polonaise, en celle-là une Italienne, en cette autre une Anglaise. Je comprenais, dès lors, l'embarras où je m'étais trouvé : le hasard voulait que quelques-unes de ces écolières n'eussent pas encore reçu la marque de l'Amérique et gardassent sur leurs traits le souvenir du pays des ancêtres.

J'étais mal à l'aise : il me semblait qu'elles trahissaient les canons de la beauté standard, qu'elles se mêlaient d'avoir un regard qui n'était pas celui de la *sophisticated girl* des magazines, un sourire qui ne répondait pas aux différents modèles des sourires de Hollywood ; il y avait fraude et mon loyalisme en était atteint. Je m'en ouvris sans ambages auprès de ma voisine de droite en lui adressant aussi gentiment que possible le reproche d'offrir à mon regard des joues dont le rose hors série me désorientait.

« *I'm a freshman*, me répondit-elle en baissant les yeux, je suis une nouvelle dans ce collège.

— Croyez-vous, lui dis-je, que vous arriverez à force de travail et de volonté à ressembler à une couverture de magazine ?

— Oh ! dit-elle, ce n'est pas mon désir.

— Quoi ! Vous n'avez pas pour idéal de modeler votre sourire, votre regard, votre coiffure et tous vos jeux de charme sur ceux des *cover girls* !

— *My first date*, dit-elle, m'aime comme je suis et ne veut pas que je change.

— Votre première date ?

— Oui, comme je suis *freshman* je n'ai encore eu qu'une date. Son nom est Edward.

— Et votre date, qui s'appelle Edward, ne veut pas que vous ressembliez à toutes les autres jolies jeunes filles ?

Elle m'apprit que le garçon avec lequel elle avait eu son premier rendez-vous — sa première date — était étudiant dans un collège voisin, que toutes les dates qu'il avait eues jusque-là étaient des brunes qui ressemblaient à la couverture d'un *Life* de l'année précédente et qu'en trouvant une date blonde il avait trouvé le bonheur. J'étais inquiet ; je flairais dans cette histoire de date un vieux relent de romanesque qui me faisait douter de la belle santé de cœur des filles américaines.

« Et, lui demandai-je, comment Edward vous a-t-il connue ?

— Comment ? dit-elle en riant, mais par le *directory* du collège, voyons !

— Le quoi ?

— L'almanach, le catalogue, enfin l'annuaire du collège qu'on imprime chaque année et qui donne le nom, le portrait, la date de naissance et la ville d'origine de chacune des élèves. Les garçons se jettent dessus dès qu'il

paraît et c'est en le feuilletant qu'ils nous choisissent. N'est-ce pas ainsi que les Français font choix de celle qu'ils aiment ?

Je respirais. Rien ne pouvait me tranquilliser davantage que cette pratique de l'aventure sur catalogue. Pas plus de romanesque en cette affaire que dans le choix d'un appareil à laver la vaisselle proposé par le catalogue des magasins Woodworth. Quel progrès entre tant de progrès ! Mon cœur est disponible, mes loisirs réclament une compagne à mes vingt ans : j'ouvre l'almanach du collège voisin où sont offertes à mes loyaux desseins les images des collégiennes, je choisis cette blonde en qui mes chromosomes trouvent une promesse d'écho et je lui propose une date de rendez-vous ; je serai sa date, elle en sera fière, peut-être même émue, et notre accord durera jusqu'à une autre date : mais pendant cet accord que d'instantanés agréables !... Ce système ne vaut-il pas mieux que l'aventure née du hasard ? Je songeais que le plus grand des malheurs eût été épargné à Roméo si, au lieu d'aller chercher Juliette dans une famille ennemie de la sienne, il l'eût découverte dans le catalogue d'écolières d'un collège de Vérone.

« Combien nous avons à apprendre de ce peuple ami de la franchise et de la loyauté ! me disais-je en moi-même en jetant des coups d'œil vers les joues roses de ma voisine. Pour quoi nos lycées de jeunes filles, le Fénélon, le Victor Duruy, le Jean de La Fontaine, ne publient-ils pas chaque année la photographie et le pedigree de leurs *freshmen* à l'usage des garçons en quête de compagne de week-end ! »

Je me tournai vers la ravissante Spartiate américaine que j'avais à ma gauche et je lui demandai si sa date était un brun ou un blond.

« Ma date, dit-elle, quelle date ? J'ai le record des dates dans ce collège : c'est pour cette raison que mes compagnes ont fait de moi leur présidente. Tous mes week-ends et mes *holidays* sont réservés jusqu'au printemps ; tous les garçons de Hill, d'Albany, de Shenectady me demandent des dates. »

Je brûlais de lui poser des questions sur l'usage que faisaient de ces dates les garçons et les filles, mais le lait que nous buvions comme boisson de table n'animait pas suffisamment les esprits pour que je me risquasse sur ce

terrain semé de pièges. À considérer la guirlande de regards limpides et de sourires innocents qui ornaient la table de la présidente, je ne doutais pas que ces rencontres de collégiens et de collégiennes ne se réduisissent à des bals blancs, à des parties de colin-maillard ou à des rendez-vous dans des pâtisseries. Étaient-ce ces fraîches toilettes et ces rires transparents comme le cristal des cascades ? L'atmosphère « Grand Meaulnes » s'était évanouie dans mon esprit pour y laisser place à la vaporeuse présence de Clara d'Ellébeuse.

Mais je n'oubliais pas l'invitation qu'on m'avait faite de donner aux élèves du collège une causerie à la manière française, c'est-à-dire en forme d'improvisation sur un thème laissé à mon bon plaisir. Nous nous rendîmes à la salle des fêtes et j'y parlai pendant une heure. Je dus exercer sur moi-même le contrôle le plus attentif pour ne pas introduire dans mon discours l'éloge des catalogues de visages et des dates de calendrier, mais par un de ces jeux faciles auxquels se prête l'éloquence je ne manquai pas de glisser des allusions à l'amitié, à ses plaisirs et à ses privilèges tandis que mon jeune auditoire souriait à mes propos d'un air qui me parut marqué d'une singulière réserve.

Je dormis entre les murs de ce collège d'un sommeil visité de mousseline, de verres de lait et de calendriers. Il est vrai que ma chambre était toute semblable à celle des pensionnaires et que les rêves de mes jeunes voisines ne devaient guère différer des miens.

Le lendemain, qui était un samedi, comme je m'éloignais en auto de ces studieux parages pour regagner la gare, je remarquai de nombreuses voitures arrêtées sur le bord de la route à quelque distance du collège ; je remarquai aussi qu'à l'intérieur de chacune un couple se tenait tendrement enlacé et mêlait ses baisers dans une telle confusion des visages qu'il n'y avait point d'indiscrétion à les observer : l'ardeur même de leur étreinte les rendait invisibles. Toutefois, je crus reconnaître, dans les furtifs instants où elles reprenaient souffle, plusieurs des collégiennes du souper de la veille. Je m'en ouvris au jeune professeur qui déjà m'avait piloté.

« Oui, me dit-il, ces chères petites sont avec leurs dates. *It's saturday, you know, it's the kissing day*, c'est samedi, vous savez, c'est le jour des baisers.

— Mais, dis-je, celles qui ont plusieurs dates sur leur carnet de rendez-vous, comment s'y prennent-elles ?

— Oh ! fit-il avec bonhomie, à chaque jour suffit sa peine, comme vous dites en français : jamais plus d'un garçon par jour de rendez-vous ; mais celles qui sont le plus demandées, celles qui font fureur, celles-là, bien entendu, n'ont pas le même garçon le samedi et le dimanche, ni les samedis et dimanches suivants. Mais n'est-ce donc pas ainsi que vont les choses dans les collèges français de jeunes filles ?

— Heu... fis-je, pas tout à fait. Ah ! monsieur, la France a bien du retard sur l'Amérique !

Il est vrai que nos collégiennes et lycéennes, au lieu de se farcir le cerveau de théorèmes, d'équations, de chronologies, de littératures et de philosophies, feraient mieux de tenir le compte de leurs dates et de mettre celles-ci en pratique pour le bien de leur cœur et l'agrément de leurs lèvres.

« Quand donc, me disais-je, le ministre de l'Éducation nationale ordonnera-t-il aux directrices de collège de mettre nos filles en catalogue pour les offrir aux loisirs de fin de semaine des lycéens ? »

Une fois de plus j'admirais la manière nette, claire et franche avec laquelle les Américains mettaient en pratique la décisive déclaration lancée par l'un d'entre eux au début du siècle dernier : « *Our country ! May she always be right*. Notre pays doit toujours avoir raison. »

VI

J'ai toujours aimé la toponymie : aux États-Unis j'étais vraiment comblé dans mon désir de m'y perfectionner. Ce n'avait pas dû être chose aisée de nommer les dizaines de milliers de villes, de villages, de bourgades qui, depuis l'arrivée des premiers colons au xvi^e siècle, s'étaient bâtis sur la terre des Indiens. Nous, vieux Européens, n'avions eu aucun mal à désigner les lieux que nos pieds foulaient depuis toujours, les groupes d'habitations qui, en deux mille ans, avaient poussé ici et là ; c'étaient des noms qui sentaient le terroir, avec un parfum de végétation locale, c'étaient des Chesnaye, des Fersnaye, des Fougères, des Aulnaye, ou bien des noms de défricheurs du temps des Romains et même des Ligures, ou encore des noms de saints dont le souvenir se perdait dans les siècles, car qui a jamais entendu parler de Cloud, de Maixent, de Nectaire, d'Omer ou de Tropez ? Toutes ces vieilleries évoquées ne donnaient que plus de relief à ces noms de lieux de la jeune Amérique qui sonnaient clair à mon oreille. Je me réjouissais que le pays même de la modernité mît à l'honneur le progrès industriel en baptisant du nom charmant de Mechanicville la petite cité que je traversais un jour en me rendant de Shenectady à Rochester.

Mechanicville, cet ensemble de maisons où je ne doutais pas que toute l'activité ménagère ne fût mécanisée ; Mechanicville, ce quadrillage de rues où je croisais des Mechanicvilloises dont je souhaitais par vive sympathie que le cœur fonctionnât à la façon d'un moteur à deux temps, que la pensée travaillât sur le modèle des machines à résoudre les équations... Ah ! l'attrait d'une pareille résidence.

Mais d'autres noms de lieux habités me tentaient dans mon désir de mener le cours de mes jours au gré de la science et de l'utilité. Combien j'aurais

aimé couler mon existence à Medicine Lodge dans le Kansas ! Ce n'était pas en France qu'il m'eût été donné de pouvoir habiter une bourgade appelée Médecine. Et non plus en France que mon village eût porté le nom si sainement réaliste d'Oil City ou, pour mieux dire, de Pétroleville. Il y avait aussi Sulphur qui était bien attrayant.

J'admirais également l'art avec lequel les baptiseurs de la neuve Amérique avaient mêlé à ces noms réalistes ceux des gloires de l'humanité. Cicero, Homer et Hannibal voisinaient dans le paysage industriel des environs de Rochester ; en ces mêmes lieux s'élevaient Rome et Syracuse : Rome, c'étaient trois clochers et quelques gazomètres ; Syracuse, des usines et des tanks à essence au bord d'un lac où étaient déversées les gadoues de la ville. Point de fontaine d'Aréthuse en ces parages utilitaires, point de vains papyrus ni de ruines gisantes : quelle leçon ! Plus loin c'était Carthage dans sa magique activité de centre producteur, rachetant par son labeur anonyme et discret l'orgueil catastrophique de l'autre Carthage.

Je savais qu'au cours de mon voyage mes routes passeraient par des villes au grand nom, des Sparte, des Athènes, des Florence, des Tolède, des Memphis et des Alexandrie ; je savais aussi que ces filles américaines du Vieux Monde se montraient fort habiles à faire oublier par leur hardi modernisme la parenté désuète dont les accablait leur état civil.

C'est dans cet agréable état d'esprit qu'après avoir visité Rochester et les rives du lac Ontario utilement bordées de réservoirs à mazout, de dépôts de charbon et d'usines frémissantes, je m'envolai vers Pittsburgh, vers ce royaume de la métallurgie dont j'attendais de si fortes émotions.

L'hôtesse de l'avion semblait avoir été découpée d'une image de publicité des Capital Airlines : tout en elle était la perfection de l'élégance et de la beauté, tout d'elle portait le voyageur à tomber en amour, à ne plus voir la vie que par ses yeux à elle, à ne plus sourire aux heures du jour et de la nuit que par ses lèvres à elle. Quand, s'approchant du siège où j'avais pris place, elle mit un genou sur le tapis de la cabine et leva vers moi son visage pour me demander mon nom et ma destination, je ne savais plus comment je m'appelais ni vers quelle ville je volais. Elle était habillée d'un uniforme gris-perle fait du drap le plus fin et coiffée d'un calot de même teinte ; elle inclinait la tête avec tant de grâce que l'angle formé par la rencontre du cou

et de l'épaule ne pouvait être mesuré qu'au moyen des « nombres parfaits » définis par Euclide ; l'ouverture des paupières était calculée au demi-millimètre et je n'étais pas bien sûr que l'arc des sourcils ne prît pas une courbe basée sur un système très précis de coordonnées. Sa voix même modulait les trois mots : *Your name, please ?* sur trois notes choisies parmi les plus caressantes de la gamme. C'était bouleversant.

Il est vrai que chaque passager eut droit au même angle de cou, à la même fente de paupières, au même arc de sourcils et que la question touchant son nom fut chantée sur le même ré, le même sol et le même *fa dièze*. Mon émoi en fut amoindri mais, si mon cœur retrouva son calme, mes yeux ne se détachaient pas de ce chef-d'œuvre de fille de l'air. Indifférent à l'attrait du hublot, je négligeais le spectacle de la terre ; le sol en était comme carrelé de parcelles cultivées dont la géométrie, en d'autres circonstances, eût réjoui mon regard. Mais l'occasion d'admirer une créature répondant à la perfection de la beauté humaine était trop rare pour que je perdisse une minute au profit d'un paysage également parfait.

Quand l'appareil se posa sur la piste de Buffalo j'appris que je devais changer d'avion pour gagner Pittsburgh : le choc que je reçus à cette nouvelle fut d'autant plus affreux que le *good bye* adressé par l'hôtesse à ceux qui s'éloignaient avait un accent de sincère tristesse comme si dans cet adieu elle eût mis à la fois le chagrin que lui causait l'inévitable séparation et l'espoir de revoir bientôt sur cette même ligne et dans ce même avion chacun des passagers auxquels elle semblait liée d'amitié pour toujours.

Mais le miracle américain est partout.

À peine avais-je franchi la dernière marche de l'échelle d'accès à l'avion de Pittsburgh que je reconnus dans la nouvelle hôtesse celle que je venais de quitter : c'étaient les mêmes formes parfaites sous le même drap gris-perle, c'était le même sourire, le même regard et la même chanson du *your name, please*, sur *ré, sol, fa dièze*. Était-ce la fatigue venue d'une trop ardente admiration dédiée à l'hôtesse N^o 1 ? Était-ce l'accoutumance à la beauté ? Bien que l'hôtesse N^o 2 fût l'exacte réplique de l'autre, mon enthousiasme était émoussé et je pus donner un peu plus d'attention aux rives du lac Érié que l'avion survolait et sur tout à l'exaltant réseau routier de la

Pennsylvanie qui, vu d'une hauteur de 2 000 pieds, me rappelait avec bonheur le papier quadrillé des cahiers de mon enfance.

Toutefois le site même d'où s'élevaient les fumées de Pittsburgh m'apparut comme une image romantique des Enfers avec des Styx et des Érèbe qui portaient ici les noms beaucoup plus infernaux d'Alleghany et de Monongahela tandis que la rencontre de leurs eaux donnait naissance à l'Ohio dont les voyelles formaient le cri même de la douleur. Ce n'étaient que vapeurs jaune de soufre et violet de mort, que volutes grasses sortant de la gueule des cheminées et tordant leurs écheveaux dans un mouvement de désespoir. Et les eaux des rivières étaient de la couleur des stupres et des sanies.

Je pris pied au royaume de l'acier.

Il fallait être Américain pour réussir à tracer un réseau de lignes droites, rue par rue, dans ce chaos géologique ; les maisons s'alignaient, bien prises dans les rectangles de leurs blocks, bien patinées d'une suie très uniforme. On me conduisit au numéro 4 415 de la Cinquième Avenue, à l'hôtel Webster Hall, ville dans la ville, peuplée d'une foule de gens allant, venant, riant, criant, fumant, déployant des journaux, signant des chèques, vidant des verres, avalant des saucisses chaudes, joyeux et sérieux à la fois, visiblement soucieux sous l'éclat de leur rire, une foule animée par le doping de l'instant et rien que par ce doping-là. Je me plaisais dans ce brouhaha ; je riais pour rire, je me frayais un chemin à la force des coudes jusqu'au comptoir des saucisses, je mangeais sans faim, je buvais sans soif, je courais sans but dans un amour extrême de l'action pour l'action, du bruit pour le bruit, de la mastication pour la mastication. Grands dieux, que je goûtais de me connaître fourmi parmi ce monde de fourmis ! Ne plus penser, quel repos ! Ne plus me chercher dans ce qu'avec une puérile vanité d'Européen j'appelais ma « personne », me fondre dans le grand tout écervelé d'une foule américaine, quelle détente ! Bousculé, écrasé, malaxé, ne sachant plus si j'étais moi ou bien cet inconnu avec qui, ventre à ventre, je passai un long instant sans que la pression des autres me permît de m'en

détacher, bref, perdu dans le bien-être de l'abêtissement, je finis par atteindre les profondeurs d'un fauteuil et me pris — non pas à méditer, ce serait trop dire — mais à articuler entre elles quelques pensées qui me venaient des régions les plus frustes de mon cerveau. Parmi elles j'en saisis une qu'alimentait la réminiscence d'une phrase de Duhamel ; dans l'état de délices où j'étais, cette phrase, tirée, si je ne me trompais, des *Scènes de la Vie future*, m'apportait un surcroît de volupté douce. Oui, je me rappelais ce texte désespéré : « Minuit, je rentre dans mon cachot du Pennsylvania (c'était de sa chambre d'hôtel qu'il parlait). Fourbu ? Bien sûr. Ivre de bruit, de lumières en délire, d'odeurs effrontées, d'humanité folle. Fourbu, certes, et cependant soulevé par une sainte fureur de protestation et de désaveu. » Là-dessus, mon cher ami Duhamel interpellait les mânes de ses ancêtres, paysans de France, et, pour se prouver la fidélité qu'il portait à leurs vertus, se mettait à laver ses mouchoirs dans le lavabo de sa moderne salle de bains.

Une sainte fureur !... Pour moi, j'étais soulevé par l'enthousiasme. Rien ne me semblait plus souhaitable que d'arriver à penser comme si j'étais une foule ; je me dissolvais en mille personnes ; j'étais hareng dans un banc de harengs, moucheron dans un nuage de mouchérons. Et loin de monter dans ma chambre pour y laver mes mouchoirs, je me faisais multitude dans la multitude, je reniais mes ancêtres pour n'être plus qu'un élément amorphe de ce complexe de paroles, de sueur, de tabac et de rire.

Hélas ! il fallut m'arracher à l'enchantement. L'inévitable ami qui, se trompant sur mes goûts et mes dispositions, me prenait pour un « intellectuel », vint me chercher pour me mener visiter l'Université de Pittsburgh. Je me voyais déjà traîné de bibliothèque en amphithéâtre, respirant une odeur de plancher poussiéreux et de chiffon à essuyer le tableau noir ; il me faudrait penser mes propos, émettre des avis sur l'existentialisme, citer les noms de mes auteurs américains favoris, aller chercher dans les limbes de mon indifférence des souvenirs de lectures depuis longtemps oubliées. Je redoutais ce que je craignais le plus au monde, de perdre mon temps.

« Ce Webster Hall, dis-je à mon ami, est un lieu très favorable à la détente de l'esprit ; j'ai été frappé par la densité de ceux qui s'y pressaient.

Probablement s'agissait-il d'une *party*, d'un congrès ?

— Pas du tout, chaque jour on s'y presse ainsi.

— Des clients ?

— Non, n'importe qui venant de n'importe où.

— Et que viennent-ils y faire ?

— On se groupe là par peur de la solitude. Nous craignons le silence et l'isolement ; nous aimons à nous joindre aux autres, à nous mêler à eux, même quand nous ne les connaissons pas ; nous avons besoin de chaleur humaine, notre joie est dans la cordialité.

— Je viens, dis-je, d'éprouver cette joie : j'en suis encore tout pénétré et j'ai grand mal à me retrouver dans ma personne tant j'avais donné de mon moi aux autres. Oui, oui, je me délivrais de ma solitude, c'est bien vrai. Je me sens allégé de tout le poids de ma propre pensée, de mes propres sentiments ; il ne me reste que mes sensations mais comme elles sont en tous points semblables à celles qu'éprouvaient mes voisins de presse et d'écrasement, c'est comme si elles n'étaient plus à moi. Ah ! mon ami, l'espèce d'ironie agressive qui m'opposait à vos compatriotes avant que je les connusse laisse place à une sympathie de jour en jour croissante. Je commence à les aimer bien ; il me reste à les aimer tout court.

Pendant ce temps nous avons atteint un vaste parc très dégagé au centre duquel s'élevait une tour gothique de proportions vertigineuses : la tour Saint-Jacques de Paris multipliée par une machine à calculer américaine.

« La belle tour ! m'écriai-je. Tous nos beffrois, donjons et campaniles d'Europe sont cent fois dépassés par l'élégance et la hardiesse de son élan. Un tel objet d'art méritait qu'on le mît en valeur au centre de la ville, qu'on le montât — c'est le cas de le dire — en épingle. Je pense qu'il est là, comme notre pauvre petit obélisque, pour orner la plus belle place de Pittsburgh.

— Permettez...

— Cependant, poursuivais-je, je me demande pourquoi vous, Américains, qui avez un sens pratique inégalable, n’installez pas au sommet de cette merveille une horloge dont le carillon serait entendu de toute la Pennsylvanie.

— Pardon...

— Oh ! je sais que je me mêle de choses qui ne me regardent pas : n’y voyez que la preuve de mon enthousiasme pour tout ce qui marque votre sens de la grandeur.

À ce moment nous arrivions au pied du gigantesque beffroi.

« *The Cathedral of Learning*, me dit mon ami, la Cathédrale de la Connaissance.

— Formidable ! m’écriai-je.

— Trente-cinq étages. Vingt mille étudiants. Mille professeurs.

— L’Université ! Et dans une tour ! Pour l’élévation de l’esprit, quelle trouvaille !

Nous pénétrâmes dans un hall tout à fait semblable à la salle capitulaire d’une abbaye bénédictine de style ogival avec ses voûtes à nervures, ses arcs brisés et ses piliers à chapiteau. Des garçons s’y croisaient, la joue en fleur, le cheveu en broussailles, dans l’apparence d’étudiants pour qui les sciences et les lettres étaient des jeux de sport au même titre que le base ball et le rugby ; nul pli de studieuse méditation au joint de leurs sourcils, nulle fièvre d’émulation au brillant de leurs yeux. Les constructeurs de la *Cathedral*, en multipliant les rappels d’architecture du moyen âge, avaient, cela est sûr, voulu mettre en valeur les arcs d’opposition entre les purs et stériles travaux de l’esprit, les scolastiques et les rhétoriques chères à la vieille Europe, et les allègres hormones de la jeunesse américaine. Le mouvement des ascenseurs rappelait celui de vingt pompes aspirantes et foulantes, aspirant des cerveaux vides et foulant des cerveaux pleins ; les *elevators* en montée enlevaient des charges légères, des contenants sans contenu ; en descente ils amenaient au sol une cargaison de droit et de

littérature, de physique, de chimie, d'économie politique et même de latin ; mais, quelle que fût la nature de la marchandise, son apparence était de fraîche et saine qualité comme si ces nourritures intellectuelles, semblables à des produits alimentaires, étaient elles aussi richement pourvues de vitamines.

Bousculé par cette saine jeunesse nourrie d'idées rationalisées, je songeais aux universités de nos provinces françaises, à leurs bâtiments de pauvres proportions humaines, juste à la mesure des Socrate, des Aristote et des Descartes de nos vieilleries classiques. Je ne veux pas dire que les fidèles de la Cathédrale de la Connaissance fussent tenus dans l'ignorance de ces grands esprits mais l'usage qu'ils comptaient faire de l'enseignement de ces penseurs me semblait devoir être fort différent de celui qu'en font nos bacheliers. Ce n'étaient pas eux qui iraient s'entêter sur des preuves par *a* plus *b*, sur des syllogismes en circuit fermé pour y goûter la joie stérile d'avoir raison. Agir d'abord, penser ensuite, voilà ce qu'exprimaient leurs traits : leur front était sans plis mais leur mâchoire remuait sans relâche, ce qui m'apparaissait comme le signe même de la volonté d'action.

J'en fis la remarque à mon compagnon.

« Oui, me dit-il, ils mâchent de la gomme.

— C'est, dis-je, pour s'entraîner à mâcher et réduire en bouillie les difficultés de la vie.

— Sincèrement, croyez-vous cela ?

— Je le crois parce que je le vois.

C'était l'évidence même.

Nous visitâmes quelques salles de cours qui étaient disposées autour du hall central et dont plusieurs devaient leurs aménagements et leur décoration à la munificence d'une nation étrangère. La salle française avait l'apparence d'une bonbonnière de style Directoire : ce n'étaient que fadeurs et frêles guirlandes ; je n'en étais pas fier. Hélas ! notre fameux sens de la nuance, nos célèbres qualités de finesse et de légèreté de touche se manifestaient là

sans nulle honte. Ma foi, je préférais le gothique américain en solide ciment franchement patiné à ces mièvreries en filets de plâtre colorié. La salle allemande était alourdie d'ornements et de motifs peints où l'aigle dominait. L'aigle, ce vieil oiseau mis en valeur au pays même de l'avion et de l'hélicoptère ! Encore une idée bien européenne. La salle suédoise avait quelque chose de gymnastique qui rappelait le temps des sobres et ennuyeux exercices de la méthode Ling. Chacune de ces salles prenait, sous le poids des trente-cinq étages du gratte-ciel universitaire, une position d'infériorité cruellement justifiée.

Je n'eus pas le courage de m'élever vers les régions supérieures de l'enseignement américain dont je ne doutais pas qu'il ne l'emportât de très haut sur celui de nos archaïques universités européennes. Pouvions-nous, gens du vieux continent, aligner nos prestiges intellectuels sur des valeurs doctrinales élaborées à cent mètres au-dessus du sol ?

Je me glissai hors de la cathédrale et, pour échapper au souci de ces déprimantes comparaisons, je demandai à mon ami de me présenter, non plus des grandeurs spirituelles, mais de la grandeur matérielle : j'y étais plus à l'aise. Nous fonçâmes en voiture à travers le Pittsburgh de l'acier.

Les cheminées d'usines y plantaient une forêt de fûts gris, noirs, rouges, que couronnait comme une frondaison le bouquet des fumées. L'impression d'enfer que j'avais d'abord ressentie en descendant d'avion se muait en rêve élyséen : la multitude des plants, la diversité des essences, la grâce des cimes vaporeuses qu'un vent léger faisait frissonner, tout cet ensemble arboré ouvrait à mon imagination les sentiers d'un jardin céleste dont les dieux s'appelaient Andrew Carnegie, J. P. Morgan, Andrew Mellon et dont les fruits étaient d'un acier sans pareil dans le monde.

Je humais le parfum de puissance qui se dégageait de ces futaies grandioses ; dans l'air bleui par les vapeurs du coke l'odeur légèrement sucrée du sulfure de carbone se mêlait à celle, parfois subtile et d'autant plus exquise, du manganèse et du phosphore. En toute vérité, je préférais

mille fois ces sains et vivifiants effluves aux fadeurs de la rose et du lis : ils transmettaient à mes narines des messages de confiance dans la double trempe du dynamisme et de l'acier américains alors que le lis et la rose ne m'eussent rien apporté en ces lieux sinon de douceâtres rappels des jardins de plaisance chers aux tueurs de temps, aux oisifs de la vie.

Nous nous étions arrêtés au tournant d'une voie d'où l'on dominait la rivière Menongahela. Était-ce de l'eau, ce liquide jaune rougeâtre qui coulait à nos pieds promenant ses lourds méandres d'une usine à l'autre ? On eût dit du sang, un sang comme en devaient sentir couler dans leurs artères les Sauriens gigantesques des grands âges du globe, les Plésiosaures, les Dinosaures qui étaient aux lézards d'aujourd'hui ce que les hauts fourneaux de Pittsburgh étaient aux forges de Briey, de Thionville et même de la Ruhr.

« Voyez, dis-je à mon compagnon, ce plasma, ce plasma superbe qui sort du cœur d'une fonderie pour aller s'engloutir dans celui d'une tréfilerie : n'est-ce pas le symbole de l'apport nutritif que les États-Unis ne cessent de distribuer au vaste organisme de la civilisation ?

— Je ne pense pas exactement comme vous, dit-il en riant.

— Ah ! dis-je, c'est que vous ne sentez pas autant que moi la grandeur de votre mission.

Ce n'était pas la première fois que je rencontrais un Américain moins convaincu que moi de la suprématie de son pays.

Nous poursuivîmes notre course parmi les cheminées, les fumées, le grondement des dynamos, le halètement des turbines à gaz, le sifflement des jets de vapeur. L'on n'apercevait pas un être humain dans cet univers du travail efficace : les hommes, pour servir utilement les besoins de la collectivité, demeuraient enfermés entre les laves ardentes des coulées de fonte et les cascades de feu issues des convertisseurs. Cette activité invisible éveillait dans mon esprit la comparaison, aujourd'hui banale mais toujours vraie, entre les bâtiments que j'avais sous les yeux et les hautes termitières de l'Afrique tropicale : même sombre dévouement à l'intérêt général, même ordre dans la chaîne du travail. J'aimais à deviner à travers

les murs une silencieuse animation chronométrée, des mouvements de labeur dont chacun représentait quelques parcelles de *cent* du prix de revient de la tonne d'acier ; je voyais le geste constamment répété d'un bras vers une manette, je mesurais l'angle que ce geste ouvrait et fermait entre le cubitus et l'humérus, je me disais qu'il serait possible de traduire en centièmes de *cent* les centimètres d'ouverture d'un tel angle et cette pensée me réjouissait dans le goût que j'ai toujours porté à la précision. Je m'en ouvris à mon compagnon qui était ingénieur dans une de ces usines.

« Rien ne serait plus facile que de vous donner réponse, me dit-il. Il n'est pas un geste de travailleur qui n'ait été calculé dans le rendement qu'on en peut attendre ; compte est tenu du temps, au millième de seconde, que demande, par exemple, la mise en mouvement des phalanges d'une main et de l'articulation d'un poignet dans le cas où l'ouvrier doit saisir un outil ; le diamètre du manche de l'outil entre dans le calcul, car vous ne doutez pas qu'il ne faille plus de temps pour fermer la main sur un manche de petit calibre que sur un autre de diamètre supérieur. Nous devons l'invention et la mise au point de cette excellente méthode à des génies tels que Henry Ford et Taylor.

— Je salue ces grands hommes, dis-je en tirant mon chapeau.

— Hélas ! poursuivit mon compagnon, l'être humain est toute imperfection ! Il a ses défaillances articulaires et musculaires, ses encrassements, ses ratés, ses pannes même. Nous avons calculé qu'un éternuement représentait une perte de temps de plus d'une seconde par obturation des paupières au moment de l'explosion sternutative ; nous avons établi que le rendement d'un ouvrier amoureux se ressentait d'une certaine distraction causée par l'image de la femme aimée interposée entre le regard de l'ouvrier et la pièce à tourner ou l'ensemble à ajuster ; cette distraction a été aisément chiffrée par nos appareils de psychométrie. C'est pourquoi nous préférons la machine à l'homme et pourquoi nous lui prodiguons des faveurs justifiées : elle n'éternue pas, *you know*, et elle ne connaît pas l'amour.

Il me frappa amicalement sur l'épaule, puis :

« *Simply by pressing a button*, s'écria-t-il. Simplement en appuyant sur un bouton, voilà le seul effort que le proche avenir demandera au travailleur. Le jour où il n'y aura plus que des boutons sur lesquels on posera la pointe de l'index pour tout obtenir de la matière inerte, ce jour-là couronnera deux siècles de lutte née par l'homme américain pour le bonheur de tous les hommes.

À mon tour, je lui donnai une cordiale bourrade dans le dos.

« *Marvellous !* Ce sera merveilleux, absolument, dis-je, mais il restera l'effort de penser et celui d'aimer.

— Nous sommes sur la voie des machines à penser, vous ne l'ignorez pas. Pour ce qui est de l'amour...

— Avouez, dis-je, qu'il y a de ce côté-là une dépense d'énergie que le progrès américain pourrait nous épargner. N'avez-vous pas, dans vos épures, celle d'une machine à faire des enfants ?

— Certainement, et nous pensons la jeter bientôt sur le marché comme nous avons lancé ce que l'on pourrait appeler son contraire, je veux dire le frigidaire.

— Mais alors l'amour, le sentiment d'amour ?

— Vous savez comme moi que les yeux y suffisent. Les femmes aujourd'hui les plus passionnément aimées ne sont-elles pas celles que leurs amants ne connaissent que par leur image mouvante ou immobile ? Les *cover girls* des magazines reçoivent plus de lettres d'amour que n'en reçurent jamais toutes vos Madame Récamier ; les étoiles de Hollywood enflamment des centaines de milliers d'adorateurs qui, pourtant, n'auront jamais d'elles autre chose qu'une apparence inapprochable et intouchable. J'ajoute que, grâce à la TV — qu'en France vous appelez, je crois, télévision — vous pouvez vous enivrer des charmes de ces divines créatures entrées toutes vivantes dans l'intimité de votre *home* ; vous les avez dans votre *living room* et même dans votre *bed room*, pour vous seul, à votre seul usage, si je puis m'exprimer ainsi, et plus fascinantes qu'aucune femme le fut jamais dans le traintrain de la vie conjugale.

— Vive la machine à aimer ! m'écriai-je, conquis par l'évidence de la démonstration. Et vive surtout la TV qui, sans qu'on y prenne garde et qu'on y fasse effort, introduit dans le secret de votre alcôve, parlantes, souriantes et, en somme, consentantes, les plus belles filles du monde !

Pendant que nous devisions ainsi, la nuit était venue ; les feux des fonderies mêlaient leurs puissants éclats aux cent mille lumières des ateliers et des bureaux ; les fumées tendaient un rideau de majesté entre ces signes terrestres du génie créateur de l'homme et les pauvres petits lumignons stellaires d'un ciel figé dans l'inaction ; l'instant était grand, le tableau était grand, l'impression était grande ; moi-même me sentais vraiment grand. Et si grande était ma grandeur toute à l'échelle américaine que je dus me cramponner aux derniers états de ma raison minée par les vieilleries du cartésianisme pour ne point mettre mes pas dans ceux de l'Amérique et partir avec elle pour la conquête du monde.

« Allons ! dis-je à mon compagnon, c'est bien le sang nourricier de la civilisation mécanique, *de la seule, de la vraie, de la grande civilisation* (et je criais ces mots dans la nuit de Pittsburgh), c'est bien ce sang-là qui roule ses flots dans l'artère usinière du Monongahela.

Là-dessus, ayant faim, nous gagnâmes une pharmacie où je fis une débauche de vitamines ; je passais d'une ivresse à l'autre.

« Bientôt, me dit mon savant compagnon, nous rendrons la sciure de bois comestible par bombardement d'électrons.

— Quoi, dis-je, nous pourrons enfin nous régaler de chêne, de bouleau, de sapin ! Nous dégusterons de l'abricotier, du cerisier, de ces solides aliments ligneux dont tirent si grande vigueur les vers qui s'en nourrissent ! Fi de ces fruits pleins d'eau, de ces poires et de ces prunes dont les suavités ne sont qu'un trompe-bouche ! Il faut être de son temps, que diable ! Or, nous sommes au temps de la force.

Exalté de dynamisme, impatient de manger du bois, je me fis servir de la sève d'érable condensée en sirop, du *maple sirup*, et fermant les yeux, inattentif à la saveur douceâtre du sucre, je me voyais déjà mordant à belles mâchoires dans l'arbre même.

« Ah ! mon ami, m'écriai-je, que de bienfaits l'humanité doit au progrès américain ! »

Et je levai à la santé de ce progrès mon verre de jus d'arbre, symbole modeste mais combien engageant, des nourritures de l'avenir.

VII

Arraché à ma propre mesure par la grandeur pittsburghoise, j'éprouvais un inquiétant besoin de me retrouver tel que moi-même, je veux dire de sentir sous mes pieds un sol que mes regards pussent atteindre sans que j'en prisse du vertige. Si habitué que je fusse à courir le monde, à passer d'un hémisphère à l'autre entre deux levers de soleil, j'avais reçu de l'Amérique un coup de massue dont j'étais étourdi. J'en étais à souhaiter de redevenir homme après tant d'impressions qui m'avaient, à proprement parler, surhumanisé ! Le surhumain n'est pas mon fort : c'est bien assez pour moi de me maintenir humain au milieu des incessantes tentations de l'animalité.

On m'avait dit que l'Indiana était une apaisante région où il y avait de l'herbe, des vaches et de vrais ruisseaux courant à travers prés. Des vaches, de l'herbe, des ruisseaux, voilà ce qui, étrangement, m'attirait.

Je sautai dans un avion et m'envolai vers Cincinnati à la limite de l'Ohio et de l'Indiana. Sans m'attarder dans cette ville qui ne rappelait en rien les Chevaliers de Cincinnati non plus que l'Homme à la charrue, je m'élançai en voiture vers l'ouest d'où me venaient des parfums de nature. Je ne m'étais pas trompé : je roulai bientôt dans une fraîche et étroite vallée bordée de coteaux verdoyants ; de modestes bâtiments de ferme y étaient plantés qu'encadraient des vergers de pommiers, qu'animaient des poules et des pigeons et d'où m'arrivaient des aboiements de chien dont j'aurais juré qu'ils avaient l'accent des chiens de France. À un détour de la route, j'aperçus un tas de fumier fumant ; la vue de cette vapeur s'élevant dans l'air frais d'une matinée d'automne réveilla en moi le vieil homme,

l'homme d'Europe, l'homme de la Touraine. Hélas ! je ne pus résister : je descendis de voiture et j'allai humer l'odeur de la campagne française.

C'était bien de fumier de vache qu'il s'agissait, paille et bouse en mélange de chaude fermentation : cela sentait la France à ne s'y point tromper. Un coq chanta ; il chantait en français. Des cochons sous les pommiers poussaient du groin des pommes talées avant de les engloutir ; des vaches, non loin d'eux, promenaient leurs larges lèvres sur l'herbe rase. Il ne manquait rien au paysage : tout y était comme il fallait que ce fût. Mon illusion eût été complète si je n'avais vu soudain franchir le seuil d'une maison voisine un gentleman botté de cuir fauve, culotté de drap beige et vêtu d'une chemise que décorait l'image imprimée et vingt fois répétée d'une gymnaste en maillot rose suspendue à un trapèze.

« *Good morning*, lui dis-je par politesse.

— *How are you ?* dit-il en me tendant la main. Mon nom est Anthony Hansen.

Je me nommai à mon tour : il m'appela aussitôt par mon prénom, je l'appelai Anthony. Et, nous frappant mutuellement sur l'épaule, nous pénétrâmes dans sa demeure. Je ne lui cachai pas la surprise que j'avais éprouvée en retrouvant dans les parages de son cottage le décor d'une petite exploitation agricole telle que la France en offre un peu partout le spectacle.

« Toutefois, lui dis-je, je ne vois pas la ferme.

— La ferme ?

— Oui, la maison du fermier.

— Mais, dit-il, le fermier c'est moi et vous êtes dans ma maison.

Nous avions pénétré dans un vaste salon meublé de profonds fauteuils dont les uns étaient de cuir, les autres recouverts de chintz à grandes fleurs ; d'épaisses carpettes couleur de tabac blond en couvraient le plancher ; sur des rayons d'acajou étaient alignés de nombreux livres parmi lesquels je

reconnus des œuvres de Dos Passos, Pearl Buck, Hemingway ; aux murs étaient accrochées de belles reproductions de Van Gogh et de Rouault.

Une jeune femme du plus aimable aspect apparut, poussant une table à roulettes chargée de flacons et de verres.

« *My wife*, dit Anthony. Son nom est Josie.

— *How are you ?* dit Josie en me tendant la main.

Je lui répondis que j'allais bien, très bien, extrêmement bien, que l'Indiana était le pays le plus hospitalier du monde et que, si la campagne y exhalait par endroits l'odeur de la campagne française, les fermières y étaient d'une beauté, d'une grâce, d'une élégance, d'un...

« *Canadian Whisky ? French Dubonnet ? Fine Club Gin ?* » demandait Anthony, tandis que Josie emplissait des soucoupes de *chips*, d'olives et de toute espèce de délicates petites choses.

J'acceptai le whisky pour l'amer plaisir d'avaler ce rude et dynamique breuvage en pensant au pauvre verre de vin blanc que m'eût fait boire, en pareille circonstance, un fermier de Touraine. Anthony ajouta des glaçons en cube sortis du réfrigérateur ; Josie m'offrait des croquignoles au fromage et des crevettes décortiquées que par une délicate attention elle avait enrobées de marmelade d'oranges. J'acceptai un second whisky. J'étais aux nues. Ce fermier en chemise illustrée, cette fermière qui me parlait littérature, ces épais tapis sous mes pieds, ces Rouaults sur les murs...

« Anthony, dis-je, êtes-vous réellement fermier ?

— *Really, Jerome !* dit-il en éclatant de rire. Et, ajouta-t-il, soyez sûr que j'aimerais mieux être banquier.

Nous vidâmes un troisième verre de whisky. C'est le moment où je commençai à voir la gymnaste rose de la chemise d'Anthony lâcher la barre du trapèze et sans cesse y revenir. La radio donnait un concert de musique douce. L'« Homme à l'oreille coupée » de Van Gogh souriait dans son cadre d'un sourire que nul avant moi jamais ne lui avait vu. Je me régalais

de crevettes confites à l'orange. Il y a des jours, dans la vie, qui sont pailletés d'or ; les paillettes de celui-là étaient d'une telle abondance, d'un tissu si serré que j'avais de plus en plus de peine à me reconnaître moi-même à travers leur scintillement. À la vérité, j'étais *well oiled*, Anthony était *well oiled* ; chacun sait qu'être *oiled*, c'est... Au fait, qu'est-ce que c'est en français ? Huilé ? Hélas, combien est pauvre notre langue ! Être *oiled*, c'est... Eh bien, c'est être *oiled*. Il n'est pas d'autre mot. J'étais donc *oiled*, *well oiled*, Anthony était *well oiled*, grâce à quoi un quart d'heure après avoir fait connaissance nous étions unis par les liens d'une si vieille amitié que nous n'avions plus rien à nous dire. Enfoncés dans nos fauteuils, peut-être le verre à la main, je ne sais, nous nous tîmes un long moment, goûtant ensemble le plaisir incomparable et courageusement américain de ne penser à rien lorsqu'il n'est point utile ou profitable de penser, laissant aux vapeurs de l'alcool le soin d'anéantir les pensées qui eussent tenté un retour à la vie.

Je ne puis préciser le temps que dura cet état de bonheur ; j'en sortis peu à peu tandis que peu à peu la gymnaste de la chemise d'Anthony retrouvait son trapèze et ne le lâchait plus.

Mais les instants sont en Amérique plus brefs qu'en Europe ; dès que je ne fus plus *oiled*, je me rappelai que je n'étais là qu'en passant, que l'odeur du fumier et la vue des animaux de ferme m'y avaient attiré et que ma visite allait sur sa fin. Je me levai ; Anthony en fit autant.

« Cher Anthony, lui dis-je, je n'oublierai jamais comment Josie et vous m'avez accueilli. Je puis vous assurer qu'en aucune ferme de ma Touraine je n'aurais bu un whisky aussi flambant.

— Et que boivent-ils donc là-bas ?

— Peuh ! fis-je, une espèce de boisson âcre au gosier, aigrette à la langue et qu'ils tirent du raisin.

— N'est-ce pas ce qu'ils appellent du vin ?

— Attendez donc... Oui, c'est cela : *wine*, du vin. Ah ! le souvenir m'en est si lointain qu'il faut que ce soit vous qui me le rappe liez. Impossible d'être

oiled avec un pareil breuvage. Tout juste gai, *you know*, tout juste gai.

Avant de m'éloigner de ces excellents amis, je leur fis compliment de l'aspect à la fois solide et élégant de leur maison.

« Voilà, dis-je, de la bonne construction, bien assise, faite pour durer et faite aussi pour plaire. En quel matériau est-elle donc bâtie ?

— En bulles d'air, dit Anthony.

— En bulles d'air ! Cher Anthony, n'êtes-vous pas encore un peu *oiled* ?

Sans me répondre, Anthony toqua du doigt le mur qui semblait fait d'un beau calcaire blond : sous le choc léger, j'entendis un son grêle, un peu cristallin.

« *Don't you hear* ? dit Anthony. N'entendez-vous pas ? Toute la maison est en bulles d'air ; pour les empêcher de s'envoler, on les a enfermées dans du ciment et du gravier, mais leur volume est bien supérieur à celui de ces lourdes matières. Il y a cent vingt-cinq millions de bulles dans mes murs.

— Anthony, vous me bouleversez, m'écriai-je, une maison en bulles d'air ! Est-ce possible ! Chère, chère Amérique ! Mais, dites-moi : ce ciment, ce gravier, ne pourrait-on pas les supprimer ? Cela fait — comment m'exprimer ? — cela fait un peu vieille Europe.

— Oui, dit Anthony, le projet de les englober dans un plastic transparent est à l'étude. J'en attends la réalisation pour démolir et reconstruire.

— *Oh ! that'll be miraculous* ! dis-je. Une ferme tout en air ! Et pourquoi pas en bulles de savon ? Ce serait ravissant !

Nous nous quittâmes en nous promettant de ne jamais nous oublier. Cher Anthony ! Chère Josie ! Comment oublier une amitié née sous le signe de la bulle d'air dans une ferme de l'Indiana ?

L'avouerai-je ? Je n'avais pas la conscience très nette : j'avais failli trahir l'Amérique avec elle-même. C'était l'Europe, c'était la France que j'avais d'abord cherchées, attiré vers cette exploitation agricole par l'odeur du fumier, le chant du coq et le grognement des porcs. Une pareille nostalgie des êtres et des choses du vieux continent, l'espèce de joie malsaine qui m'avait porté à descendre de voiture pour humer les vapeurs du fumier, ces mauvaises pensées assises sur de mauvais sentiments me laissaient dans un état de malaise dont je décidai de guérir sur-le-champ.

Délaissant Cincinnati et la belle ceinture dorée de ses parcs où, dans de charmantes résidences, l'accueil épicurien qu'on me faisait détendait dangereusement les ressorts de mon dur enthousiasme, je m'envolai vers Cleveland dont je savais la réputation de ville royale de l'industrie.

Je ne fus pas déçu. Du haut de l'avion je vis apparaître sur la rive du lac Érié un admirable spectacle d'usines, de hangars, de cheminées, de docks, de tas de charbon, de voies de fer, de parcs à autos et de fumées multicolores qui dépassait en moderne beauté ce que j'avais vu jusque-là de plus exaltant. Par ce besoin d'épanchement qui m'est naturel, je confiai à mon voisin de cabine la joie que me donnait la vue d'une ville livrée à pareille fièvre d'efficacité. J'appris qu'il était ingénieur dans une des usines que nous survolions, qu'il se nommait Sidney Schultz et qu'il serait heureux de me recevoir dans son bureau si je désirais visiter le champ de son activité.

Le lendemain matin, dès 10 heures, j'étais aux usines de l'International Joint Cy. On y fabriquait des joints métalliques. Je n'entendais rien à cette fabrication, mais ce que je n'eus point de peine à comprendre c'est que 2 000 ouvriers y travaillaient et que les 1 000 voitures puissantes et confortables alignées dans le parc appartenaient à ces ouvriers-là ; c'est aussi que chacun de ces hommes, manœuvre ou qualifié, portait un vêtement de travail de couleur bise et qui semblait être sorti le jour même de la blanchisserie ; c'est enfin que les uns comme les autres avaient un air de trouver le travail agréable. On me dit que le salaire du manœuvre était de 1 dollar 25 de l'heure (soit 440 francs de 1952) et celui de l'ouvrier qualifié de 1 dollar 75 (soit 600 francs), ce qui pour une journée de huit heures donnait à l'un 3 520 francs, à l'autre 4 800. On me dit également qu'un

contre-maître touchait 160 000 francs par mois, un ingénieur en chef de 28 000 à 350 000. Dans ce pays de vie chère, ce n'étaient pas des prix fabuleux, mais que le visage de ceux qui s'en contentaient exprimât quelque sérénité me donnait à penser que j'étais en contact non avec des salariés, mais avec des hommes qui participaient avec zèle et agrément, et moyennant une honnête rémunération, à la réussite d'une entreprise privée. Il est vrai que les ateliers étaient clairs, nets, propres — j'allais dire astiqués — bien qu'il s'agît de métallurgie ; l'air y était conditionné, aseptisé ; microbes et poussières en étaient bannis ; des fontaines d'eau glacée, flanquées d'appareils de distribution de gobelets individuels, permettaient aux travailleurs de se désaltérer ; il ne manquait aux gestes du travail qu'un accompagnement musical, mais on m'assura que la direction de l'entreprise, sur rapport des spécialistes du rendement, songeait à le rendre effectif et, du même coup, efficient, dès qu'auraient été mis au point les rythmes propres à l'effet utile de chaque machine. « Vous comprenez, me dit Sidney Schultz, devant certaines machines-outils l'ouvrier est pris dans un mouvement de samba, devant d'autres c'est de la polka. Tenez : en voici un qui, devant son tour à fileter, pourrait tirer un meilleur rendement d'un accompagnement de valse. »

On peut me croire si j'affirme que de pareils raffinements dans la recherche du rendement étaient faits pour me ravir. J'avais encore dans la mémoire, bien qu'estompée, l'image des usines de nos vieux centres industriels de Longwy, de Saint-Étienne, de Pantin, de Montmédy ; je me rappelais, comme dans un brouillard, leurs ateliers sans fontaines d'eau fraîche, sans conditionnement d'air, sans musique...

« Et, dis-je à Sidney Schultz, ne croyez-vous pas que la projection de parfums appropriés à la spécialisation de chaque ouvrier ne ferait pas merveille dans le rendement de la machine ?

— Nous y songeons également, me dit Sidney Schultz.

La promenade que je menais d'atelier en atelier me confirmait dans l'impression de paisible labeur que j'en avais tirée dès mon entrée dans l'usine. Et que dire des lavabos tout en marbre synthétique, baignés de vapeurs antibiotiques discrètement relevées d'un parfum de lavande ? Que

dire de l'infirmier avec ses nickels, ses blancheurs, ses asepsies, avec aussi ses *nurses* en blouse bleu pastel, en joues rose aurore ?

« Combien de communistes dans votre usine ? demandai-je.

— Drôle de question ! dit en riant Sidney Schultz. Mais pas un seul, voyons !

— Mais alors, fis-je, ce n'est pas une usine. Nous traversions, à ce moment-là, un bâtiment où étaient aménagées dix pistes de bowling ; puis nous pénétrâmes dans une salle de théâtre.

« Des professeurs de danse et de diction, me dit Schultz, organisent ici des spectacles de ballet, d'opérette et de comédie dont le personnel de l'usine fournit les interprètes. Et l'orchestre n'a pour exécutants que des ouvriers et employés de la société. »

Nous parvînmes au restaurant de l'usine où nous allions prendre le lunch. Ce n'étaient que marbres, corbeilles de fleurs, musique douce. Un vaste buffet en équerre en occupait un angle ; il était couvert d'aliments pour tous les goûts : des jambons en daube, des saucisses, des filets de bœuf, des hachis en boulette, des nouilles au lard, des œufs pochés sur des légumes, des pâtes et des légumes de toute espèce, voilà pour les plats chauds qu'un système de plaques électriques maintenait à bonne température ; plus loin, c'était le rayon des feuilles de salade garnies de quartiers de pommes, de céleris, de radis, de rondelles de bananes et de sauce mayonnaise ; enfin venaient les entremets, compotes, fruits rafraîchis, confitures et glace à la vanille, l'*ice cream* nationale : rien de commun, on le voit, avec les simples *drugstores* réservés à de plus modestes mangeurs. Derrière le buffet se tenaient des chefs cuisiniers en haut bonnet blanc affairés à servir les clients. Ingénieurs, ouvriers, employés, contremaîtres, un plateau à la main, désignaient et recevaient les mets qu'ils choisissaient ; couvert, serviette et verre leur étaient remis ; bière, café ou lait frais prenaient place sur le plateau ; à la caisse, ils réglaient leur note, environ cinquante cents, soit, pour les manœuvres, le tiers du salaire d'une heure de travail ; puis ils allaient prendre place à la table de leur choix.

Nous fîmes, Schultz et moi, comme les autres avaient fait ; j'avais choisi — je ne pouvais plus m'en passer — les vitamines à la mayonnaise, les boulettes de hachis bourrées de calories et les tranches d'ananas de Californie : il m'en coûta cinquante *cents*.

J'avais pour voisins deux tourneurs ; Schultz, en face de moi, s'était assis entre un contre-maître spécialiste des joints coudés et un manœuvre de la chaufferie. Une franche amitié nous avait unis d'emblée ; nous n'allâmes tout de même pas jusqu'au prénom comme ce fut le cas chez Anthony Hansen : il est vrai que nous buvions, en mangeant, non du *Canadian Club*, mais les uns du lait, les autres du café. La musique en sourdine accompagnait la conversation ; un doux parfum de tabac blond voletait entre les tables ; de jeunes employées, groupées à une table fleurie de bégonias roses, lapaient leur *ice cream* d'une langue couleur de bégonia.

Bien que j'eusse, par gourmandise, choisi le lait pour boisson, je me laissais aller à l'ivresse de l'instant : rien n'était-il plus enivrant que cet accord des catégories, des classes et des spécialités ? Nulle hiérarchie entre ces convives placés devant les mêmes gobelets et les mêmes assiettes en plexiglass, avalant les mêmes nourritures chimiquement étudiées pour le mieux être de chacun et le meilleur rendement de tous ? Les seuls chefs ayant autorité sur cette masse confuse de valeurs et d'emplois étaient les cuisiniers coiffés de la tiare blanche de leur supériorité : d'eux dépendaient les millions de calories humaines qui, associées aux calories du charbon des chaufferies, faisaient la prospérité de l'International Joint Cy.

Nous nous levâmes de table pour laisser place à une nouvelle vague de mangeurs qui succédait à la nôtre : ainsi les bancs de harengs se succèdent dans les réfectoires marins où le plancton abonde.

« Organisation à la fois élégante et délectable, dis-je.

— Rentable, voulez-vous dire, répliqua Schultz. Vous apprendrai-je qu'à raison de quinze cents lunchs servis chaque jour à la mi-temps du travail nous distribuons au matériel humain de la compagnie deux millions de calories, lesquelles sont aussitôt récupérées à notre bénéfice par le rendement des ateliers comme par celui des bureaux. De plus, la musique pendant les repas assouplit la volonté, favorise la soumission aux impératifs

de la quantité et de la qualité qui se présenteront dès la reprise du travail ; quant aux fleurs ici et là dispersées dans le restaurant, elles figurent le sourire de gratitude que l'International Joint Cy adresse à ceux et celles qui assurent sa prospérité.

— On n'est pas plus gracieux, dis-je.

Et je cherchais vainement dans ma mémoire des usines françaises où le rendement des travailleurs fût entouré de tant de soins et de si délicate façon.

Sidney Schultz m'avait invité à dîner dans sa maison du quartier résidentiel de Cleveland.

« Arrivez de bonne heure, me dit-il, de préférence avant la nuit. C'est aujourd'hui la fête de Halloween.

— Ah ! oui, dis-je, la fête de...

À tout hasard je fis l'acquisition d'une gerbe de roses dans le doute où j'étais que Halloween fût le prénom de Mrs. Schultz ou désignât quelque fête locale de l'Ohio, et je montai en taxi.

J'avais mal calculé la distance qui séparait le centre de la ville du quartier où je me rendais. Elle me parut interminable malgré la conversation du chauffeur et la musique de sa radio. En cours de route je remarquai des bandes d'enfants, garçons ou filles drôlement masqués, et qui allaient par les rues sonnant de la trompette et frappant à coups de baguettes sur des boîtes de fer-blanc. Par moments un des groupes s'arrêtait et poussait des vociférations devant la porte close d'une demeure. Je m'informai auprès du chauffeur de la raison de ces musiques et de ces cris.

« C'est Halloween, me dit-il.

— Halloween ? fis-je. N'est-ce pas une fête ?

— Si c'est une fête ? Je vous crois que c'est une fête ! Mais pas pour tout le monde.

Ne voulant pas, par une forme d'amour-propre qui m'est particulière, avoir l'air d'ignorer les coutumes d'un pays dont j'étais l'hôte, je n'en demandai pas davantage. Les kilomètres succédaient aux kilomètres ; la nuit venait. Les troupes d'enfants se faisaient plus bruyantes ; j'en voyais qui semblaient donner l'assaut à des voitures arrêtées au bord de la chaussée ; d'autres galopaient par les avenues, tenant à la main des seaux de peinture qu'en France nous appelons camions.

Après vingt kilomètres de course j'arrivai à la maison de Sidney Schultz dans un quartier résidentiel où le crépuscule me laissait entrevoir de grands jardins baignés de silence et de brume. J'aperçus Schultz qui, dans la demi-obscurité, me paraissait occupé à clouer des planches devant les baies de son rez-de-chaussée.

« *Hello !* me dit-il, nous vous attendions pour finir de barricader la maison.

— Quoi, fis-je, vous vous barricadez ?

— Hé, oui, dit-il d'une voix nerveuse, ne savez-vous pas que c'est aujourd'hui Halloween ? Ne perdons pas de temps, ils vont arriver...

Il me poussa amicalement vers la porte d'entrée ; je tenais ma gerbe de roses dans les bras ; j'avais préparé un compliment à la française pour Mrs. Schultz. Mais il me sembla que l'atmosphère n'était pas aux galantes effusions et que la politesse voulait d'abord que je m'informasse de l'état d'alerte où mes amis étaient plongés.

« Est-ce une attaque de gangsters ? demandai-je après avoir abandonné mes roses au lavabo où j'avais déposé mon manteau.

— Bien pis ! dit Mrs. Schultz accourue, c'est Halloween.

— Halloween, Halloween... Mais, voyons, chère Mrs. Schultz, expliquez-moi...

Quand Schultz eut bloqué tous les verrous et mis en place les barres de sûreté de la porte, nous nous installâmes dans le salon et Mrs. Schultz me dit son étonnement qu'un Français ne connût pas Halloween.

« Oh ! vous savez, lui dis-je, nous sommes tellement en retard sur vous...

Elle m'apprit alors que le jour de Halloween les enfants américains avaient la liberté de faire tout ce qui leur plaisait sans que les parents ni la police fussent en mesure de les en empêcher. Pendant vingt-quatre heures ils étaient les maîtres de la rue et entendaient user de cet éphémère pouvoir pour se livrer aux plus joyeux ébats comme de souiller de savon gras les glaces des autos, de barbouiller de peinture la façade des maisons, de projeter sur les vitres des fenêtres de visqueuses mixtures quasi ineffaçables.

« À moins, ajouta-t-elle, que la veille nous ne transigions avec les jeunes chefs de bande qui, moyennant le versement d'une certaine somme, s'engagent à ne pas détériorer notre demeure.

— Oui, dit Schultz, mais hier je n'ai pas marché devant les exigences exorbitantes du délégué : c'est pourquoi nous nous barricadons.

À ce moment nous entendîmes du côté du jardin des clameurs mêlées de coups de sifflet et de fraplements de boîtes en fer-blanc : l'attaque commençait. Schultz serrait les poings ; Mrs. Schultz poussait des soupirs ; moi, je me contenais pour ne pas laisser éclater l'admiration que je portais à ces rudes petits hommes déjà si bien doués pour les affaires, pratiquant la fructueuse industrie du *racket* avec une autorité qui donnait à augurer au mieux de leur avenir. Le vacarme dura cinq bonnes minutes puis alla s'atténuant pendant que la troupe se retirait pour attaquer ailleurs.

Schultz, l'oreille aux aguets, s'en fut tirer les barres et les verrous de la porte, risqua un regard au-dehors ; je le suivis quand il franchit le seuil et j'aperçus, autant que la nuit permet tait d'en distinguer le détail, une large éclaboussure de peinture brune qui balafrait de haut en bas la blanche façade de la maison.

« Je vais en avoir pour cinquante dollars de nettoyage, dit Schultz.

— Et combien le délégué avait-il demandé ? dis-je.

— Quinze dollars, répondit Schultz.

— Vous y perdez trente-cinq dollars.

— Oui, dit Schultz, mais j’y gagne d’avoir donné au chef de la bande une occasion de se montrer homme de caractère en allant jusqu’au bout de son dessein malgré les raisons qu’il pouvait avoir de ne pas l’accomplir.

Il emplît nos verres de whisky, vida d’un coup la moitié du sien, puis :

« Vous comprenez, dit-il, c’était mon fils.

— Mais, dis-je, vous paraissiez, Mrs. Schultz et vous-même, inquiets, nerveux...

— Oui, dit-il, nous étions inquiets qu’il n’aille pas jusqu’au bout de sa décision. C’étaient ses débuts comme chef de bande : il n’a que douze ans, hé !

Nous bûmes à la santé du jeune *racketeer* pendant que Mrs. Schultz ouvrait quelques boîtes de conserves pour le souper.

« Cet enfant, dis-je, est un héros de la lignée Spartiate. Vous rappelez-vous l’histoire de l’écolier de Lacédémone qui se laissa dévorer le foie par un renard ?... »

Et nous passâmes en revue les enfants héroïques de l’histoire.

VIII

Quelques jours plus tard je recevais le choc de Chicago.

Le vent y soufflait en tempête ; le Michigan se dressait en vagues tumultueuses face aux buildings géants qui semblaient eux-mêmes soulevés par un souffle surhumain ; puissances du ciel et puissances de la terre s'accordaient pour donner à ce lieu du monde le visage de grandeur qui convenait à son prodigieux destin.

Chicago ! Chicago ! Comme j'aimais à crier dans le vent ce nom de belle sonorité ! J'allais par le large trottoir de Michigan Avenue, fonçant dans les bourrasques, saisissant à pleins bras les tourbillons, étreignant en eux le symbole de l'envolée américaine vers le plus grand, vers le plus fort, vers le meilleur. Oui, j'étreignais du vent, mais, de même que les forces spirituelles tiennent leur puissance hors de portée des pauvres sens humains, de même la force américaine tout en fuseaux d'énergie, tout en équations, longueurs d'ondes, poids atomiques, raies spectrales, interférences et diffractions, est comme ces ouragans dont on ne saurait affirmer qu'on les voit, qu'on les touche, mais dont on ne peut nier le pouvoir bouleversant.

Je laissai de côté les abattoirs : Duhamel avait dit d'eux tout ce qu'il y avait à dire ; il avait immortalisé l'excellente organisation de cette entreprise de mise à mort, de dépeçage, de congélation et de cuisson conservative des bêtes qui trouvaient là l'honnête fin d'une existence toute dévouée à l'entretien de la vie chez les hommes. Je les avais survolés en avion, mesurant du regard les développements grandioses de leurs parcs à bestiaux où je ne doutais pas que tout ne fût étudié pour que ces porcs par milliers,

ces moutons et ces bœufs en foules pressées prissent le chemin de la mort dans l'illusion de gagner quelque lieu de glandée, quelque vert pâturage avec accompagnement musical et projection de vapeurs enivrantes.

Comment en douter quand je savais le soin que donnait la science américaine à mettre à l'abri des peines et des douleurs tout ce qui, sur la terre, est livré aux fatales conditions de la vie ?

« Nous supprimerons l'angoisse humaine, m'avait dit un médecin de Rochester, par une simple touche opératoire sur les lobes frontaux du cerveau ; nous mettrons fin à la douleur par une intervention tout aussi légère et anodine sur la base de ce même cerveau. »

Il est vrai que la méthode n'était pas encore au point et que la loi n'était pas étudiée qui rendrait obligatoires ces coups de bistouri libérateurs ; mais déjà par la radio musicale, par l'alcool, par la TV, par la psychanalyse et par toute sorte de techniques d'insensibilisation du jugement et d'engourdissement de la volonté, l'homme transatlantique voyait s'éloigner de lui les affres de l'angoisse et de la douleur.

Je laissai donc à Duhamel les abattoirs et j'allai vers les masses humaines qui, en certains endroits de cette énorme ville, rappelaient par leur presse et leur rumeur les bêtes parquées que, d'avion, j'avais vues. Guidé par William Tcherbek, avec qui j'avais lié une amitié durable dans la *limousine* des United Airlines m'amenant de l'airport au centre de la ville, j'avais pénétré dans un immeuble d'aspect sobre et paisible où d'incessants *elevators* glissaient dans leurs gaines de silence ; nous fûmes poussés vers l'un d'eux par un groupe d'usagers impatients de s'y engouffrer et nous fûmes éjectés par ces mêmes impatients à l'instant où les portes de l'ascenseur s'ouvraient automatiquement devant un large palier enveloppé de solitude. Nous marchions sur de moirs linoléums entre des murs baignés de lumière diffuse et qui paraissaient insonorisés à telle perfection qu'en ce monde du silence on se fût entendu penser si, par distraction, on s'était livré à cet exercice inutile.

Tcherbek poussa une porte et nous nous trouvâmes soudainement saisis dans un tumulte de cris humains comme jamais je n'en avais ouï même au temps des manifestations d'amour des Italiens envers leur *Duce*, des Allemands envers leur *Führer*. Je puis dire qu'ayant fréquenté les foules

fascistes et nazies je m'y connaissais fort bien en clameurs ; mais je puis dire aussi que les vociférations qui emplissaient la salle où nous étions atteignaient à la noble grandeur d'un record. J'étais heureux de découvrir, sans que rien m'y eût préparé, une nouvelle preuve de la supériorité américaine en toute chose.

« Où sommes-nous ? hurlai-je dans l'oreille de Tcherbek.

— À la Bourse aux Grains, me hurla-t-il dans l'orifice même du conduit auditif.

— Et d'où vient la véhémence de ces grainetiers ? demandai-je à Tcherbek en collant mes lèvres contre son pavillon auriculaire.

— Ils s'entretiennent du cours des grains entre bons garçons, me cria-t-il.

La salle était curieusement divisée en trois vastes corbeilles de gradins à l'intérieur des quelles donnaient de la voix et agitaient les bras une multitude d'hommes habillés de vestons couleur de blé : on eût dit une moisson métamorphosée en foule humaine sur laquelle fût passé un ouragan. Poussé par une force étrangère à ma volonté, je me sentis porté à mêler mes cris à ceux de ces bons garçons ; je m'avançai vers une des corbeilles et je lançai à tout hasard quelques voyelles sonores en jetant ma main en avant comme faisaient les autres. Il me semblait que plus il y aurait de cris, plus mes voisins seraient contents. Mais Tcherbek me tira vivement par le bras.

« *Shut your box !* s'écria-t-il. Fermez votre boîte ! Vous allez faire tomber les cours !

— Mais... tentai-je de dire.

— Sortons ! Sortons !

Il me poussa hors de la salle et je ne retrouvai mes sens qu'à l'instant où nous prîmes pied sur le trottoir.

« William, lui dis-je, je regrette que vous m'ayez arraché à cette conversation entre grainetiers. J'y aurais volontiers pris part : j'aime l'enthousiasme des foules et, quand elles poussent des clameurs, je ne puis me tenir de joindre mes cris aux leurs. Réellement, je me plaisais dans ce bain de bruit.

— Oui, Jérôme, dit Tcherbek, mais vous y perdiez pied.

Nous gagnâmes les jardins magnifiques qui étendaient leurs pelouses au long de la rive du lac Michigan et nous nous assîmes sur un banc. Le vent, dans sa violence d'élément primitif, soulevait des vagues d'une beauté tout américaine, inégalable dans ses proportions, batteuse de tous les records de hauteur, de largeur et de longueur. Et quel bruit ! En venteux ce que la Bourse aux Grains était en humain.

« Dans votre pays de grandeur, dis-je à Tcherbek, les vagues grattent le ciel, elles aussi. Si vous voyiez les pauvres petits remous de nos lacs d'Europe ! Une tempête dans un verre d'eau... »

Je lui fis de l'Europe un tableau qui tenait plus de la miniature que de la fresque. Je lui peignis les médiocres proportions de nos lacs, qu'ils fussent le Léman, le Ladoga ou le Vener ; je lui montrai nos fleuves développant leurs minces rubans sur des longueurs dont la plus grande ne dépassait guère la moitié de celle du Mississippi. Encore, s'agissait-il de la Volga dont on ne pouvait dire si elle était plus européenne qu'asiatique.

« Songez, lui dis-je, que notre vieux Rhin si vanté, si chanté, atteint difficilement le chiffre de 1 326 kilomètres, que la Loire, dont le chauvinisme français tire tant de fierté, dépasse à peine les 1 000 ! Parlez-moi de votre Mississippi, justement nommé la Grande Eau dans la langue algonquine, et qui bat le record du monde avec ses 6 730 kilomètres !

— Je crois, dit Tcherbek, que vous ajoutez à son cours celui du Missouri...

— Ils ne font qu'un, ils ne font qu'un ! m'écriai-je. Quoi, William, n'êtes-vous pas fier de posséder le plus grand fleuve du monde ?

— *I'm*, murmura-t-il dans les sifflements du vent.

À vrai dire, je me sentais de plus en plus Américain et même je ne doutais pas que mon américanisme ne fût plus marqué que celui de bien des citoyens des États-Unis : blasés sur les témoignages spectaculaires de leur grandeur, ils ne les voyaient plus quand mes yeux neufs en étaient éblouis,

« Et, poursuivais-je, n'éprouvez-vous pas un juste orgueil à échanger avec moi des propos au bord d'un lac qui l'emporte de loin sur le Baïkal, le Tanganyika et le Tchad de réputation tellement surfaite ?

— Hmmm...

— Sans parler de votre lac Supérieur, le plus grand du monde et qui bat de près de 20 000 km² le lac Victoria.

Mais j'étais seul à m'exalter ; je mis la conversation sur la supériorité de l'homme américain et sur cette aisance dans la grandeur dont chaque jour m'apportait des preuves nouvelles.

« En toute franchise, William, lui dis-je, vous sentez-vous très américain ?

— *Of course !* dit-il.

— L'esprit de la vieille patrie est donc fortement établi en vous.

— Fortement, oui. Je suis né il y a trente-cinq ans dans le Wisconsin. Trente-cinq ans, *it's a long time, you know !*

— D'une vieille famille du Wisconsin, probablement ? fis-je.

Il rit d'un bon rire wisconsinois.

« *Well, dear old Jerome !* Vous voulez dire d'une vieille famille de Pisek en Bohême. Mon père est venu ici le premier il y a quarante ans.

— Sensationnel ! m'écriai-je.

Ce qui m'exaltait une fois de plus dans cet exaltant pays, c'était qu'on pût y parler de patrie quand on était fils d'un père né à huit mille kilomètres de là. L'Amérique faisait un Américain en trente-cinq ans.

Combien de siècles avait-il fallu pour que la France fabriquât des Français avec des Bourguignons, des Béarnais, des Normands et des Auvergnats ! Je ne m'étonnais plus de reconnaître en moi les prémices de l'américanisme après trois semaines de présence aux États-Unis.

« William, William, dis-je, quels sont ces philtres que vous avez bus, que je bois à mon tour et qui ont fait de vous en quelques années le plus américain des Américains, qui font déjà de moi un pré-Américain alors que je suis encore tout imprégné des vieilleries de l'Europe ? »

Nous fîmes ensemble l'analyse des produits qui entraient dans la composition des philtres dont nous subissions lui et moi les magies. Tcherbek, la tête entre les mains, moi, les yeux levés vers les espaces célestes de l'Illinois, nous entreprîmes une sorte de los à deux voix où l'un après l'autre nous psalmodions les mots magiques qui du subconscient nous descendaient aux lèvres. Ainsi s'envolait au vent du Michigan cette cantilène des charmes.

« Fabulous. *Wonderful*. Technological. *Mechanical*. Progress. *Triumph*. Unsurpassed. *Successful*. Instantly. *Immediately*. Famous. *Marvellous*. Efficiency. *Prosperity*. Produce. *Profit*. General Motor. *General Electric*. Atomic Power. *Tactical A-Bomb*. Canadian Whisky. *Scotch Whisky*...

— Moi, dis-je, je préfère le canadien à l'écossais. L'écossais, quoi que vous en pensiez, William, a un arrière-goût de vieille Europe.

Et nous poursuivîmes : « World's largest. *Throughout the World*. Superhighway. *Giant Clipper*. Maximum Capacity. *Deluxe Service*. Mobiloil. *Shell*. Mobiloil. *Shell*. Mobiloil. *Shell*. Mobiloil. *Shell*... »

Nous eûmes le plus grand mal à nous sortir de ces deux mots si sonores, si chantants, dans lesquels nous étions pris comme les animaux dans la musique d'Orphée. Nous convînmes qu'ils résumaient au mieux les magies de l'Amérique et, après les avoir abandonnés au gré des vents et des vagues, nous prîmes un taxi pour aller déjeuner dans un restaurant de Gary tenu par Phil Smidt, où Tcherbek m'assura que je prendrais un vif plaisir.

Ce cher ami ne s'était pas trompé : quand je vis le taxi s'engager dans un lointain faubourg où régnaient le charbon, le fer et le pétrole je compris que Tcherbek désirait que je prisse le lunch dans l'atmosphère même de notre cantilène parmi les charmes évoqués, les *technological* et les *mechanical*, les *efficiency* et les *prosperity* que nos lèvres avaient chantés.

Gary est un des lieux de la beauté du monde.

Comme Paris a ses Champs Élysées, Athènes son Acropole, et Stamboul son Eyoub, Chicago a son Gary. Nous y roulions dans un monde d'aciéries, de fonderies, de raffineries et de féeries ; nous franchissions des canaux par des ponts qui jetaient les bras au ciel dans un signe d'adieu quand nous les avions passés ; nous aspirions à pleines narines l'efficienc e et la prospérité. Puis nous pénétrâmes dans une région ravissante toute fleurie d'écriteaux *No smoking, No smoking*, toute plantée de tuyaux droits, de tuyaux en crosse et en trombone brillant d'un vif éclat d'argent. Des séries de réservoirs, eux aussi argentés, dessinaient dans ce parc des alignements où je ne pouvais pas ne pas voir le type même des paysages d'architecture de l'avenir, les Carnac, les Louqsor, les Palmyre des temps nouveaux. Un parfum délicat de benzine, assez proche de celui du jasmin, embaumait les airs. Là s'élevait un vaste pavillon de style industriel devant lequel notre taxi stoppa. Nous étions chez Phil Smidt.

« C'est un restaurant de poissons, me dit Tcherbek. Les gourmets de la Standard Oil viennent y déguster des perches du lac. »

Nous nous trouvions dans un décor feutré, étouffé de velours et de moquettes, humecté de fraîche musique. Tcherbek me présenta à quelques hommes du pétrole attablés devant leurs perches frites. Je retins le nom de deux d'entre eux : Sollazzo et Milesky.

« Cher William, dis-je quand nous eûmes choisi une table et commandé des *Frog legs with Tartar sauce*, voilà une occasion que je vous dois d'admirer le génie créateur du sol même de l'Amérique. Voici Mr. Sollazzo et Mr.

Milesky ; le nom de l'un sonne à mes oreilles comme un air de mandoline sur le port d'Amalfi ; l'autre me transporte dans les grandes plaines de l'est de l'Europe et nous sommes trop vieux amis pour que je vous cache le plaisir que vous m'avez donné en m'apprenant que votre nom était tchèque à ses origines. En France nous avons la tendance de croire que les Américains sont des Anglo-Saxons. Les Américains sont des Américains, c'est-à-dire des Italiens, des Polonais et des Tchèques si je m'en remets au groupe de personnalités que j'ai sous les yeux. Et puisque j'ai le bonheur de me trouver aujourd'hui au cœur même des États-Unis en ce restaurant élégamment assis au milieu des aciéries et raffineries de ce Gary dont on voit bien qu'il est le centre actif de la ville la plus américaine d'Amérique, donnez-moi des lumières sur les autres convives qui nous entourent : ainsi j'emporterai de ce lieu d'élection l'image synthétique de l'homme américain, le *digest*, si j'ose dire, des *businessmen* qui font la force et la grandeur de la plus forte et de la plus grande des nations de ce temps. »

La salle s'était remplie : nulle table qui ne fût occupée. Je jetais mes regards sur ces hommes aux joues bien rasées, aux mâchoires bien mâchantes, aux sourcils pleins d'autorité : les uns avaient le cheveu noir et parfois frisé, les autres l'avaient blond ou bien tirant sur le châtain ; il y avait des visages longs et clairs d'un aspect très nordique, il y en avait de semblables à ceux que l'on rencontre dans les bazars du Proche-Orient. Mais tous avaient même expression dans le regard, mêmes mouvements de tête dans l'animation des jeux de la parole : on ne pouvait s'y méprendre, ils étaient Américains comme on est Lapon, Espagnol ou Bulgare.

Pendant que je me régalais de cuisses de grenouilles à la sauce tartare, Tcherbek me nomma quelques-uns de ceux-là ; aux Jack son, aux Robinson, aux Brown et aux Knight d'origine anglaise se mêlaient des Zolotow, des Eisenstadt, des Pasquarella, des Leroy, des Bigos, des Kouma, des Gustafsen et des Coufopoulos dont les noms seuls dessinaient dans mon esprit une carte géographique curieusement bigarrée où m'apparaissait en vive couleur chaque pays de la vieille Europe. En vain tentais-je de percevoir sur les traits de Pasquarella un reflet du soleil de Naples, sur ceux de Gustafsen l'éclat de fraîcheur des habitants des fjords norvégiens ; ni Eisenstadt ne me rappelait les habitués des brasseries de Munich ni Coufopoulos les flâneurs de la place de la Constitution à Athènes. Il

semblait que la vie américaine les eût marqués de telle façon que leurs yeux — quelle qu'en fût l'estampille ethnique — fussent faits pour regarder des chiffres de bilan, des calculs de rendement, des rapports d'experts plutôt que la course des nuages dans le ciel de l'Illinois ou la courbe harmonieuse des horizons de l'Indiana ; il semblait aussi que leurs lèvres fussent conformées non pour sourire à l'instant qui passe mais pour se fermer sur des impératifs catégoriques.

Ainsi un nouveau type d'humanité était-il apparu sur la terre ; le climat ni la nature du sol n'y avaient eu la moindre influence, sans quoi les habitants de ces vastes espaces, après quelques générations, eussent tourné à l'Indien. À l'origine de cette ethnie nouvelle il ne fallait chercher que des facteurs moraux : c'est ce qui me donnait à espérer de prendre moi-même ce type en de brefs délais, si profonde était l'impression qu'exerçaient sur ma personne, tant morale que physique, les effluves de l'américanisme.

Le repas achevé, je courus au miroir des lavabos pour y étudier le reflet de mes traits. Ô surprise ! Ô bonheur ! Déjà se devinaient dans les plis de mon front comme au modelé de mon menton et à la courbe de mes paupières certaines ébauches d'américanisation qui effaçaient les marques de légèreté française que je devais à mes origines tourangelles : *efficiency*, *technology* et *Canadian Whisky* commençaient à produire leur effet. À mon tour j'allais me perdre dans cette masse de cent cinquante millions d'êtres humains, fondre mon attitude, mes manières et les jeux de mes traits dans cette pâte de chair et de sang qui matérialisait le peuple américain.

« Ce qui m'étonne, dis-je à Tcherbek pendant que nous regagnions Chicago, c'est de ne pas rencontrer parmi tant de noms propres les noms des anciennes familles du pays.

— Oh ! fit Tcherbek, les Franklin, les Jefferson, les Hamilton ne manquent pas, non plus que les Jackson et les Webster.

— Ce n'est pas de ceux-là que je veux parler, c'est des Tenskwatawa, des Sacajawea, des Choctaw...

— Je vous avoue, dit Tcherbek, n'avoir jamais entendu parler de ces familles-là. Soyez sûr que ce ne sont pas des Américains.

— Ce sont des Indiens.

— C'est bien ce que je dis : ce ne sont pas des Américains. Vous me citez les noms d'étrangers qui occupaient notre pays et qui n'y avaient aucun droit.

— Des occupants, dis-je pour employer un terme de notre temps.

— *Exactly*, dit Tcherbek, *occupying people*. Ils voulaient nous coloniser, hé ! mais nous ne sommes pas de ceux qui, comme vos Nègres d'Afrique, se laissent imposer des mœurs, une hygiène et un soi-disant progrès qui ne sont pas les leurs. Si nous nous étions laissé faire, nous serions aujourd'hui coiffés de plumes, ceinturés de chevelures ennemies et, au lieu du *boogie woogie*, nous danserions la danse du scalp.

— C'eût été une affreuse catastrophe pour la civilisation, m'écriai-je. Et voyez comme nous sommes mal renseignés en Europe : les ignorants vous tiennent pour des colonialistes quand c'est le contraire qui est la vérité !

— Ajoutez, dit Tcherbek, que nous avons fait preuve de grandeur d'âme envers ceux qui nous voulaient réduire en esclavage : leurs descendants vivent entourés de nos soins et de quelques barrières de protection dans de belles prairies où moyennant un droit d'entrée les touristes peuvent les visiter.

— Magnifique ! dis-je. En Europe nous les aurions empaillés et mis dans des vitrines ; en Amérique vous conservez les témoins de votre glorieux passé à l'état vivant : on n'est pas plus humain.

À ce moment le taxi qui nous ramenait en ville s'arrêtait devant un des immeubles géants dont Chicago tirait un juste orgueil.

« C'est ici, me dit Tcherbek, le building de *Chicago Tribune*.

» Je levai les yeux vers les sommets où s'élaboraient les hautes vues politiques de ce journal, célèbre par la méfiance qu'il avait des affaires de l'Europe.

« *Hello !* me dit Tcherbek, ne vous cassez pas le cou à regarder là-haut, c'est ici en bas que sont les choses intéressantes. »

Il me prit par le coude et me mit quasiment le nez sur les assises de l'immeuble ; elles étaient d'un joli béton en imitation de granit rose que gâtaient malheureusement quelques pierres de la grosseur du poing incrustées dans cette belle matière et qui la déparaient comme de croûteuses pustules eussent gâté la peau d'une fraîche jeune femme.

« *My dear Jerome*, me dit Tcherbek, ces cailloux ont été placés ici en hommage aux pays du Vieux Monde. N'est-ce pas de la part de *Chicago Tribune* un noble geste ?

Je compris que ces morceaux informes étaient des parcelles de monuments anciens, car chacun était souligné d'une inscription marquant sa provenance. Il y avait un débris de gargouille de Notre-Dame de Paris, un éclat de marbre du Parthénon, des fragments de la cathédrale de Cologne, du château royal de Stockholm, de la Tour de David de Jérusalem, du château de Chillon sur le Léman, de la cathédrale de Trondhjem et d'un temple de la Chine. Je ne pouvais souhaiter plus éloquent témoignage de la faillite des pauvres petites architectures de l'ancien monde que les maniaques de la vieillerie s'ingéniaient à nous vanter comme les chefs-d'œuvre de l'art de bâtir. Fiers chefs-d'œuvre, en vérité ! Je me rappelais les moignons de colonnes des temples de la Grèce, la pauvreté de lignes des Pyramides d'Égypte dont la plus vantée était à peine plus haute que le quarante-huitième étage de l'*Empire State Building* ; je revoyais, comme en surimpression sur ce clair et riant béton, les galeries encrassées du cloître de Westminster, la sombre ordonnance du Louvre de Louis XIV, les lourds et tristes bosselages du Palazzo Vecchio de Florence.

« William, dis-je, voilà bien la condamnation du vieux monde. Jugez de la différence entre ces pauvres cailloux et le gigantesque chef-d'œuvre

d'architecture où ils donnent la mesure de leur humble position dans l'histoire de la beauté sur la terre. William, William, il n'est de beauté que dans la grandeur, or, l'Amérique est grande, donc l'Amérique est belle.

» Non loin de là s'élevait à l'assaut de l'azur un autre *skyscraper* : il était tout en faïence blanche et ressemblait, en sublime, à un poêle hollandais. Tcherbek m'apprit qu'il était dédié à cette sorte de gomme parfumée que mâchaient les Américains pour s'entraîner à la volonté en fortifiant leurs maxillaires.

« Les mâchoires, me dit Tcherbek, sont, vous le savez, le lieu des décisions énergiques : c'est en serrant les dents que l'on *veut* le mieux. La gomme est pour beaucoup dans la supériorité que nous avons acquise sur les autres peuples.

— Dommage, dis-je, que ce splendide monument ne soit pas bâti en gomme !

— On y avait songé, dit Tcherbek, mais on a craint que, dans leur désir de toujours mieux vouloir, les citoyens de Chicago ne vinssent mordre à dents gourmandes dans cet aliment de la volonté.

Un autre géant de la construction percé de mille fenêtres dressait son bel orgueil à l'assaut des nuages.

« C'est, me dit Tcherbek, le building du savon Palmolive. »

Je demeurais muet. Tant de grandeur, tant de beauté jaillies du sol en l'honneur d'une gomme à mastiquer, d'un savon à laver ! Voilà bien l'Amérique, pensais-je, rien n'est humble à ses yeux qui est à l'usage de l'homme, qui le sert dans ses moindres besoins. Ah ! ce n'est pas Paris qui élèverait un immeuble de cinquante étages en l'honneur d'une pâte dentifrice ou d'une lotion capillaire ; et pourtant n'est-ce pas à de pareils produits que l'humanité doit le meilleur de ce qui la sépare de l'animalité ? Il faut être Américain pour saisir de si délicates nuances.

Les jours qui suivirent furent parmi les plus lumineux de ma vie. Oui, je recevais mille lumières des mille spectacles que m'offrait cette ville

magique. Tout y était à la démesure du surhumain même les poissons de l'Aquarium Shedd d'une surnaturelle coloration, même la Bibliothèque centrale dont la parure de nacre et de mosaïque était d'une telle splendeur qu'on oubliait qu'on y venait pour lire et qu'on levait plus volontiers les yeux vers l'éclat du décor qu'on ne les abaissait sur les tristes feuillets d'un ouvrage de l'esprit.

Mais d'entre les causes d'ébahissement qui m'assaillaient à tout moment et en tout lieu l'une est restée fortement marquée dans mon souvenir. À New York déjà l'étalage des ordures des quartiers de misère m'avait paru justifier la fierté qu'avaient les Américains de figurer en tête des nations du monde civilisé dans toutes les compétitions où les prestiges de la qualité et de la quantité étaient en jeu ; à Chicago l'ordure avait vraiment grand air et, au premier coup d'œil, je ne doutais pas qu'elle ne l'emportât sur celle de New York. Elle se manifestait dans de si vastes quartiers que je dus prendre un taxi pour mieux en apprécier les développements. La voiture, sur mon ordre, avançait lentement entre des groupes de masures coupés de terrains vagues ; une crasse de la couleur qu'on voit aux joues et aux mains des clochards enduisait les façades des logements ; même enduit aux vitres des fenêtres, aux marches des escaliers extérieurs. Entre les herbes des terrains abandonnés un collectionneur de déchets de la vie ménagère eût vite fait la plus riche récolte de manches de brosse à dents, de tessons de verre, de lambeaux de linge, d'os de divers animaux, de souliers sans semelle, de feuilles d'artichaut et de trognons de chou, de boîtes en fer-blanc de toute forme et de toute dimension... Le vent de Chicago s'en donnait d'arracher à ce riche dépôt les matériaux légers qu'il pouvait en voyer par les airs et qui répétaient ici les ballets de journaux que j'avais tant admirés au cours de mes promenades new-yorkaises. Mais quel développement ces danses aériennes ne prenaient-elles pas au souffle du Michigan ! Je vis même des couvercles de boîte, des assiettes en carton s'élever vers le ciel et y décrire des cercles et des ellipses d'un effet si saisissant que maint et maint passant les prenait pour des projectiles venus de la planète Mars : c'est à ces disques voltigeants qu'on donna par la suite le nom de « soucoupes volantes ».

Parmi ce déploiement de détritits et de rebuts qui atteignait à la grandeur je voyais aller et venir des hommes et des femmes de couleur, jouer des

négrillons toutes guenilles joyeusement au vent. Je compris que les édiles de Chicago veillaient à entretenir en ces parages un climat d'urbanisme qui rappelât aux Noirs l'existence simple et sans excès d'hygiène de leurs ancêtres d'Afrique : l'intention était d'une touchante délicatesse.

Quand j'eus terminé cette promenade, pour moi si instructive, je me fis arrêter devant la première pharmacie et je téléphonai à l'Institut de Statistique.

« Combien de Nègres à Chicago ? demandai-je.

— Cinq cent soixante-cinq mille deux cent quarante-deux hier à minuit, me répondit une charmante voix de femme.

— Et quelle est la densité de la population dans leur quartier ?

— Quatre-vingt dix mille au mille carré, me dit la jolie voix.

— Et dans les quartiers habités par les Blancs ?

— Trente mille.

— *Lucky Negroes* ! m'écriai-je, heureux Noirs, ils battent de loin le record du condensé d'hommes, du maximum de chair dans le minimum d'habitat !

— *Gee* ! dit la voix ravissante. *I don't like Negroes*.

Et elle coupa le contact musical entre sa voix et mon oreille.

Les yeux encore emplis de ce spectacle rare je gagnai les quartiers résidentiels d'Evanston. Une coulée d'autos brillantes glissait sur le clair béton du *highway* entre de lisses pelouses et des massifs d'arbustes aux feuillages *de luxe*. Tout était *de luxe* — j'aimais ce mot bien américain — en cette contrée réservée à l'habitation des Pasquarella, des Kouma, des Jackson, des Brown et des Coufopoulos rencontrés chez Phil Smidt, de ces

travailleurs qui, sortis de leurs bureaux et de leurs laboratoires, trouvaient là le calme des jardins et l'air des saisons. *De luxe* étaient les petits cailloux roses, bleus, jaunes qui semaient les allées autour des corbeilles de plantes rares ; *de luxe* les rosiers dont les feuilles et les fleurs semblaient être traitées chaque jour par un spécialiste des soins de beauté ; de luxe les résidences où l'on était assuré que rien ne manquait de ce qui donnait sa valeur et son charme à la vie d'intérieur : conditionnement de l'air, stérilisation automatique et constante des pièces et de leur mobilier, absorption des bruits internes et externes ; de luxe enfin ces petits écriteaux plantés en terre devant l'entrée de chaque demeure et annonçant en lettres bien lisibles le nom du propriétaire : J.D. Taylor, W.H.R. Pfifferling, L.G. Bingham. Oui, *de luxe* cette façon de dire au passant : « Ici, J.D. Taylor, riche et heureux homme en sa belle et confortable maison. » Ou bien : « Ici, W.H.R. Pfifferling, qui n'a rien à cacher d'une fortune honnêtement gagnée. » Pas la moindre haie, pas la moindre clôture. Contre qui, contre quoi les eût-on élevées en ce pays qui ne connaît ni l'envie ni la jalousie ? Je me sentais débordant d'amitié envers ces J.D., ces W.H.R., ces L.G. dont les habitations me donnaient la preuve qu'ils jouissaient largement des biens de la fortune ; les baies des claires façades s'ouvraient à mon cœur ; je pénétrais en pensée dans les *living rooms* où je savais que m'attendaient — moi, l'inconnu, l'étranger — un bon verre de whisky et de bonnes tapes amicales dans le dos. « *Hello ! Jerome. — Well, H.W.R., you're my friend !* » Et tout allait au mieux. Le dirai-je ? Je ne me voyais point passant la grille d'entrée d'une demeure des coteaux de la Loire, me présentant à celui qui l'habitait et l'appelant par les initiales de ses prénoms dès mes lèvres trempées dans un verre de Vouvray. D'ailleurs, la grille eût été verrouillée et des chiens féroces m'y eussent accueilli...

Chère Amérique ! Ce que c'est tout de même d'être un pays jeune qui ne s'embarrasse pas de préjugés, qui ne s'empêtre pas dans de sottes convenances !

Evanston me ravit. Je courais les avenues bordées de résidences de rêve, de jardins de féerie. Ces tableaux d'élégance s'opposaient aux tableaux de crasse et de gadoue que j'avais tout frais dans la mémoire, et de cette opposition je tirais de nouvelles vérités touchant la liberté laissée à chacun de vivre à sa guise dans le plus libre des pays.

C'est sur de telles impressions que, quelques jours plus tard, je quittais Chicago pour Saint-Louis. Tcherbek m'avait accompagné à l'*airport*.

« William, lui dis-je, je n'oublierai jamais que c'est en mangeant des cuisses de grenouilles en votre amicale compagnie que j'ai commencé de voir clair dans l'âme américaine. De même que la couleur blanche est la somme de toutes les autres couleurs, de même la limpidité de votre âme, chers Américains, a sa source dans les mille qualités et défauts de l'Europe. Additionnez de la gentillesse italienne, du vague à l'âme irlandais, de l'affairisme grec, de la *Gemütlichkeit* allemande, du flegme britannique, de la roideur suédoise, de l'héroïsme polonais, de la persévérance juive et — pardonnez-moi, William — de l'intellectualisme tchèque, et vous avez de la vertu américaine.

— Vous oubliez la galanterie française, Jérôme.

— C'est à dessein ; elle fausserait l'addition.

Nous nous embrassâmes et je m'envolai.

IX

J'avais raison de me méfier de Saint-Louis. D'abord ce nom, qui me rappelait une île de la Seine à Paris et un lycée de cette même ville, me gênait dans les entournures de mon âme déjà fort pénétrée d'américanisme. Je craignais de rencontrer la vieille France du roi Louis XIV, du moins dans certaines survivances des mœurs et de l'habitat, et d'en recevoir un choc en retour qui pouvait tout gâter. C'est donc avec prudence que je jetais mes regards ici et là dans les rues que suivait mon taxi et qui me semblaient bien tortueuses pour des rues américaines ; elles aboutissaient au Mississippi où j'aperçus avec inquiétude quelques archaïques bateaux à roues ancrés près de la rive.

« Quoi ! dis-je au chauffeur, est-ce là la flotte fluviale du Mississippi ? Suis-je au bord du plus grand fleuve du monde dans le pays le plus moderne du monde ? Dois-je trouver en cette cité au nom désuet la première déception de mon voyage ? Ne me ménagez pas : dites-moi franchement si ces pyroscaphes sont d'un usage courant en cette région des États-Unis.

— *Of course !* me dit cet homme. Bien sûr ! Et jour et nuit, *you know*.

— *I'm sad*, soupirai-je.

— Vous êtes triste ? *All right !* Justement ce sont des bateaux de plaisir. Celui-ci est un gai dancing ; cet autre est un joyeux théâtre. Est-ce que je vous arrête ici ?

Je repris mes sens. Toutefois, malgré l'apparition de hauts buildings à bureaux et de station service à pompes rutilantes, je n'étais pas très rassuré : en des jardins qui portaient le nom français de « places » j'apercevais des demeures d'une architecture inquiétante évoquant par leur péristyle néo-grec l'époque de Louis XVI. C'est devant l'une d'elles que s'arrêta la voiture. J'étais chez Mrs. Pelletier auprès de laquelle j'avais été introduit par des amis de New York.

Elle me reçut dans un salon meublé de fauteuils Louis XV à tapisserie d'Aubusson et de toute sorte de secrétaires, commodes et chiffonniers à marqueterie de palissandre et de bois de rose ; aux murs étaient accrochées des gravures représentant des scènes de galanterie à la Fragonard, de colin-maillard à la Lancret ; quelques miniatures figuraient des hommes à perruque blanche, des femmes à poudre et à mouches. J'étais atterré.

« *Oh ! dear, dear,* me dit Mrs. Pelletier, parlez-moi de Paris. Est-ce que le quai Voltaire passe toujours entre des boîtes de bouquinistes et des boutiques d'antiquaires ?

— Le quai Voltaire ? fis-je en cherchant dans ma mémoire un paysage très effacé. Eh bien... C'est-à-dire que... Oui, oui, le quai Voltaire...

— J'ai, poursuivit Mrs. Pelletier, visité le pays des ancêtres de mon mari il y a beaucoup d'années : c'est une chère vieille chose...

— Comme les bateaux à roues, dis-je.

J'étouffais entre les tapisseries, les miniatures et les souvenirs de cette hôtesse imprévue. J'aspirais à de vastes paysages progressistes plantés de silos à grains et d'usines fumantes, et je me trouvais là dans un intérieur tel qu'à Châtillon-sur-Seine ou à Pithiviers. Je réalisais soudain le tort que causaient à l'avancement des idées et des mœurs les antiquailles tirées des magasins du quai Voltaire et de ses alentours et dispersées jusqu'aux rives du Mississippi par d'impudents fripiers et regrattiers dont on ne dira jamais assez la dangereuse activité.

« Permettez-moi de prendre congé, dis-je à mon hôtesse après un quart d'heure de gêne durant lequel je n'osais regarder ni les meublés ni les

gravures ni même la maîtresse de maison dont j'avais remarqué avec effroi qu'elle portait au cou un pendentif où se devinaient trois fleurs de lis.

— *Oh !* soupira-t-elle. *I'm disappointed.* Je désirais tant vous faire rencontrer les Chouteau, les La Beaume, les Lachaise, tous descendants de vieilles familles du Missouri !

— Justement, justement, dis-je. Le temps presse, il me faut quitter Saint-Louis.

Je regagnai mon taxi où j'avais prudemment laissé mon bagage et me fis conduire à la gare du réseau de l'ouest. Je n'avais point l'esprit à survoler les terres du Middle West ; sous le coup du danger qu'avait fait courir à ma foi américaine le bric-à-brac français de Mrs. Pelletier, je désirais reprendre pied fermement sur le sol des U.S.A. J'étais attendu dans le Nebraska ; je pris le train pour Omaha.

C'était le soir. J'avais loué un *drawing room* où dans la solitude de ce large wagon-chambre je pouvais évoquer tout à l'aise des souvenirs qui vinssent effacer mes mauvaises impressions de la journée. Le *porter* noir qui me servait m'avait remis les journaux dont je vis avec joie que chacun contenait plusieurs pages de *comics* : du coup je retrouvais l'Amérique, mon Amérique. Le *Herald Tribune*, le *Journal American*, le *Sunday Mirror* débordaient d'images en couleurs avec légendes sortant de la bouche des personnages. Le *Comic Weekly* du *Journal American* m'en offrait à lui seul deux cent quarante-sept sur seize pages : je tenais, pour plusieurs heures, une saine et reposante nourriture intellectuelle. Je me jetai sur elle dès le départ du train ; j'en avais grand besoin.

En quelques instants je fus débarrassé des Fragonard, des Lancret et des miniaturistes appliqués à peindre l'humanité sous des aspects de galanterie absolument insupportables aux yeux d'un ami de l'Amérique et des Américains. Des feuilles entières consacraient les mérites de l'homme d'action qui, revolver en main, s'en prenait aux gens de petite nature, de

mol et facile caractère. C'était tantôt l'histoire d'un coffret de bijoux volé, repris, revolé et finalement reconquis à coups de mitraillette, tantôt l'exploit d'un prisonnier évadé de sa geôle, poursuivi par un shérif en arme et échappant à sa vue en s'adossant, dans son costume à rayures blanches et noires, contre un mur blanc qu'un complice a couvert de rayures noires : double victoire du mimétisme et de l'habileté manœuvrière. Ce n'était pas la sotte vertu qui se voyait récompensée, c'étaient le sang-froid, la ruse, le coup d'œil, le revolver tenu d'une main non tremblante, bref l'efficacité. Ce n'étaient, page après page, que poursuites, clameurs, incendies, noyades, uppercuts, bombes, chevaux au galop, fusées interplanétaires, descentes de police, faux billets de banque, tout cela au milieu de *Thup ! Clonk ! Of ! Crash ! Plop ! Clang !* et d'un grand effet de cheveux dressés, de bouches tordues, de poings menaçants et d'yeux révoltés.

Peu à peu je m'introduisais dans ce monde du mouvement et du cri, je sentais monter en moi par les chevilles, les genoux et les hanches des impatiences de course et de saut ; des phrases réduites à quelques consonnes et peu de voyelles me sortaient de la bouche, flottant dans l'air du *drawing room* comme des fumées parlantes. J'étais le *cow boy* galopant au secours du *ranch* attaqué par les Indiens : « *We'll get back to that ranch as fast as we can !* » Ou bien, tournant la page, j'étais le policier à la poursuite d'un gangster : « *Halt, Snuffy Smith ! In th' name o' th' law !* »

« Voilà, me disais-je, une belle et forte leçon donnée chaque semaine par la grande presse américaine aux familles que pourraient tenter les fadeurs de la douceur de vivre. Ce n'est pas *Le Monde* ni *Le Figaro* qui offriraient à leurs lecteurs un supplément hebdomadaire d'images en couleurs où seraient exaltés les exploits de cambrioleurs imaginaires ou de tueurs fabuleux. »

Le porter avait transformé en lit le divan de ma chambre, sorti de mon bagage mes objets de toilette et mon vêtement de nuit et, sur ma demande, m'avait apporté un dîner léger. Je lus encore quelques pages de *comics* et je m'endormis pendant que le train fonçait à travers les ténèbres du Middle West.

Je retrouvai avec joie à Omaha l'Amérique de mes attentes : des rues en échiquier, des banques de marbre et de bronze, des magasins Woodworth.

« Peut-on habiter Omaha ? me demandais-je jadis en rêvant sur la carte devant ce nom de tribu indienne perdu parmi les mille et mille noms des villes d'Amérique. Se peut-il qu'il y ait à Omaha des cœurs qui battent, des intérêts qui s'opposent, des plaisirs qui s'offrent à qui veut les cueillir ?

Eh bien, oui, il y avait à Omaha ces cœurs, ces intérêts et ces plaisirs. Il y avait là aussi des cellules photo-électriques pour ouvrir aux clients la porte des boutiques, des comptoirs d'ice-cream et de lait chez Woodworth au milieu des rayons de machines à écrire, à laver, à calculer, à désodoriser, à penser, à jouer de la musique, à coller les timbres sur les enveloppes, à raser, à nourrir, bref à tout faire. J'entrais dans le magasin de Thomas Kilpatrick : l'air y était conditionné, musical, parfumé ; les vendeuses y avaient le sourire qu'on voyait à celles de Macy's à New York, de Marshall Field's à Chicago. Je déjeunais au « Bombay Bar » des mêmes rondelles de banane, raclures de carotte, radis rose et grains de raisin à la mayonnaise, des mêmes tranches de saumon à la confiture qu'en n'importe quel restaurant de Pittsburgh ou de Cincinnati.

Omaha, petit point noir piqué sur la ligne noire du Missouri, je te bénissais de t'être détaché de la carte, de t'être grandi à mes yeux aux dimensions de l'*American prosperity*. Si le destin t'avait fait naître en Europe, qu'aurais-tu été ? Une quelconque Florence sur un quelconque Arno, une Bruges endormie sur un triste canal, un Chinon — petite ville, grand renom — mirant à longueur de siècles son inefficacité dans l'étroit miroir d'une rivière pauvre en eau... La volonté des pionniers du Nebraska a fait plus pour ton épanouissement que l'esthétisme des vieux Européens n'a fait pour le rendement pratique de ces Florence, de ces Bruges et de ces Chinon.

Il est bien vrai que rien ne manquait à Omaha de ce qui donnait aux cités du Nouveau Monde leurs prestiges et cette fascination qu'elles exerçaient sur moi. Le style des *station service* de la Shell y brillait du même éclat qui

avait relevé mon moral chancelant à Saint-Louis ; les *chiropractors* y tenaient comme partout la place qui convenait à leur rare connaissance de la nature humaine ; les libraires y vendaient des traités de psychanalyse et de sexologie marquant le tour sérieux que prenaient les curiosités intellectuelles des habitants du Nebraska.

Une seule ombre à ce tableau, légère il est vrai : mon hôtel portait le nom de Fontenelle. Qu'avait affaire ici l'auteur des *Entretiens sur la pluralité des mondes* ? Hôtel Fontenelle ! À Omaha ! J'eusse préféré un nom qui répondît à l'impression que me donnait cette ville très active : *Progress* ou *Business* ou bien *Electronic* ou encore *Atomic*. Je n'aurai pas détesté *Dynamic Plaza*. C'eût été, de la part de l'hôtelier, un hommage rendu aux hardis pionniers qui des roches et des sables du Nebraska avaient tiré une cité bancaire, usinière et boutiquière aujourd'hui en pleine prospérité. Fontenelle, Fontenelle... C'était inexplicable.

Ceci dit, je m'ennuyais à Omaha. Pour la première fois je séjournais dans une petite ville des États-Unis, une ville de deux cent mille habitants, où l'on n'était pas entraîné dans le vertige des foules, où l'on pouvait craindre de rencontrer sur le trottoir une figure de connaissance entre cinq ou six mille autres. Comme toutes les rues y avaient même rigueur de tracé, même fil de rectitude, même alternance de magasins, je visitais sans fatigue cette cité modeste ; je n'avais qu'à aller et venir dans la rue où s'élevait mon hôtel et je prenais ainsi une fidèle image de toutes les autres rues ; j'allais par le trottoir de droite, je revenais par le trottoir de gauche, je m'arrêtais devant la vitrine du joaillier, devant celle du marchand de tabac ou du marchand de chaussures ; je pénétrais dans une pharmacie, j'y buvais un jus de fruit ; j'observais les passants dans leurs vêtements de même coupe, sous leur chapeau de même feutre ; leur démarche était celle de gens qui ne flânent ni ne se hâtent, qui avancent à pas logiques à travers des instants dont chacun a une valeur moyenne exactement calculée par les statisticiens. Omaha comptait une vingtaine de rues de la classe de celle-là ; vingt fois je fis le même trajet dans chaque sens : c'était comme si j'eusse parcouru la ville. Je pouvais dire que je la connaissais bien.

C'est à Omaha que je compris la nécessité de la télévision, de la TV, dans la vie quotidienne des Américains. Elle était la fée du logis, la visiteuse non

pareille, porteuse d'imprévisible et de stupéfactif. Au pays du tire-ligne et du fil à plomb, dans la civilisation du tout bien ordonné, elle apportait à domicile le choc nécessaire à l'éveil de l'esprit, à la secousse du cœur.

J'avais pris le lunch dans la famille Kell. Samy Kell était directeur d'une société. De quelle société, je ne saurais le dire ; mais il était directeur des pieds à la tête et jusque dans la coupe de ses maxillaires devenus carrés à force d'entraînement à la volonté et à la décision. C'était un samedi, l'esprit de loi sir flottait à travers le salon où nous étions réunis dans la fumée des « Navy Cut ». La lumière était réduite à l'état de veilleuse, tous stores baissés. L'écran de la TV nous offrait en images mouvantes d'amusants grimaceurs et des chanteurs de charme quand, soudain, le speaker apparut et nous annonça d'une voix essoufflée un spectacle sensationnel : un jeune Noir de Cincinnati penché sur le vide du haut du vingt-septième étage d'un immeuble allait se suicider ; les camions de la TV, avec leurs caméras munies de lentilles télescopiques, étaient accourus sur les lieux et... À ce moment nous vîmes une foule épaisse encombrant une rue et portant ses regards vers un rebord de fenêtre sur lequel une menue silhouette se tenait en dangereuse position ; puis nous eûmes la silhouette en gros plan : c'était sensationnel, en effet. On lisait sur les traits du désespéré tous les signes du combat entre le désir de mourir et la révolte de la chair ; on le voyait esquisser un mouvement lent de la jambe droite quand la gauche était déjà pendante au delà du rebord. Allait-il sauter ? Nous étions haletants ; nous eussions aimé d'entendre à ce moment une musique adéquate, la *Mort d'Aase* par exemple. Mais un homme qu'à son veston noir et à son col romain nous reconnûmes pour un prêtre se présenta sur l'écran, s'approcha du jeune homme avec mille précautions et lui posa la main sur l'épaule ; nous eûmes l'impression qu'il cherchait à lui faire entendre raison, à le détourner de son funeste projet ; au mouvement de ses lèvres nous comprenions que cet homme de Dieu usait d'une éloquence où se mêlaient l'onction et la persuasion, mais l'autre marquait par des hochements de la tête que la mort l'appelait et qu'il était vain de le détourner de cet appel. Rien n'était plus pathétique que l'opposition entre les gestes de douceur du prêtre et les élans du jeune Noir vers le vide. Nous étions bouleversés ; nos visages ruisselaient de larmes ; une des filles de Samy Kell quitta le salon en gémissant mais la curiosité l'y ramena bien vite. Le drame se déroulait à la fois parmi les spectateurs de la rue et entre les deux acteurs ; la caméra,

de temps en temps, nous présentait les visages des témoins convulsés par l'horreur ; nous entendions les cris déchirants d'une femme noire qu'on nous offrait, par instants, en gros plan : « *Robert, Robert ! My dear son... Ho, ho ! my dear son !* » C'était la mère du garçon. Ah ! pouvait-il l'entendre de si haut ! Nous étions prêts à joindre notre voix à celle de cette malheureuse ; par le miracle de la TV nous faisions partie de la foule. Enfin, la jambe gauche de Robert se retira lentement du rebord de la fenêtre et le reste du corps disparut dans l'obscurité de la pièce. Une immense clameur s'éleva de la rue ; les gens agitaient leurs chapeaux, leurs mouchoirs, leurs jumelles. Nous-mêmes nous criâmes en agitant ce qui nous tombait sous la main ; nous avons eu chaud, comme on dit. Aussi Mr. Kell courut-il au frigidaire pour nous chercher un bon et rafraîchissant whisky.

Oui, les fortes sensations étaient les bienvenues dans le pays le mieux organisé du monde ; leurs chocs apportaient au système nerveux un *doping* qui lui épargnait un excès d'équilibre. Entraînés au malheur, à la catastrophe, au drame quotidien de la lutte pour la vie, nous, Européens, nous n'avons pas besoin de stimulants artificiels, mais mettons-nous à la place des habitants d'Omaha...

C'est presque toujours le cœur noyé de chagrin que je m'éloignais des villes de mes étapes. Il fallait pourtant que je poursuivisse ma route à la découverte du Nouveau Monde. Oui, oui, *nouveau* au sens renouvelant, rajeunissant, renaissant, rafraîchissant de ce mot imprégné de magie.

Je m'envolai vers le Colorado.

Dans l'avion je rêvais de mines d'or. Par le hublot je cherchais au sol la trace des lourds chariots qui, au pas lent des bœufs, avaient mené vers l'ouest les rudes hommes de 1840. Je savais bien que la charrue, labour après labour, l'avait à jamais effacée, mais l'imagination est plus forte que

le soc le mieux trempé et je voyais les ornières glorieuses creusées par les *covered wagons* et j'entendais les jurons des pionniers. L'un de ces héros de la conquête du sol portait un nom français : c'était John Charles Frémont, fils d'un maître à danser venu de France. Ah ! comme ce danseur avait vu juste en posant ses pieds sur la terre du courage et comme son fils avait dignement confirmé cette juste vue en courant l'aventure jusqu'aux Montagnes Bleues, jusqu'à l'Orégon !

On s'étonnera de me voir trouver tout le long de mes routes tant de motifs à m'exalter ; je l'ai dit : je suis né pour l'enthousiasme. Et quoi de plus enthousiasmant qu'un voyage pareil à celui que je menais depuis des semaines à travers un continent conquis pouce après pouce par des hommes de la trempe de ce John Charles Frémont, défriché acre par acre, fouillé dans ses entrailles et bâti à l'as saut des étoiles ? De l'avion qui m'emportait vers l'ouest je survolais du courage, de la vigueur et de la ténacité. Cette Platte River que je voyais couler dans un lit envahi d'arbres et de boues, les chariots bâchés l'avaient franchie dans quels embarras de manœuvre et tumultes de cris sous la flèche des Indiens ! Ces crevasses d'érosion coupées de lacs vaseux, il avait fallu s'y frayer un chemin de culbutes et d'enlisements. Et cette colossale barrière des Montagnes Rocheuses dont je voyais les dents mordre la ligne de l'horizon, on l'avait escaladée à ruisselante sueur et dur halètement. Je pensais à l'aimable France, avec ses routes en rubans, ses rivières à libellules et à ablettes ; je voyais ses terres à emblavures, à luzernes et à vignobles dessinant au sol d'étroites images de mouchoirs à carreaux. « Un jardin, me disais-je, un jardin potager retourné à la bêche, fignolé au râteau. Gentil, oui, oui, gentil, charmant même. Toutefois ce bêchage et ce fignolage se sont faits en deux mille ans, à petites journées de petits défrichements. Mais ici c'est en cent ans que sur mille kilomètres et mille kilomètres encore et encore mille kilomètres l'homme a déboisé, débroussaillé, épierré, asséché, nivelé, labouré tandis que les Indiens le harcelaient, que les buffles le chargeaient et que la fièvre l'épuisait. »

Mon admiration était l'échelle de l'héroïsme des pionniers du Middle West.

Aussi, quelle ne fut pas ma joie quand, arrivé à Denver, je découvris dans le décor de la demeure où je logeais le décor même des habitations pionnières.

C'était le Denver Club. On s'était plu à y multiplier les allusions à la dure existence des premiers coureurs de pis tes du Colorado : ce n'étaient que massacres d'élans et de mouflons, têtes de buffles et peaux d'ours dans des salles à lourdes poutres et à cloisons de pitchpin. Puissamment assis dans de solides fauteuils, les membres du club m'apparurent comme le type même de ces gaillards à mâchoires carrées et à muscles gonflés qui, au siècle dernier, prospectèrent les flancs des Rocky Mountains. Toutefois il n'y avait presque plus d'or dans la région et les *placers* étaient en général abandonnés. Les descendants de pionniers que je voyais là n'avaient guère que l'aspect des ancêtres, ils maintenaient la mâchoire et le muscle dans la ligne pionnière, mais ce n'étaient plus le pic et la pelle qui les occupaient, c'étaient le compte en banque, les cours de Wall Street, le *big business*.

Je n'eus pas de peine à me lier avec eux ; ils me parlèrent affaires, je n'y entendais rien mais j'étais fier qu'ils me crussent à la hauteur de les comprendre. L'un d'eux, Jim B. Quill, banquier, m'invita à une *party* pour le lendemain dans les Montagnes Rocheuses. En nul pays au monde on ne se lie d'amitié avec le premier venu aussi rapidement qu'aux États-Unis ; je l'ai déjà dit, je le répète pour la glorification de ce peuple franc du collier autant que franc du cœur.

Mrs. Eva Quill et sa fille Carroll étaient de la partie ; dans une autre voiture étaient les Martin, amis des Quill et bien vite mes amis, accompagnés de leurs trois garçons, Tom, Jack et Bob.

Les voitures s'engagèrent, en musique, dans d'étroites vallées du plus sauvage aspect taillées dans des rocs rouges et bientôt dominées par d'énormes piques d'aspect schisteux dont on eût dit qu'elles jetaient les Rocheuses à l'as saut de la plaine. De sombres forêts de conifères donnaient au paysage un air de nature primitive ; des arbres morts dressaient leur blanc squelette au milieu des vivants. N'eussé-je point été en Amérique que le tragique wagnérien eût envahi mon âme, que la *Chevauchée des Walkyries* eût mené ses galops à travers mon cerveau. Les Rocheuses m'apparaissaient comme l'image la plus pathétique des convulsions de l'écorce terrestre. Par bonheur, la radio de la voiture émettait les caressants refrains d'un chanteur de charme et cette douce musique me détournait de

l'absurde pensée que j'avais eue de m'intéresser à la texture géologique de ces vieilles montagnes.

« Oh ! murmurait Carroll, c'est Sinatra... Écoutez-le... *My dear Sinatra... Sinatra, my love...* »

Je crus que Carroll allait s'évanouir de suavité. Sa mère ne valait guère mieux. Jim Quill au volant dodelinait de la tête et sifflotait en charme lui aussi. Rien de rocheux dans notre promenade : le chanteur Sinatra émoussait les pics, polissait les reliefs, faisait fondre les neiges éternelles. De ces Rocky Mountains, dont, dans ma naïveté, j'avais attendu un des grands chocs de mon voyage, il ne restait qu'une image molle et douce.

Nous avions atteint une vallée où le chant de la rivière se mariait avec celui de la radio ; puis ce fut un lac, Evergreen Lake, bordé de chalets comme on en voyait dans les dessins de Walt Disney, de la plus enfantine fantaisie, maisons-jouets où les petits-fils des pionniers venaient en week-end se reposer des fatigues de leurs grands-pères ; puis ce fut une nouvelle vallée qu'animaient les cascades du Bear Creek dont le nom m'eût donné à penser qu'il y avait encore des ours dans ces parages si la voiture ne s'était soudain arrêtée devant un ravissant chalet de style tyrolonorvégien où nous prîmes le lunch.

La voix de Sinatra y développait, comme dans l'auto, ses rubans de caresses musicales. Des gardénias en bouquets y exhalaient d'énervants effluves. Je dus me cramponner à un *Fresh Crab Meat Cocktail* pour ne pas tomber amoureux de Carroll ou de sa mère : rien de pareil à un cocktail de crabe frais pour retenir un cœur sensible prêt à glisser sur les pentes de l'amour. D'ailleurs j'avais en Sinatra un adversaire redoutable : nulle inflexion de ma voix n'eût réussi à l'emporter sur les entrelacs de la sienne.

Mais quoi ! Me trouvais-je à trois mille cinq cents mètres d'altitude, au cœur des Montagnes Rocheuses ? Où les aigles, les grizzlis, les porcs-épics grimpeurs et les dindons sauvages de mes lectures ? Où les arbres géants mutilés par la foudre ? Bienfaisante Amérique ! En ces mêmes lieux où la nature était naguère si redoutable à l'homme tu avais introduit la musique de charme, le parfum des serres chaudes et le cocktail de crabe, non dans un dessein de banale attraction mais pour le repos et la détente des ouvriers de

ta force et de ta grandeur. Sur l'envers du menu de l'*hostelery* où nous étions, je lisais : *In these Modern Days of great physical Exertion, One owes a Duty to One's Self, both to Body and Spirit, to seek out occasional Relaxation and Refreshment.* Que cela était justement dit ! N'est-ce pas, Jim B. Quill, courageux faiseur de dollars ? N'est-ce pas, Tom, Jack et Bob Martin, ardents spectateurs des matches de base bail ? En ces jours de grand effort physique c'est un devoir de rechercher, pour le corps comme pour l'esprit, la relaxation et le rafraîchissement. *Truly, planned Periods of complete Rest produce a good Effect on the individual and are beneficial to The Cause.* Oui, certainement, des périodes de repos complet produisent un excellent effet et sont fort profitables à la Cause. La Cause ? Laquelle, si non celle de l'Efficacité ? Et où pouvait-on se trouver mieux pour se relaxer le corps et se rafraîchir l'esprit qu'à cette table d'au berge debout sur ses quatre pieds entre la terre et le ciel et chargée de mets dédiés à la fraîcheur ? *Fresh Tomato Surprise, Fresh Mushroom Sauce, Fresh Lobster Salad, Fresh Strawberry Ice Cream...*

Ah ! que fraîches étaient les joues de Carroll. Que frais était le rire de Mrs. Martin toute secouée de joie dans ses chairs un peu lourdes ! Et moi-même, body and spirit, comme j'étais frais ! Nous nous amusions de tout et de rien, surtout de rien. Les trois garçons Martin rampaient sous la table, délaçant nos souliers, tirant les poils des jambes de leur père. Mrs. Quill me posait des questions sur l'existentialisme et ses yeux brillaient de l'espoir que mes réponses lui apporteraient quelques lumières sur des mœurs dissolues peu connues au Colorado.

« *Dear !* soupirait-elle, à Saint-Germain-des-Prés vous êtes favorisé, vous avez des caves pour faire ces choses-là ; à Denver, il n'y a pas de trous sous les maisons... »

Je ne savais de quelles choses elle voulait parler, mais je sais bien que les boissons, dont notre repas était arrosé, lui faisaient voir Paris d'une manière toute coloradienne. Chère innocence américaine !

Pour moi, je ne me lassais pas, à travers les rires et les alcools, de me reporter aux temps tout récents où dans la vallée de notre *gay party* erraient les Indiens chasseurs. Là où s'élevait aujourd'hui l'hostellerie, peut-être avaient-ils dressé leurs *wigwams* en peaux de bison, peut-être eux-mêmes

s'étaient-ils réjouis à la façon que rapportaient les voyageurs du siècle dernier ? Tout en ne quittant pas des yeux les joues de plus en plus roses de Carroll, je revoyais les scènes dont j'avais lu la description dans les récits des capitaines Lewis et Clarke. C'était vers les années où, en Europe, on dansait la mazurka dans des salons illuminés de mille flambeaux, où de vaporeuses créatures inspiraient aux poètes des chefs-d'œuvre délicats et précieux. « En l'honneur des capitaines, disaient les récits, les Indiens tuèrent plusieurs chiens et en mangèrent la chair avec du pemmican. Après quoi on fuma le calumet pendant que les femmes dans leurs plus beaux atours dansaient devant les voyageurs, les unes armées de piques, les autres tenant à la main des perches au bout desquelles pendaient des chevelures arrachées à l'ennemi. »

« Jim, dis-je à Quill, vous et vos aïeux avez bâti en un siècle ce que nous, Français, avons mis vingt siècles à construire : une civilisation. Encore, la nôtre laisse-t-elle à désirer sur bien des points.

— *O dear Jerome !* dit Mrs. Quill, vous, vous avez Saint-Germain-des-Prés et les caves où l'on danse.

— Oui, Mrs. Quill, mais vous, vous avez la relaxation dans les Rocky Mountains sur les lieux mêmes où hier les Indiens mangeaient des chiens d'honneur pendant que leurs femmes faisaient des danses de scalp. J'ajoute que nous sommes encore loin d'avoir mis le crabe en cocktail et l'ananas en salade de fromage : c'est au raffinement de sa nourriture que l'on juge le degré de civilisation d'un peuple. Ah ! Madame, quand je pense qu'on mangeait du chien ici il y a un peu plus d'un siècle et qu'aujourd'hui nous sommes en train de nous y régaler de calories !

Nous quittâmes Bear Creek très relaxés et très rafraîchis. Au loin brillaient, à une hauteur de quatorze mille pieds, les neiges du Pikes Peak que le soleil couchant teintait de rose.

« *So pretty, you see, Jerome, so poetical !* disait Mrs. Quill en inclinant la tête vers mon épaule. Tout à fait aussi joli et presque aussi poétique qu'une *fresh raspberry ice cream*, ajoutait-elle.

— Oui, m'écriais-je, vous avez raison, Mrs. Quill, une glace à la framboise est bien plus poétique que ces glaces à rien du tout, inertes dans un pays où tout est action, inertes au milieu de cent cinquante millions de travailleurs occupés à construire le monde futur. Une glace à la framboise, c'est l'aboutissement de cent activités où le progrès a mis sa marque : c'est l'insémination artificielle de la vache de chez qui viendra la crème, opération essentiellement progressiste mettant fin à de grossières pratiques sur lesquelles je n'insisterai pas...

— *Why not ?* demanda Carroll. Pourquoi pas ?

— C'est, poursuivais-je, la nourriture de cette même vache, le travail de laboratoire qui a mis au point son alimentation, l'a tirée des impératifs de la bio-chimie, l'a dosée, l'a pesée, l'a traquée jusque dans ses plus secrètes réserves de vitamines, bref l'a rationalisée. C'est l'étable dont les fermes métalliques sont venues de Pennsylvanie, les ciments du Montana, les porcelaines du Maryland. Ce sont les wagons qui ont amené ces matériaux à pied-d'œuvre ; ce sont les usines où ont été fabriqués les wagons, ce sont les moteurs Diesel qui ont mû les trains, ce sont les rails sur lesquels ont roulé ces mêmes trains, les traverses, les coussinets, les boulons...

— *That's all ?* dit Jim B. Quill qui cherchait sur le tableau de sa radio une émission chantée.

— Oh ! non. Ce n'est pas tout, Jim. Je n'en suis qu'à la crème. Mais je reviens à la vache. Il y a une poésie de la trayeuse mécanique à laquelle l'animal même est sensible : ce rythme tellement plus régulier que celui de la main...

— La main ! fit Mrs. Quill. *What's the matter ?* N'allez pas nous dire qu'on se sert de la main pour ces choses-là !

— Je regrette, Mrs. Quill, mais en Europe il est courant de tirer le lait des vaches, des brebis, des chèvres par le moyen des doigts.

— *It's incredible !* Je ne peux pas croire une pareille horreur.

Autant que la radio ne couvrait pas ma voix, je poursuivis ma démonstration par quoi je prouvais que la *raspberry ice cream* était plus poétique que les glaces du Pikes Peak ; j'en vins à la framboise, de là aux usines d'*ice cream*, à la stérilisation, au contrôle, à l'emboîtement, à la comptabilité...

« Jérôme, dit Jim en arrêtant soudain la radio, c'est par là que vous auriez dû commencer. Toute la poésie de votre crème glacée est dans les chiffres : dites-moi le nombre de dollars investis dans l'usine dont elle provient, dans l'étable où la vache a fait son lait, dans les hauts fourneaux de Pittsburgh, dans les transports sur rail et sur route, dans... dans... et dans... et je vous ferai un poème plus haut que le Pikes Peak.

— Un poème en alexandrins ? dis-je.

— Non, dit Jim, en dollars.

Et il remit sa radio en marche.

Nous regagnâmes Denver en suivant une vallée bouleversée par les fouilles des chercheurs d'or : partout des entrées de mine, des veines exploitées à ciel ouvert, des monceaux de cailloux, des tas de sable, tout ce qui fut broyé, lavé pour livrer les pépites ; accrochés aux pentes aurifères, des chalets de bois de style gothique rappelaient la venue des pionniers allemands au début de ce siècle. Le paysage était comme un malade après un accès de fièvre : accablé, affaîssé sur lui-même dans le désordre figé qui suit les crises. Nous arrivâmes à une bourgade appelée Central City, où tout allait à l'abandon : la chaussée défoncée, poussiéreuse, était bordée de hauts trottoirs de bois ; le City Hall, également en bois, m'apparut comme le plus misérable hôtel de ville qui existât au monde ; le Mine's Hotel dégageait aux narines du passant des relents de punaises,

« *Hello !* Jérôme dit Jim, voici l'Opéra. »

Je vis une sorte de boîte à guignol qui s'élevait au milieu de cette misère et où Jim m'affirma qu'au temps de la fièvre de l'or les découvreurs de filons faisaient venir, à cachets mirifiques, les plus fameux ténors. J'avais l'impression d'errer dans une ville en décomposition et que les rares habitants que j'y croisais étaient les survivants d'une peste toute récente. Il faisait chaud ; la poussière m'altérait et, plus encore, la tristesse qui me serrait la gorge.

Nous entrâmes dans Teller House, autrement dit « la Maison où l'on cause ». C'était une salle de café comme je n'en avais jamais vu au cours de mon voyage : elle était déco rée de fresques de style 1900 figurant des femmes nues aux chairs roses et blondes et qui portaient sur l'épaule, les unes une corbeille de fleurs, les autres une amphore qu'on supposait emplie d'une liqueur enivrante. Un appareil à musique, comme on en voyait dans les petites brasseries bavaroises, hoquetait des ritournelles assez mélancoliques. Quelques consommateurs en chemise à carreaux, le feutre sur la nuque, y buvaient de la bière en échangeant des propos coupés de longues pauses de silence. Nous nous attablâmes parmi eux.

« *It's so atmosphere !* C'est tellement atmosphère ! soupirait Mrs. Quill.

— Atmosphère de quoi ? demandai-je.

— Du vieux temps de l'or, dit-elle. Mon grand-père était comme ces hommes ; comme eux il travaillait dans les *placers* de Black Hawk, il lavait les boues de la montagne et il venait à Teller House se relaxer au son de la musique du pays natal. Mon grand-père était né en Saxe, dans les monts de Thuringe, savez-vous.

— Et le mien, dit Martin, en Auvergne où la tradition de la famille veut qu'il ait commis un mauvais coup et qu'il soit venu se faire oublier dans les placers du Colorado.

— Ma grand-mère à moi, dit Jim B. Quill, vendait du fil, des aiguilles, du savon et des lacets de soulier aux pionniers dans une baraque en bois ; son mari travaillait du pic dans un filon quand la Providence plaça juste à la pointe de ce pic une pépite de dix-neuf livres. Voilà comment je suis aujourd'hui banquier à Denver, Colorado.

— Et moi, dit Mrs. Martin d'une voix chantante, je suis la petite-fille de la Giacosa qui vint de Milano pour créer à l'Opéra de Central City la *Cavalleria* de Mascagni.

Mais de son grand-père elle ne nous dit rien.

J'éprouvais un trouble singulier : ces pauvres maisons de bois, cet Opéra de quat'sous, cette Teller House avec ses femmes nues aux murs... Quoi ! Était-ce là le berceau de tant de fortunes américaines, une des sources de ces dollars dont Jim voulait faire un poème plus haut que le Pikes Peak ? Je pensais, une fois de plus, aux grands-pères pionniers venus des bas-fonds de l'Europe avec pour seul capital les muscles de leurs bras et dont les petits-fils menaient aujourd'hui les affaires du monde.

« Jim, m'écriai-je en tendant la main à Quill, le peuple américain est le plus fort parce qu'il s'est fait avec du muscle d'abord, avec des idées ensuite.

— Ce n'est pas mon avis, dit Jim, nous sommes les plus forts parce que nous avons mis le muscle au service des idées et que la première des idées qui a guidé le muscle a été celle de l'efficacité, comme c'est cette même idée qui guide aujourd'hui la machine. Nous avons été, nous sommes et nous serons toujours des idéalistes, mon cher Jérôme. Avec des idées on remue le monde : nous le remuons.

— Voulez-vous dire, Jim, que la vieille Europe manque d'idées ?

— Non, mais elle manque d'idéal.

— Et quel est, à votre avis, l'idéal vraiment idéal ?

— La prospérité. La prospérité qui engendre la santé, le bien-être, l'égalité dans le standing de vie, la paix entre les citoyens...

— Le bonheur, dis-je.

— Non, pas le bonheur. Le bonheur est l'ennemi de l'action ; c'est un mot anglais, *Happiness*, ou italien, *Felicità*, ou encore allemand, *Glück*, et surtout français ; ce n'est pas un mot américain. Il signifie un arrêt dans

l'action, un état de permanence qui n'a pour nous aucun sens. Dans la course à la prospérité, ce qui nous plaît c'est d'être en selle, ce n'est pas d'arriver au poteau et de descendre de cheval.

Là-dessus, nous reprîmes le chemin de Denver.

Ce que je n'avais pas vu dans les Montagnes Rocheuses qui pût me rappeler le temps de la sauvagerie, je le vis au musée de Denver. C'est une excellente habitude prise par les Américains de transporter les scènes de la nature — animaux, plantes et paysages — à l'intérieur des musées ; là, dans de vastes salles dont l'air est agréablement rafraîchi, on peut sans effort et sans peine excursionner à travers des sites dont l'accès vous ferait battre le cœur à cent vingt pulsations et vous mettrait en nage au risque d'une pneumonie par chaud et froid. Derrière des glaces si transparentes qu'on les croirait en air solidifié, les bêtes et les fleurs se présentent au regard en des poses et sous des couleurs bien plus naturelles qu'à l'état de vérité, parmi des roches, des prés et des sous-bois comme la réalité ne saurait en offrir de mieux réussis.

En un quart d'heure je parcourus en détail ce qu'il m'eût fallu plusieurs semaines d'absurdes fatigues pour le visiter malaisément. J'allais de diorama en diorama ; dans l'un se tenaient des dindons sauvages perchés sur des arbres dans une pose si authentique que je m'attendais qu'ils se missent à glousser et à faire la roue ; dans un autre étaient des ours bruns chassant dans la forêt et d'apparence si menaçante que j'eusse craint leurs griffes et leurs mâchoires si une glace épaisse ne m'eût protégé de leurs attaques. Il y avait dans certains dioramas de charmantes scènes où des cerfs, des agoutis, des écureuils terrestres s'ébattaient sur des tapis de fleurs ; parmi ces fleurs mes préférences allaient à un ravissant petit lis jaune, le Snow Lily, et à une ancolie bleue, la Columbine, dont l'apparition printanière était fêtée à Denver comme l'était à Paris le muguet du premier mai. Ah ! que j'eusse aimé en cueillir quelques-unes en souvenir du Colorado s'il n'y avait eu entre elles et moi ces belles glaces !

Ainsi, je pus m'éloigner de Denver en emportant dans mes souvenirs de grandioses paysages des Rocheuses avec leur faune et leur flore que plus tard il me serait facile de décrire à mes amis dans le moindre détail. Bien d'autres impressions demeuraient dans ma mémoire : mes promenades à Cherry Hills d'où l'on découvrait sous le ciel le plus bleu la ligne hérissée des Rocky se développant à l'infini ; mes repas dans l'*Emerald Room*, la Salle d'Émeraude du Brown Palace qui ruisselait de richesse décorative ; ma rencontre dans un restaurant avec une jeune Indienne, belle comme Atala, et dont je fusse tombé amoureux à la limite de la folie si elle n'eût été accompagnée de son mari, officier de l'armée fédérale... Mais de l'autre côté de l'énorme muraille rocheuse la voix des Sirènes du Pacifique m'appelait à d'autres plaisirs.

X

Je pris mon vol vers San Francisco : deux mille deux cents kilomètres à franchir.

Je ne dirai pas les beautés souvent dramatiques des Wasatch Mountains dans l'Utah, du Grand Désert Salé brillant de mille feux blancs, du Carson Désert et d'autres immensités d'une désolation lunaire que nous survolâmes à longueur d'heures. Je n'ai pas à faire ici de descriptions géographiques ; l'humain seul m'intéresse et ce qui, dans le paysage, est marqué par l'empreinte de l'homme.

San Francisco me déçut au premier coup d'œil : j'y retrouvais l'Europe. C'était Athènes, Paris et Barcelone ; c'était une ville blanche avec des rues en escalier comme on en voit aux pentes du Lycabette, des boulevards de proportions moyennes répondant à ce que les Français ont la manie d'appeler l'échelle humaine et où je m'efforçais de découvrir quelque gratte-ciel surhumain. Certains quartiers étaient italiens, c'était Naples ; d'autres étaient chinois, c'était Fou-tchéou. Et le plus grand magasin s'appelait « La Ville de Paris ». D'ailleurs, la réputation faite à cette ville d'être la plus « délicieuse » des États-Unis me mettait en garde contre les pièges du charme : je me méfie du délicieux comme de l'exquis.

Toutefois j'y vis avec plaisir deux ponts de dimensions américaines : le Golden Gate Bridge et le Bay Bridge. À peine les avais-je aperçus que je sautai dans un taxi et me fis conduire sur l'un puis sur l'autre pour la joie d'effacer la mauvaise impression du début. Ils franchissaient deux bras de mer avec un air de domination tranquille où je reconnus la manière qui

m'était chère. Le chauffeur m'apprit que le Bay Bridge, qui reliait San Francisco à Oakland, livrait passage chaque jour à 70 000 voitures dont chacune payait un droit de 25 *cents*, ce qui donnait plus de six millions de francs par vingt-quatre heures.

« *Marvellous* ! dis-je. Ah ! ce n'est pas la manière du Pont-Neuf ! Ici les ponts font du dollar, comme tout le monde. »

J'entendais chanter en moi le los de Chicago : « Fabulous. *Wonderful*. Technological. *Mechanical*. Progress. *Triumph*... » J'allais mieux et c'est d'un esprit dégagé que je me lançai à la découverte du vrai San Francisco.

Mais oui, il y avait des *skyscrapers* ! Et d'autant plus gratteurs de ciel qu'ils posaient leurs assises au haut des rues en escalier. Tout allait à l'assaut du ciel en cette ville d'élan et d'entreprise. Il semblait qu'elle fût née, elle aussi, pour l'enthousiasme. À la vérité, elle était née de l'enthousiasme des pionniers de la ruée vers l'or : un village en 1848, une des grandes villes du monde aujourd'hui. Moi qui ne m'attardais jamais aux choses du passé, je me jetais avec ivresse dans le passé tout neuf, tout jeune de San Francisco. Pas un immeuble qui eût plus de cinquante ans, pas une vieillerie à visiter sous la conduite d'un guide. Tout ici avait mon âge ; c'était l'âge de mon cœur.

Je laissais aux touristes des deux mondes les canards et les cochons laqués, les gésiers et les vésicules biliaires racornis, les pieuvres et les hippocampes traités à sec qu'exposaient les boutiques du quartier chinois ; je n'avais que faire d'un pittoresque qui évoquait des coutumes et des goûts vieux de cinquante siècles. Je fis, par politesse, une apparition au restaurant Tarantino où le consul de mon pays me traitait à déjeuner ; on s'y croyait dans un petit port de la Méditerranée, on y mangeait des poissons préparés à l'italienne, on y buvait du *chianti* ; des barques bleues se balançaient sur les eaux toutes proches... J'étais très mal à l'aise. D'autres Français de la ville m'invitèrent à dîner dans un restaurant où ils pensaient me régaler de ce qu'ils appelaient la cuisine de « chez nous ». Je suis gourmet de ma nature ; mes origines tourangelles m'avaient, depuis mon enfance, porté à me nourrir de mets plus aimables que rationnels. La France met de la gentillesse jusque dans sa cuisine. Mais l'Amérique m'avait fait découvrir les bienfaits de la chimie culinaire et j'avoue que, ce soir-là, l'apparition

d'un plat de tripes à la mode de Caen me souleva le cœur ; je dus invoquer un malaise d'estomac pour me dérober à cette épreuve.

À San Francisco plus qu'ailleurs j'étais victime d'une fâcheuse notoriété attachée à mon nom : Américains et étrangers qui se piquaient de connaissances littéraires avaient lu jadis un méchant ouvrage où étaient contées les sottes erreurs auxquelles je m'étais laissé aller au cours d'un voyage en Norvège. Des journaux locaux y avaient fait allusion et avaient annoncé ma présence dans la ville. Les coups de téléphone se succédaient à mon hôtel : journalistes, parleurs de la radio, âmes en peine, une foule d'inconnus me demandaient des entretiens. Je répondais que le Jérôme auquel ils croyaient avoir affaire était moralement mort depuis longtemps et que je n'avais avec lui que des rapports, à vrai dire, d'outre-tombe.

Un de mes interlocuteurs à qui j'avais donné cette réponse me parut sursauter à l'autre bout du fil. Passant soudainement de la langue américaine à la française, il s'écria avec une sorte de joie :

« L'outre-tombe ! Justement, c'est ma spécialité. Je serais si heureux de vous recevoir chez moi et de vous présenter quelques-uns des sujets auxquels je m'intéresse ! »

Je pris rendez-vous par pure courtoisie avec ce Français de Californie, ne doutant pas qu'il ne désirât me donner connaissance de quelque manuscrit de ses souvenirs à publier après sa mort.

Le lendemain matin je me présentais à la porte d'une maison dont l'élégance d'aspect, la claire et riante couleur de la façade me donnèrent à penser que mon compatriote était homme à ne se refuser nulle des faveurs de la fortune ; les baies étaient intérieurement voilées de légères mousselines rose tendre ; l'entrée avec son seuil de marbre blanc, avec sa large porte d'un vert Tudor flanquée de colonnes du même ton, accueillait le visiteur dans la promesse des joies de la douceur de vivre et de la paix des instants.

« Quelle charmante demeure ! dis-je à mon hôte qui vint me saluer dans le vestibule fleuri d'azalées.

— Vous me flattez, dit-il. Je m'efforce seulement de la rendre agréable à ceux que j'y reçois.

— Vous y réussissez au mieux : dès le seuil on se sent assuré d'y goûter bien de l'agrément.

— Heu ! fit-il d'un ton un peu mélancolique, ce n'est pas toujours l'avis de ceux qui y pénètrent ; il en est parmi eux dont j'obtiens difficilement qu'ils manifestent leur contentement. La nature humaine est si diverse, voyez-vous ! Certains sont d'emblée souriants...

— Ah ! dis-je, je suis de ceux-là.

Il me regarda d'une singulière façon comme s'il étudiait mes traits du front au menton et d'une oreille à l'autre.

« Peut-être, en effet, murmura-t-il, quoi que, vous savez, quand on est froid...

— Froid, moi ! C'est le contraire de ma nature.

— Excusez-moi, dit-il en se reprenant vivement, vous comprenez, l'habitude... Tenez, ajouta-t-il, il y en a justement un qui garde un air de sévérité malgré tout ce que je tente pour le rendre souriant. Allons le voir, voulez-vous ?

Il m'entraîna vers une porte qui s'ouvrit devant nous sans que nous prissions la peine de la toucher et nous nous trouvâmes dans un ascenseur tandis que la porte se refermait d'elle-même. La cabine, très vaste, était tendue de rose ; on y respirait un parfum mêlé de tubéreuse et de jasmin ; une musique douce y chantait en sourdine.

« Les personnes que reçoit cet hôte plein de prévenance sont, me disais-je, bien mal venues de lui battre froid. On ne saurait montrer d'attentions plus délicates que celles qu'il a pour moi. »

L'ascenseur s'arrêta à mon vif regret, car je m'y trouvais fort bien, et nous pénétrâmes dans une pièce qu'au premier coup d'œil je reconnus pour une vaste cuisine telle qu'on en voit aux étages supérieurs des demeures bien ordonnées. Deux hommes vêtus et coiffés de toile blanche debout devant une table se penchaient avec attention sur un objet que je ne voyais pas. Je les pris pour les cuisiniers de mon hôte occupés à parer quelque rôti avant de le mettre au four.

« Jugez par vous-même, me dit le maître de maison en écartant les deux hommes, et convenez que certains de ceux qui entrent chez moi sont difficiles à faire sourire. Dans notre métier d'embaumeur...

— Quoi ! dis-je, je suis chez un embaumeur... Et... Ah ! mon Dieu, n'est-ce pas un mort que je vois là ?

C'était un mort qui gisait sur la table et c'était ce mort qui refusait de sourire.

« Dans notre métier d'embaumeur, poursuivait l'autre, le difficile n'est pas de donner aux défunts l'apparence de la vie : du rose sur les joues, du rouge sur les lèvres, un rien de car min à la naissance des narines, et c'est fait. Mais l'expression du bonheur, Monsieur, voilà où les meilleurs d'entre nous peuvent échouer. Les morts nous arrivent bien souvent sans que la famille ait su nous préciser comment souriait l'être chéri dans le courant des jours. Le sourire d'un banquier n'est pas celui d'un coiffeur, une vendeuse de la « City of Paris » ne sourit pas comme la présidente du « Women's Club » de Nob Hill...

— Ni, dis-je, comme une *stewardess* des Capital Airlines.

— L'honorable client que vous voyez ici était agent de police de son état ; une crise cardiaque l'a emporté. Si je pouvais lui mettre le sifflet à la bouche, ma tâche serait aisée ; mais la famille exige le sourire. Quel sourire ? Vous avez vu sourire un *cop* ? Moi, jamais.

Il se pencha sur le visage du client, lui prit délicatement entre le pouce et l'index la lèvre supérieure qu'il écarta de l'inférieure, il recula d'un pas, considéra l'effet de cet écartement ; puis, au moyen d'une fine tige nickelée,

il travailla les commissures, les relevant et les rentrant à la fois comme Léonard de Vinci avait fait au pinceau celles de la Joconde ; il s'en prit ensuite aux paupières et, en usant d'une pince, il les entr'ouvrit légèrement, les amena à se plisser en menus sillons vers les tempes ; enfin il donna de l'arrondi aux joues par injection de paraffine fluide.

De nouveau il fit un pas en arrière, inclina la tête de gauche, de droite, ferma à demi les yeux, les ouvrit.

« C'est tout ce que vous voudrez, dit-il, c'est un directeur de compagnie d'assurances, un prêtre méthodiste, un barman... Ce n'est pas un *cop*. Essayez à votre tour, ajouta-t-il en s'adressant à ses aides, moi, je renonce. »

Il m'emmena dans d'autres salles où d'autres corps étaient en main. Ici une vieille dame recevait les soins d'un coiffeur appliqué à lui restituer les blonds cheveux de ses vingt ans ; là des habilleurs vêtaient d'un complet gris-perle un gros homme dont l'embonpoint leur donnait bien de la peine. De temps en temps l'ascenseur musical et parfumé amenait un nouveau cadavre qui venait chercher là une éphémère résurrection.

« Le travail ne manque pas, dit mon hôte, et pourtant nous sommes quarante dans la profession à San Francisco. Jamais de crise dans notre industrie ; nous ne dépendons que du calcul des probabilités avec, parfois, le *boom* d'une épidémie. Les épidémies sont pour nous ce que les guerres sont pour les industries d'armement ; mais nous, nous ne tuons pas, nous redonnons la vie. »

Nous avions quitté l'étage des embaumements ; nous nous trouvions dans le vestiaire des morts. Au rayon des dames, je voyais sus pendus à des cintres un grand choix de déshabillés aux tendres coloris où dominaient le rose et le bleu pâle ; du côté des hommes, c'étaient des complets de ton clair, des chemises de soie, des cravates de toute nuance.

« On me les envoie nus, me dit l'embaumeur, je les habille. Et... Tenez, passons dans le hall voisin... »

Nous franchîmes une porte.

« ... Je les loge », acheva-t-il.

Nous nous trouvions au rayon des cercueils. De toute beauté, ces cercueils ! Bois des espèces les plus rares ; bronzes à motifs floraux où se dessinaient le lierre, symbole de la fidélité, et la rose, image du bonheur ; satins bouillonnés, flots de dentelles. « Convenez, dit-il, qu'il y en a peu parmi eux qui aient jamais couché dans du satin. Tâtez-moi ce moelleux... »

Je tâtai.

De là nous gagnâmes le rez-de-chaussée où mon hôte me fit entrer dans un bar fumoir qu'animaient plusieurs consommateurs. J'eus un coup ! *Leur* offrirait-il également à boire ?

« Ces messieurs, me dit-il, se restaurent avant de gagner le cimetière.

— Quoi ! murmurai-je, c'est pour leur donner du cœur ?

Je ne savais plus où j'en étais et si j'avais affaire à des vivants ou à des morts.

« Ces messieurs de la famille et leurs amis, poursuivait l'embaumeur, viennent d'assister dans un salon voisin à la cérémonie religieuse d'un convoi. Pendant que les femmes se refont une beauté au *powder room* — hélas ! nous ne sommes pas chargés de la beauté des vivants — pendant ce temps les maris vident un verre de whisky. Après quoi tout le monde partira pour le cimetière. Un whisky ?

— Oui, dis-je, et bien sec.

— Voyez-vous, dit-il, ce que les familles demandent de nous, c'est non seulement l'embellissement, le rajeunissement, le retour à la vie de leur défunt, c'est aussi une atmosphère de détente et d'apaisement. Il faut qu'ici tout respire le bonheur. Vous connaissez notre publicité : elle court les journaux : « Vous mourez : nous nous chargeons du reste. » Ce reste, eh bien, c'est à la fois la suppression des apparences de la mort sur les traits du défunt et la suppression du chagrin au cœur des survivants. En France vous entourez la mort de draperies noires et de larmes d'argent, de chants

funèbres, de sanglots ; en Amérique nos maisons de funérailles sont sur la voie de réussir à en faire une... Comment dirai-je ? Une *death party*. Nos faire-part, nos avis de presse inviteront à une « partie de mort » comme on invite à une partie de campagne. N'est-ce pas ce que demandent les morts ? Dans les contrats que nous passons avec eux, de leur vivant, nous nous engageons à créer autour du refroidissement de leur chair une chaude atmosphère de bonne humeur. N'avez-vous pas, en pénétrant dans ma maison, reçu le choc du bonheur ?

— Oh ! certes.

— Vous voyez ! Eh bien, pour les morts c'est la même chose. Nous nous chargeons également de les replacer dans leur décor familial, s'ils le désirent. Une fois, passés par nos mains, ils peuvent sans inconvénient regagner leur demeure et, si la loi dont nous espérons bien obtenir le vote un jour ou l'autre les y autorisait, ils pourraient même s'y installer définitivement. Je vous le dis, nos produits d'embaumement redonnent beauté, jeunesse et santé aux morts : avec eux, aucune crainte de décomposition à avoir, nul risque de pourrissement ; nous veillons que la chair dégage un parfum de renouveau, que le teint soit de lis et de rose.

Je demandai un second whisky.

« Êtes-vous libre cet après-midi ? me demanda-t-il. Une de mes clientes reçoit de cinq à huit. Venez donc, je serais ravi de vous présenter à elle. »

Il me donna une adresse et nous nous séparâmes dans les effusions d'une amitié naissante. Ce Français d'Amérique me plaisait par son optimisme et le désir qu'il avait de donner toute satisfaction à une clientèle qui, pourtant, eût été sans recours contre lui en cas de négligence ou de malfaçon.

À la fin de la journée je me décidais à le rejoindre à l'adresse qu'il m'avait donnée. C'était, dans le haut quartier de Nob Hill, une blanche demeure couleur de joie et de richesse. Une quantité d'autos étaient rangées de biais sur la pente très forte de la rue ; un va-et-vient d'invités s'interpellaient avec bonne humeur, les uns pénétrant dans la maison, les autres en sortant. Je compris qu'il s'agissait d'une *party* et je me réjouis d'avoir fleuri ma boutonnière d'un gardénia qui égayât le veston foncé que j'avais revêtu.

Je suivis les arrivants jusqu'à l'entrée d'un premier salon où — chose rare aux États-Unis — un maître d'hôtel annonçait les personnes priées à ce raout. Lorsqu'il eut jeté mon nom au milieu d'une sorte de murmure de foule, mon ami l'embaumeur se frayant un chemin vint jusqu'à moi.

« Vous voilà ! me dit-il à voix basse. Comme elle va être heureuse de faire votre connaissance ! Elle aimait tant les Français ! »

Il me prit par le coude et me mena au pied d'une petite estrade du haut de laquelle une vieille dame, assise dans un fauteuil à roide dossier Louis XIII, recevait les hommages de ses invités. Elle était fort belle, fort élégante et fort digne dans son maintien ; son sourire était celui d'une personne d'âge à qui la fatigue d'une réception fort longue avait donné une expression d'amabilité un peu figée comme celle que l'on voit aux souveraines en cérémonie. Elle tenait dans la main gauche un sac négligemment entr'ouvert où j'aperçus une boîte à poudre et un étui à rouge ; sa main droite était posée sur le bras du fauteuil. Comme je pensais qu'elle allait me la tendre et que je me penchais pour y poser mes lèvres, mon ami, qui venait de me nommer, me tira vivement par l'épaule :

« Gardez-vous-en, murmura-t-il. La seule imperfection de notre travail est de ne pouvoir redonner à leur corps la chaleur de la vie. »

J'étais chez une morte et c'est cette morte qui recevait.

« Chère Mrs. Knight, disait mon ami en m'entraînant vers le buffet, elle aimait tant à recevoir ! Elle n'a pas voulu s'en aller sans donner une dernière *party*. J'étais sûr qu'elle serait ravie de vous voir.

— Mais, dis-je...

— Nous avons, poursuivait-il, exécuté à la lettre ses dernières volontés : « Que ce soit une *party* comme les autres. Qu'on s'amuse bien ! Qu'on boive bien ! »

On se pressait devant une manière de bar ; on parlait peu et l'on buvait beaucoup.

« Whisky ? me dit mon ami.

— Eh bien, oui... Que voulez-vous ! Whisky.

Dans le fond du salon la vieille dame continuait de sourire.

Cette *party* avait, quoi que j'en eusse, touché mes nerfs de Tourangeau. Pour retrouver mon équilibre, je me rendis au Golden Gate Park.

Qui a jamais vu en Europe un jardin de dix kilomètres de long, planté de fuchsias hauts comme des lilas, d'aralias gigantesques, de bruyères en arbre ? Qui jamais s'est promené à l'ombre des anthémis et des géraniums ? J'étais dans un jardin à l'échelle américaine, tout en records de hauteur, tout en *unsurpassed*. Des couples de garçons et de filles étaient étendus sur les gazons ; je m'étendis — mais seul — au pied d'une bruyère. Et je réfléchis.

« Jérôme, Jérôme, me disais-je, n'oublie jamais la leçon de vitalité qui vient de t'être don née par la vieille dame de Nob Hill. La mort même ne saurait arrêter ces gens-là sur le chemin de la vie, sur l'*American way of living*. »

Et je regardais les promeneurs qui passaient devant moi, les désœuvrés, les retraités qui allaient d'un pas de nonchalance vers...

« Vers quoi ? poursuivais-je en moi-même. Mais vers cet état de bonheur où ils atteindront bientôt lorsque ce que nous appelons la mort les aura remis à neuf, rendus à la fraîcheur du teint et au sourire des lèvres, revigorés, en somme, pour un nouveau départ. »

Une espèce de désir de mourir m'engourdissait les membres, me chantait dans la tête des musiques d'ascenseur parfumé... Je dus me lever pour échapper au sortilège des souvenirs de la matinée. Cependant, les plantes du jardin, les oiseaux sur les branches, les papillons sur les fleurs, tout prenait à mes yeux des airs de sortir d'une *funeral home* ; tout souriait, tout béait de bien-être, tout semblait être au comble du bonheur comme l'était elle-même Mrs. Knight dans le vivant souvenir que je gardais de sa personne morte.

Je ne dirai pas les clairs instants que je passai dans cette ville trop charmante à mon goût. Comme j'étais Français, c'était à qui me mènerait

en promenade aux environs de San Francisco pour visiter des sites dont on m'affirmait qu'ils me rappelleraient les rivages de la Méditerranée. Je dus me livrer vingt fois à l'ennuyeuse obligation de trouver exquis et délicieux ce qui me semblait le moins américain et, hélas ! le plus français dans sa gentille et gracieuse apparence. Nous franchissions chaque fois le Golden Gate Bridge, image du record en soi, du record des records, et du haut duquel les paquebots du plus fort tonnage avaient l'air de jouets nautiques pour bassin des Tuileries. Passé cette grande et belle chose, je tombais dans de l'aimable et du joli et me trouvais aussitôt mal à l'aise. Nous roulions au ralenti à travers des lieux de villégiature appelés Sausalito, Belvedere, Tiburon et qui eussent pu s'appeler le Trayas, Anthéor ou Agay ; mêmes architectures italiennes et néo-grecques que sur la Côte d'Azur, mêmes jardins de palmiers, d'orangers, d'eucalyptus et de bougainvillées ; mêmes appontements pour canots à moteur. Et, pour mieux européaniser ces lieux, des chevaux ! Oui, des chevaux. Je n'en croyais pas mes yeux. De vrais chevaux dans de vraies prairies ; les chevaux couleur de café au lait, les prairies couleur d'herbe. On me dit que ces animaux étaient des *Palamino horses* : c'est tout ce que j'en sus. De l'usage qu'on pouvait en faire, personne ne me dit mot. Pour moi, il s'agissait bonnement d'en tirer un effet décoratif, d'ajouter par leur aspect « vieille Europe » une note de pittoresque suranné aux recherches d'archaïsme des villas d'alentour.

L'on comprend qu'après mes enchantements de Pittsburgh, de Chicago et d'Omaha, le fameux charme de San Francisco n'ait éveillé en moi que de la gêne et du malaise.

Dès que je pus m'éloigner poliment de cette ville où l'on me témoignait tant d'amitié, je pris l'avion pour aller m'installer dans une petite bourgade de la vallée du Sacramento, au cœur de ces alignements d'arbres fruitiers dont, du haut du ciel, j'avais admiré le réseau dessiné à la mesure américaine.

XI

Ô ma lointaine Touraine ! Jardins de mon enfance, vergers des coteaux de Langeais ! Pauvres choses...

Je me rappelais ces pommiers en cordon, ces poiriers en quenouille qui semblaient faire partie de la famille. On s'inquiétait de leur santé, de leurs réussites et de leurs échecs comme de ceux d'un parent. On disait : « Le Beurré d'Amanlis fait de la chlorose. La Reinette du Canada donnera cette année des fruits de comices. » Chaque grappe de la treille était, dès le mois de juillet, mise à l'abri des guêpes dans un sac de crin et, lorsque mûre on la cueillait, on veillait que la pruine fût conservée à chaque grain. À propos de fruits, on ne parlait que de qualité, de finesse, de nuance de goût ; chacun expliquait avec des mots soigneusement pesés la préférence qu'il donnait à la Belle Angevine sur la Crassane, aux pêches dont le noyau se détachait sur celles dont le noyau tenait bon.

Ces souvenirs me venaient à l'esprit tandis que, dans la Jeep d'un fabricant de fruits de la Californie du Nord, je parcourais des hectares de pommiers.

« Je fabrique de la pomme, disait mon compagnon, comme d'autres font de la gomme à mastiquer. Il faut d'abord que l'objet plaise à l'œil : après une enquête menée par les services du Dr. Gallup, j'ai appris que soixante-sept personnes sur cent préféraient les pommes d'une couleur neutre tirant sur le jaune, vingt-deux aimaient mieux les rouges, onze étaient sans opinion ; je fais donc de la pomme jaune.

— Et, dis-je, la saveur de vos pommes ?

— De même que j'ai un coloris standard, de même j'ai une saveur standard : mes techniciens ont capté les effluves odorants de toutes les pommes du monde, pommes de Chine, pommes du Canada, de Normandie, de la haute vallée du Rhône, du Cap, d'Australie, d'Irlande, du Sussex et de l'Anjou ; ils les ont mis en vase clos, brassés, fouettés ; ils ont disloqué les molécules des aldéhydes les plus tenaces. Après quoi un expert, humeur de parfum, venu spécialement de Grasse (France), a étudié le produit de cette opération de synthèse.

— Et qu'est-ce que cela sentait ?

— Rien.

— C'est miraculeux ! m'écriai-je.

— Ce rien, nous l'avons imposé à la chair de nos pommes et nous sommes arrivés à une fadeur standard qui nous permet de jeter chaque année sur le marché mondial sept cent cinquante mille pommes sans saveur allant à tous les goûts, supprimant les embarras du choix et la fatigue nerveuse qui en résultait.

— Il est bien vrai, dis-je, qu'en Touraine, chez mes parents, on en est encore à discuter pendant de longs moments les mérites comparés de la Reinette grise et de la Reinette blanche.

J'étais heureux de cette conversation qui me délivrait de la manie qu'avaient les Tourangeaux, et en général les Français, de débattre à perte de temps sur la qualité d'un fruit, d'un fromage, d'un vin. Le fruit qui plaît à tous parce qu'il ne cherche pas à se singulariser par une saveur prétentieuse, voilà le fruit du progrès, le fruit qui met tout le monde d'accord, me disais-je. Heureux les Américains qui mangent entre amis les pommes de concorde de cet industriel !

Pendant que je me tenais ce langage, nous arrivions à un vignoble qui alignait à l'infini ses ceps et ses pampres.

« Ici, dit mon homme, je fabrique du raisin sans pépins.

— Ah ! dis-je, vous êtes la providence des mangeurs de fruits. Quand je pense à la peine que l'on se donne à cracher les pépins !... Et le raisin sans peau, espérez-vous le lancer bientôt sur le marché public ?

— Mes techniciens sont sur la voie d'y réussir. Dans notre industrie nous visons à amener nos clients — c'est-à-dire les mangeurs — à la suppression des mouvements inutiles pendant le travail de la mastication. Partant des principes de Taylor, promoteur de la rationalisation du labeur, nous les appliquons à l'acte de manger. Qu'est-ce que la bouche ? Une machine-outil.

— Ça, par exemple, je n'y avais jamais pensé ! m'écriai-je. On dira ce qu'on voudra, mais vous, les Américains, vous êtes plus qu'à la page : vous êtes à la page suivante. La bouche, une machine-outil ! Quand on songe que, depuis des milliers d'années, l'homme ne se doutait pas qu'il possédait cette machine-là. Elle était pourtant tout près de ses yeux, à portée de sa main...

— Oui, poursuivit mon compagnon, et notre firme en a étudié chaque pièce, chaque rouage. Nous connaissons dans le détail les efforts imposés aux lèvres par l'ingestion d'un grain de raisin de diamètre déterminé et sur tout par le mouvement conjugué des lèvres et de la langue que nécessite l'expulsion de la peau vidée de son contenu. Aussi réussirons-nous à réduire ces inutiles fatigues et à rendre véritablement agréable la consommation de ce fruit.

— Et, dis-je, pourquoi ne livrez-vous pas à votre clientèle le raisin tout mâché ?

— Ne croyez pas, dit-il, que cette question nous laisse indifférents. Nous envisageons le fruit non seulement tout mâché, mais encore tout prêt à gagner les voies digestives imprégné de salive synthétique ; seule n'est pas au point la formule de salive qui permettrait cet important progrès. Nous l'étudions.

Harry — c'était son nom — ne songeait qu'à m'être agréable. J'habitais sa maison sur la pente d'une colline d'où l'on apercevait un vert océan de cultures fruitières. Je vécus chez lui la vie de famille telle que je n'osais espérer qu'elle fût si parfaitement conforme à l'idéal que je m'en faisais. Les enfants — deux garçons de sept et huit ans, Will et Fred — me prirent vite en amitié ; il n'y avait pas de tour qu'ils ne me jouassent : quand j'apparaissais le matin au salon pour le breakfast, ils m'assaillaient d'une volée de coussins qui m'aveuglaient, ils me jetaient dans les jambes toute sorte d'objets destinés à me faire culbuter, crosses de hockey, serviettes de toilette roulées en saucisson et même le tuyau de l'aspirateur dont, cachés derrière un fauteuil, ils m'envoyaient les perfides anneaux autour des chevilles. Et lorsque j'étais à terre, ils délaçaient mes souliers qu'ils envoyaient ensuite par la fenêtre, ils me tiraient les oreilles, m'ébouriffaient les cheveux et m'enfonçaient leurs doigts dans le nez. J'aimais ce naturel. Harry ni sa femme ne les grondaient de crainte de développer dans ces âmes innocentes des complexes d'infériorité. Je mesurais combien j'aurais gagné à être élevé dans cette liberté de mouvement, dans cet esprit d'entreprise. Hélas ! mes parents ne se lassaient pas de me freiner dans mon naturel : « Ne mets pas les coudes sur la table. Ne lèche pas l'encre de tes doigts : va les laver. Ne dis pas ceci. Ne fais pas cela... » Alors qu'à supposer que Will et Fred eussent mis le feu à la maison, on ne les eût certainement pas tancés ni rudoyés : c'eût été à la compagnie d'assurance de payer les dégâts, à Will et à Fred de recueillir le bénéfice d'un acte de hardiesse exceptionnel.

Chaque matin, une belle voiture s'arrêtait devant la maison ; la femme qui était au volant descendait, jetait la cigarette qu'elle avait aux lèvres et se rendait à la cuisine où elle revêtait une blouse d'un joli rose : c'était la femme de ménage qui venait donner ses deux heures de travail. Je me défiais de sa conversation ; elle avait de la lecture et, pendant qu'elle vaporisait des nuages antiseptiques dans les pièces, elle m'expliquait la philosophie esthétique de Santayana. « L'art, me disait-elle, est le colorant du bonheur et la couronne de l'amour. » À manœuvrer l'aspirateur et l'appareil à tuer les microbes, elle gagnait assez de dollars pour s'offrir le luxe de philosopher, mais la philosophie m'apparaissait comme une offense portée au bon sens réaliste du fabricant de fruits dont j'étais l'hôte et je me dérobaux aux avances intellectuelles de la ménagère en rose.

Quand j'eus épuisé la curiosité que j'avais de la pomologie américaine, quand j'eus fait connaissance avec les prunes à noyau de pêche appelées nectarines, avec les oranges *Sun Kiss*, Baiser de Soleil, dont je ne me lassais pas de recevoir la caresse sur les lèvres, quand j'eus constaté combien les méthodes scientifiques amélioraient la condition des fruits, je quittai Harry sur une dernière attaque à coups d'objets mobiliers montée par Will et Fred et, le soir même, j'atterrissais à Ojito, au pied des monts de la côte du Pacifique.

Ces U.S.A., de quelle diversité est faite leur unité ! Je me trouvais en pays espagnol entre la Sierra del Monte Diablo et la Sierra Nevada. Les rivières s'appelaient San Joaquin, Merced, Santa Maria ; les monts, San Benito, San Lorenzo, tous les saints de la Castille et de l'Estremadure ; les villes, Caliente, Piano, Mariposa, Hornitos. Je m'inquiétais. Garderais-je l'esprit et le cœur suffisamment américains pour échapper aux atteintes de cette latinité ? Je n'y eus pas grand-peine.

Rien n'était moins latin que la façon dont se présentèrent à mes regards les splendeurs naturelles de la Sierra Nevada. C'est au parc national de Yosemite Valley que je les découvris. J'y étais conduit par un jeune professeur de collège nommé B. K. Fish, dont, après deux heures de conversation, il me semblait que j'étais l'ami de toujours. Il avait visité la France et il l'aimait autant que j'aimais les États-Unis ; à chaque compliment qu'il me faisait de mon vieux pays je répondais pas un dithyrambe sur la jeune et puissante Amérique.

« Oui, disais-je, nous avons quelques vieilles pierres, le Louvre, Versailles, Notre-Dame de Chartres, le pont du Gard, mais je ne comprends pas qu'elles aient retenu l'attention d'un B. K. Fish, citoyen d'un pays qui possède le Rockefeller Center, la Cathédrale du Savoir, la Bourse aux Grains de Chicago et le Golden Gate Bridge.

— Ah ! soupirait-il, la France a les Charmettes de Jean-Jacques Rousseau, la Vallée-aux-Loups de Chateaubriand. J'ai cueilli des fleurs dans le jardin

de Saché où Balzac a écrit *Le Lys dans la Vallée*. J'ai vu, à Rouen, la place où Jeanne d'Arc a été brûlée.

— Et moi, disais-je, j'ai pris le lunch au sommet de l'Empire State Building et j'ai mangé des cuisses de grenouilles chez Phil Smidt à Garry. Cher B. K., vous voyez en moi un homme qui, dans votre propre pays, a bu le whisky dans une maison en bulles d'air, a perdu le goût du choix en s'abandonnant avec délices aux impératifs de la publicité de Broadway, s'est délivré de son soi-même dans le Webster Hall de Pittsburgh, a assisté au suicide d'un Nègre sur l'écran de la télévision à Omaha et, pas plus tard que la semaine dernière, a pris part à une remarquable *death party* dans l'élégant quartier Nob Hill de San-Francisco. C'est vous dire à quel point je suis marqué par la civilisation américaine et com bien je me déssole qu'un B. K. Fish, qui a la charge d'enseigner la jeunesse américaine, vienne me vanter les lézardes et les moisissures de ces vieilles bicoques françaises où ont vécu des littérateurs tout à fait démodés.

Il y eut un léger froid entre nous. B. K. Fish l'effaça en tournant le bouton de la radio. La musique arrangea les choses.

À ce moment nous approchions d'un barrage aux proportions tout américaines dressé sur le cours du San Joaquin. Je reçus le choc et poussai un cri d'admiration.

« C'est le Friant Dam, le cinquième barrage du monde, dit B. K. Fish d'une voix sourde.

— Fichtre ! dis-je, quel morceau ! Vous devez être fier, B. K., de présenter ce chef-d'œuvre à vos amis.

— Fier de quoi, Jérôme ?

— Eh bien, fier de citer le nombre de tonnes de béton accumulées ici, la longueur des tiges métalliques qu'on y a enfermées, le cubage de l'eau de retenue, la somme de dollars que ce monument a coûté. J'attends de vous des chiffres.

Il se tut.

Ce silence me donna à réfléchir. Je compris que pour rester bon Américain il valait mieux ne jamais quitter l'Amérique. B. K. Fish, touché par les poisons de la littérature, avait perdu le sens de l'efficiencia à la seule vue d'un chalet savoyard où Rousseau s'était couvert de ridicule, au seul contact des allées d'un jardin de Touraine où Balzac s'était égaré dans les brumes du romantisme.

« Comment veux-tu, me disais-je, que cet intellectuel de Californie, arrivant en France avec une âme toute neuve, n'ait pas été dénaturé par les vieilleries qu'on lui aura présentées ? C'est toujours la même chose : nous, Français, ne trouvons rien de mieux à vanter aux yeux des étrangers que les portails de nos églises du moyen âge, les ponts-levis, donjons et oubliettes de nos châteaux, tous les rogatons des siècles passés enfermés dans de mornes musées. Leur guide touristique à la main, ces malheureux ne voient de notre pays que des cloîtres du xii^e siècle, des pierres tombales du xiii^e, des retables du xiv^e, des mâchicoulis du xv^e. Pas une ligne sur nos centrales électriques, nos gazomètres, nos silos à blé. Nous avons, nous aussi, des barrages. Évidemment, ils ne peuvent lutter avec le Friant Dam mais, tels qu'ils sont, ils offrent tout de même plus d'intérêt au regard d'un voyageur du Nouveau Monde que les gargouilles de Notre-Dame ou les murs démantelés de Chinon ! »

Pendant que je me tenais ce discours, nous étions arrivés, par un chaos de roches où serpentait la route, à un étroit passage que nous franchîmes après avoir payé un droit d'entrée au gardien de ces lieux. Nous avions pénétré dans le Yosemite National Park.

Oui, j'éclatai d'un nouvel enthousiasme, je le dis, je suis heureux de le dire. Que ceux qui verraient dans mon exaltation une sorte de parti-pris aillent se promener dans la Sierra Nevada de Californie, qu'ils emportent avec eux l'image des arbres de nos forêts européennes et qu'ils la comparent au tableau que leur offriront les arbres de la forêt californienne ! Dès les premiers tours de roues de la voiture, je sentis ma taille se réduire curieusement : la végétation que j'apercevais n'était guère différente de

celle de nos montagnes par les espèces que j'y reconnaissais, c'étaient les mêmes pins, les mêmes sapins, les mêmes fougères, mais tous si gigantesques qu'ils me donnaient de moi-même l'impression d'être réduit à rien. Sur le flanc de vallées où de vastes morceaux de France eussent tenu, les *bull pines*, les pins-taureau, semblaient porter sur leurs sombres colonnes le ciel américain ; leurs écailles larges, plates et brillantes leur donnaient l'apparence d'être vêtus d'une cuirasse. Je contenais les battements de mon cœur, je serrais les dents pour ne pas importuner B. K. de mes exclamations. J'aurais dû garder mon sang-froid : au pays des surhommes n'était-il pas naturel que les pins fussent des surpins ?

Plus nous avançons dans la forêt, plus j'étais écrasé par la puissance de toute chose : l'odeur végétale était puissante, les ténèbres vertes où nous circulions étaient puissantes, le silence était puissant. Certains fûts d'épicéas portaient sur leur écorce des touffes serrées d'un lichen jaune qui les vêtaient d'une toison animale. De temps en temps, un oiseau bleu, le *blue jay*, tranchait d'un coup d'aile un rayon de lumière. Des cerfs et des biches, tendres et familiers, s'approchaient de la voiture ; B. K. leur offrait des galettes salées et je voyais briller dans leurs yeux les signes de la gourmandise. À un détour de la route, ce fut un ours qui nous barra le chemin. Sorti d'un fourré au bruit de notre moteur, il se dressait debout et levait les bras en signe d'arrêt. B. K. obéit ; l'ours s'approcha de la voiture, posa ses mains aux longues griffes sur le rebord de la portière, passa la tête par l'ouverture et reçut la tablette de chocolat qu'il exigeait pour nous laisser repartir. Nous franchîmes un tunnel et débouchâmes dans la vallée de la Merced creusée entre des murs de granit de mille mètres de haut. Des lacs en miroir que nul souffle ne venait troubler reflétaient la paix de ces lieux où hommes, plantes et bêtes vivaient dans l'état de confiance mutuelle que mes amis d'Amérique souhaitaient de voir régner entre les hommes de la terre. Des *Cathedral rocks*, des *Cathedral spires* donnaient une religieuse sérénité à tout ce paysage monumental. Je sentais s'apaiser en moi le tumulte des impressions qu'y avaient accumulées plusieurs mois de course à travers une Amérique de gratte-ciel, d'usines, d'universités, de *funeral houses* et de barrages géants. Je priai B. K. d'arrêter la voiture au bord d'un petit lac de la vallée.

Nous nous assîmes sur un gazon piqueté de fleurs bleu tendre que butinaient des papillons du même bleu.

« B. K., dis-je, je crois que je vous ai peiné, ce matin, en donnant à l'Empire State Building la préférence sur la vieille maison de Touraine où vous avez rêvé au *Lys dans la Vallée*. Vous sembliez attristé par mes paroles.

— Jérôme, dit-il, j'étais triste d'entendre un Français célébrer ce qu'il y a de plus éphémère dans mon pays et condamner ce qu'il y a de plus durable dans le sien.

— Quoi ! ne convenez-vous pas avec moi que le plus haut immeuble du monde a une plus solide valeur de prestige qu'un vieux petit château de Touraine ?

— C'est me demander de mettre les valeurs matérielles au-dessus des valeurs spirituelles. Je ne vous suis pas.

Des daims venaient vers nous, les oreilles dressées, le museau humide. B. K. leur offrit du sel qu'il avait versé dans le creux de sa main. Je les regardais appliqués à ne point perdre un grain de leur régal. Nos voix ne les effrayaient pas. On eût dit qu'ils jouaient une scène de bucolique dans un décor de dessin animé.

« *Dear B. K.*, dis-je, voilà ce que vous ne verriez pas à Saché, dans la vallée de l'Indre. Là-bas, vos impressions ne seraient pas organisées, vous comprenez : pas or-ga-ni-sées. Nul rossignol n'eût été dressé à vous donner la sérénade à l'instant même où votre pensée se fût tournée vers le souvenir de Mme de Mortsauf, nul lis n'eût exhalé à point nommé le parfum évocateur des vertus de cette dame. Le romantisme de l'endroit vous eût presque totalement échappé par manque d'organisation. Ici, au contraire, la nature primitive, l'état de sauvagerie sont merveilleusement mis en valeur — il est vrai que l'on paie à l'entrée pour en jouir — et les chocs émotionnels sont distribués avec un art incomparable de la diversité. D'abord, les pins-taureau qui vous assènent un coup de colossal, puis les épicéas velus, évocateurs des premiers âges, et soudain l'oiseau bleu pour la note « Walt Disney » ; ensuite, les biches aux yeux tendres dont la

gentillesse alanguit suffisamment le visiteur pour que la dramatique apparition de l'ours le surprenne dans un état d'abandon et de détente. Enfin, nous voici entourés de daims mangeurs de sel au bord d'un calme lac où se reflètent les tours de cathédrales rocheuses ; c'est l'instant de la relaxation avant, j'y compte bien, les prochains émois inscrits aux attractions du Yosemite National Park. Ah ! B. K., B. K., l'organisation, tout est là ! »

Il m'écoutait en souriant, de cet air désenchanté que je lui avais vu devant le Friant Dam.

D'autres explorateurs du *park* s'arrêtaient au bord du lac-miroir ; groupe après groupe, ils descendaient de voiture, offraient aux daims une poignée de sel ou des galettes salées, se faisaient photographier, la main vers l'animal, le visage vers l'objectif, admiraient le reflet du *Cathedral spire*, s'agenouillaient au bord de l'eau, non par dévotion mais pour constater en soufflant sur la surface qu'il n'y avait nul truquage et que le miroir était réellement liquide ; puis ils repartaient vers d'autres merveilles.

Nous repartîmes à notre tour.

C'est alors que je découvris l'Arbre américain, je veux dire *the world's tallest and biggest tree*, l'arbre le plus haut et le plus gros du monde, et non pas à un seul exemplaire mais à dix, mais à cent, *skyscrapers* de bois élevant en ce lieu de la terre le Manhattan du monde végétal. Je me retrouvais dans cet état de surgissement hors de moi-même — ce qu'on appelle être hors de soi — où m'avait transporté la vue des premiers gratte-ciel lors de mon arrivée à New York. Les paroles qui passaient mes lèvres étaient l'expression même de cette extériorisation de mon moi, elles s'exprimaient en langage de subconscient : « Fichtre !... Oh, là là !... Ça, alors !... » À quoi j'ajoutais en américain : « *Ho-ho !... Wonk !... Haw ! Haw ! Haw !* »

Pouvais-je m'exprimer autrement devant des séquoias âgés de 3 000 ans, hauts de près de 100 mètres, larges parfois de 10 mètres ? Je titubais de jeunesse au pied de ces géants chargés de siècles. L'un d'eux gisait à terre, abattu par Dieu sait quelle force de la nature. On en avait scié le tronc et les hommes d'aujourd'hui pouvaient lire sur ses cercles de croissance l'histoire

des hommes d'autrefois depuis Platon jusqu'à Truman. Cet arbre-là était déjà un bel adolescent lorsque Brutus poignardait Jules César, lorsque le Christ recevait le baiser de Judas ; il était un adulte au temps de Charlemagne, dans la force de l'âge à l'heure où Christophe Colomb posait le pied sur l'île Guanahani ; et, dans son bois imputrescible, il percevait aujourd'hui la puissance atomique de sa terre natale.

Autour de ce gisant colossal la phalange des *Big Trees* montait la garde des siècles. L'aîné de tous était le *Grizzly Giant*, âgé de 3 800 ans ; sa tête, touchée cent et cent fois par la foudre des temps, s'élevait à 70 mètres. Je fis le tour de ses 32 mètres de circonférence en m'excitant à penser que cet être bien en sève, bien vivant menait ses amours d'arbre, poudrait de son pollen les pistils de ses fleurs, fructifiait, dormait naissance à des enfants séquoias dans la même allégresse de santé qu'il faisait à l'époque où les premiers pharaons esquaillaient les lois de leur pouvoir sur les rives du Nil. Un autre de ces *redwoods* — appelés ainsi pour la teinte rouge de leur bois — avait eu la base de son fût creusée en tunnel par les soins des attractionnistes du Yosemite Park. La large voiture de B. K. Fish le traversa sans peine. Ce n'est pas en Europe qu'on eût ouvert un tunnel dans un arbre ! Et, d'ailleurs, dans quel arbre ? Dans un de nos pauvres petits hêtres, de nos modestes chênes ? Par jeu, oui, et pour une voiture de poupée.

« Eh bien, dis-je à mon ami B. K., tandis qu'en fin de journée nous regagnions Ojito, êtes-vous réconcilié avec la puissance et la grandeur de votre pays telles qu'elles se sont manifestées à nous au cours de cette excursion, l'une par le cubage d'un réservoir d'eau, l'autre par les dimensions des antiques *redwoods* ?

— À tous les barrages du monde, dit-il, je préfère la petite cascade que j'ai entendue chanter du côté des Charmettes : en l'écoutant je me disais qu'elle avait joué la même musique pour Jean-Jacques Rousseau au même endroit, sous le même ciel, il y a plus de deux siècles. Quant aux *Big Trees* qui symbolisent à vos yeux la grandeur de mon pays, j'ai souvent médité au pied de leurs énormes fûts : ils sont, en effet, d'un aspect solide et

magnifique à la base, mais il n'y en a pas un dont la tête ne soit brisée par la foudre.

— Que voulez-vous dire, B. K. ?

— Je veux dire que, pendant mon séjour en France, je suis allé m'asseoir à l'ombre du tulipier planté par Chateaubriand à la Vallée-aux-Loups et que là j'ai compris le genre de grandeur qu'un arbre pouvait symboliser. Une grandeur, Jérôme, qui ne craint ni les atteintes du temps ni les orages de la politique.

J'avais vu juste : ce trop sensible intellectuel avait perdu le sens américain de la grandeur en se laissant prendre au chant des vieilles sirènes européennes.

Le lendemain, je le quittai en emportant de lui l'image du seul garçon déraisonnable que les hasards de mon voyage m'eussent donné de rencontrer.

Et je gagnai Los Angeles.

XII

Toujours de la grandeur. Partout de la grandeur. Grandeur verticale, grandeur horizontale. J'étais entouré de grandeur, pénétré de grandeur. J'avais de la grandeur dans les yeux, dans les oreilles, au bout des doigts. Je me grisais de dimensions. Tous les alcools de la longueur, de la largeur, de la hauteur me montaient au cerveau. Ce n'était pas un mince honneur pour un ami de l'Amérique d'être l'hôte de la plus vaste ville du monde, qui se trouvait être une ville américaine. Je le ressentais vivement.

« Sept cents kilomètres carrés ! me disais-je en mettant le pied sur le trottoir devant la porte de mon hôtel. Jérôme, tu foules le sol d'une ville de sept cents kilomètres carrés. Ce trottoir sur lequel tu t'élances a soixante kilomètres de long ; en marchant d'une bonne allure, il te faudrait douze heures pour te rendre d'un bout à l'autre de la rue. Jérôme, mon ami, à ton retour dans la vieille petite Europe, tu pourras dire : les Champs Élysées, peuh ! pas même deux kilomètres... Allez voir à Los Angeles ce qui s'appelle une voie impériale : soixante mille mètres de long ! »

Oui, j'étais ivre de cette ville sans limites, mais je n'étais pas le seul à ressentir les effets de son charme. Tout le monde y paraissait un peu touché de griserie. Coolidge Square, où la beauté de gigantesques bananiers m'avait attiré, était occupé par des groupes d'hommes qui tenaient des meetings philosophiques et politiques ; monté sur un banc, un orateur donnait des preuves de l'existence de Dieu, un autre s'en prenait au gouverneur de la Californie du nombre décroissant des truites arc-en-ciel dans les rivières de la Sierra de Cayama. Une dame d'aspect vénérable distribuait aux passants un mince opuscule où était posée la question :

Eternity. Where Shall It Find Me ? « L'éternité. Où me trouvera-t-elle ? »
Quand elle s'approcha de moi et me remit la brochure, je lui dis avec élan :
« Ah, Madame, puisse l'éternité me trouver au paradis de la Californie ! »
Elle hocha la tête et me dit d'une voix douce : « Puisse-t-elle vous trouver
dans le repentir de vos fautes ! » Et elle m'emplit les poches d'une
vingtaine de ses tracts. Chère Amérique ! Cher pays !

Au long de l'interminable Broadway je croisais toute une humanité étrange
en ses manières et ses vêtements. C'était l'homme des cathédrales ruisselant
de barbe et de cheveux, offrant pour quelques *cents* son portrait avec
dédicace. C'étaient des couples de *Negroes* en grande élégance, flânant
devant les vitrines des bijoutiers comme s'ils en étaient les clients habituels.
Je croisais des Mexicains authentiques vêtus comme tout le monde et des
autochtones U.S.A. qui s'habillaient en Mexicains. À la nuit, les lumières
de Broadway se mettaient à danser en signe d'appel au plaisir et à la joie :
dances tournantes, danses sautantes, danses en zigzag. Les passants, pris
comme au lasso dans ces rythmes d'allégresse, étaient happés, quoi qu'ils
en eussent, et jetés dans les bouches lumineuses des salles de spectacle. Il
fallait que le spectacle même de la rue freinât mon élan pour que je ne fusse
pas, à mon tour, arraché au trottoir et envoyé vers les *moving pictures* d'un
cinéma. Dans cette atmosphère de liesse je voyais errer ici et là de
pitoyables créatures dont on eût dit que la présence était calculée par les
marchands de joie pour mieux mettre en relief la gaieté de la rue. Une
vieille femme, ayant sur ses traits un air de démence, se tenait assise sur le
rebord d'une poubelle ; ses pieds étaient chaussés de sacs en papier serrés à
la cheville par une ficelle ; de ses dents elle raclait l'intérieur d'une
épluchure de banane et sur ses genoux étaient d'autres épluchures. Plus loin
un vieillard miséreux, dont la maigreur et la pâleur semblaient appartenir
déjà aux accessoires de la mort, riait jusqu'à perte de souffle en considérant
une pièce d'un cent qu'il tenait entre deux doigts ; je m'approchai de lui et
le touchai à l'épaule : « *Why are you laughing, old friend ?* » lui dis-je. En
s'étranglant de joie il me répondit qu'il riait parce qu'il était devenu d'un
coup très riche, tellement riche qu'il allait pouvoir épouser enfin la femme
de ses rêves. « *I'm a rich man !* » disait-il en mettant sous mes yeux la
piécette de bronze. « *I'm a rich man !* »

Cette douce folie des gens de la rue me gagnait peu à peu. Je ne me reconnaissais pas dans ma façon de penser et d'agir ; je me découvrais une tendance à d'artificieuses spéculations de l'esprit, à des originalités de maintien. Je me plaisais dans des raisonnements sophistiqués où la subtilité l'emportait sur la clarté ; je recherchais les milieux spécialisés dans la confection des états d'âme. Je me mis à porter des chemises illustrées, donnant la préférence à celles où était figurée la symbolique du rêve : nuages roses sur lesquels soufflaient des enfants ailés, bulles de savon enveloppant de leur transparence le visage d'une *pin up girl*. J'eus des cravates philosophiques : les images de l'une éparpillaient au vent des graines de pissenlit, celles de l'autre posaient un point d'interrogation au-dessus d'un cœur vingt fois reproduit en rouge sur fond noir.

J'étais de toutes les *parties*. Los Angeles débordait de *parties*. La *Ziem party* qu'offrit Mrs. Babcock me révéla les raffinements auxquels pouvaient atteindre les amateurs d'art de la côte du Pacifique. Mrs. Babcock recevait dans sa demeure de Beverly Hills, construite sur le modèle de la Maison des Amours dorés de Pompéi, en plus grand. Dans l'atrium, cou vert d'un plafond de marbre translucide, un orchestre de Nègres dopait les arrivants à coups de trompettes tandis que des porteurs de plateaux achevaient le *doping* en offrant des mélanges d'alcools promptement efficaces. J'appris que Mrs. Babcock venait d'acquérir une *Vue de Venise* du peintre Félix Ziem et désirait la présenter à ses amis : aussi nous préparait-elle à l'admiration avec tous les soins que demande la mise en marche de ce sentiment. Quand le ton général des propos eut atteint la sonorité de l'enthousiasme, elle frappa dans ses mains et nous invita à prendre place sur les sièges d'une vaste pièce aménagée en salle de spectacle. L'orchestre de l'atrium s'était tu. Dans la demi-obscurité où nous nous trouvions, les murs semblaient vaporiser une musique de rêve. Je goûtais jusqu'à la souffrance les délices de l'attente. Qu'allait-il se passer ? Que nous préparait-on ? Soudain, au fond de la pièce, un rideau glissa et découvrit une scène au milieu de laquelle, posé sur un chevalet, s'offrait à nos regards le tableau de Félix Ziem. Des projecteurs jetaient sur les palais, la lagune et les gondoles une lumière chaude et dorée toute dans la note de gloire des étés de l'Adriatique ; la musique des murs éleva le ton, les éclats de ses cuivres ajoutèrent à ceux du soleil vénitien. Nous applaudîmes. Après quoi, de jaune la lumière se fit bleue ; Venise nous apparut baignée de ténèbres

laiteuses. « *The moon on the lagoon* », dit la voix de Mrs. Babcock. C'était, en effet, la lune qui succédait au soleil sur l'eau de la lagune. D'ailleurs, la musique nous faisait entendre la *Sonate au Clair de Lune* de Beethoven. Des soupirs fusaient ; on murmurait : « *So nice ! So atmosphere !...* » Je me sentais devenir Musset ; je cherchais une George Sand. J'allais, à tout hasard, saisir la main de ma voisine lorsque la lune disparut pour, de nouveau, laisser place au soleil. À ce moment, l'orchestre nègre reprit dans l'atrium ses fanfares de joie et nous nous éloignâmes de la lagune pour retrouver Pompéi, son jazz et ses cocktails.

Je fus prié à bien d'autres *parties*. Il y eut celle que donna Sam Randolph pour rencontrer chez lui le duc et la duchesse de Montoro. Sam Randolph était le roi du phonographe ; la duchesse de Montoro était la fille du duc d'Albe. Il s'agissait donc d'une *Duchess party* et d'honorer le jeune ménage Montoro en voyage de noces sur la côte de Californie. Ah ! ce n'est pas à Séville ou à Tolède qu'on eût monté pareille fête en l'honneur des nouveaux mariés. Le palais de Sam Randolph, tout en marbre synthétique et boiseries de xyloplex, avait été décoré de mille petits ballons jaunes et rouges aux couleurs de l'Espagne et qui se pressaient sous les plafonds en un gracieux effet de bulles mouvantes. Un orchestre invisible jouait sans interruption. Je le cherchais de salle en salle sans pouvoir le situer. Il devait se trouver dispersé dans les matériaux même de la construction, car on entendait de la musique sortir des murs, des parquets, des voûtes et des vitres. J'avais l'impression qu'il en sortait de mes bras et de mes jambes et que ma respiration exhalait non plus de l'air mais des airs. Il est vrai que Sam Randolph s'entendait fort bien à transformer le réel en féerique. N'avait-il pas fait venir par avion spécial le célèbre barman du « Drake » de Chicago chargé de créer au moyen d'habiles mélanges d'alcools une *spanish atmosphere* ? Après avoir avalé plusieurs verres d'une boisson sortie du génie créateur de ce maître, j'hispanisais de cœur et d'esprit, je voyais jaune et rouge, je sentais monter à mes narines la forte odeur d'une *plaza de toros*. Malheureusement le duc ni la duchesse ne vinrent. Et nous décidâmes de terminer la *party* à l'américaine dans un joyeux tumulte que ne menaçait plus la noble roideur espagnole.

Mais à toutes ces *parties* où s'épanouissait la joie californienne, je préférais les soupers aux chandelles dans les restaurants de Beverly Hills, de Pasadena et de Hollywood. J'y traitais mes amis et j'y étais traité. Ô chuchotantes soirées dans la secrète pénombre des salles éclairées par quelques rares bougies ! Guidé par un maître d'hôtel, les mains en avant pour ne point me heurter aux nuques et aux épaules des soupeurs, je gagnais la table qui m'était réservée. Mes invités apparaissaient, l'un après l'autre, ombres glissantes que je devinais plus que je ne les reconnaissais. Quand je n'étais pas sûr de l'identité d'un arrivant j'élevais vers son visage le bougeoir de la table et m'éclairais ensuite par le même moyen afin qu'il vît que j'étais là. Cette mode des soupers à tâtons me convenait au mieux. J'y invitais des stars ; c'étaient les personnes qu'il était le plus difficile d'approcher et sur tout de toucher, à moins qu'on ne se découvrit à leurs yeux comme un riche mari éventuel. N'ayant point le désir de prétendre à la main d'une de ces créatures supra-terrestres, j'ai mais à les avoir pour voisines de table ; les pâles ténèbres de la salle favorisaient de furtifs contacts avec un vrai poignet, un vrai coude, une épaule authentique appartenant à l'une de celles qui m'étaient apparues sur l'écran comme des images à jamais inabordables.

Ce soir-là, alors que je cherchais ma fourchette sur la nappe, ce fut le petit doigt de Bette O'Brien que je rencontrai. L'émoi riva à mes chevilles des anneaux de feu, ma voix s'étouffa sous le bâillon d'un trouble inconnu. Quoi ! Bette O'Brien, la divine, l'inaccessible... Son doigt, son vrai doigt dans ma main, dans ma vraie main... Les stars avaient-elles donc des doigts comme ceux qu'on voit aux femmes naturelles ? Mais oui. Dans le très court instant où, par fausse mégarde, j'avais enfermé celui-là entre les miens, je n'avais pu douter de sa réalité : il portait même à son extrémité un ongle.

Ce qui me plaisait dans cet univers de Hollywood c'est qu'on ne s'y embarrassait pas des mille petits soucis du courant des jours. Tout y était organisé pour qu'on se crût dans un pays où l'être humain échappait aux misères de sa condition. J'étais reçu à Beverly Hills dans des demeures d'étoiles où je cherchais en vain les indices d'un mode d'existence terrestre. Se pouvait-il qu'on y vécût en chair et en os, qu'on y connût la migraine, les crampes d'estomac, qu'on y éternuât, qu'on y bâillât, qu'on y ronflât ?

J'imaginai des chambres à coucher avec des draps de lit en mousseline de nuage, avec des tapis en fils d'air et des tentures en rayons de lune. Malheureusement mon imagination seule y pénétrait et je ne pouvais faire que des suppositions sur ce qui s'y passait : nul doute que ce ne fussent des choses d'une grande suavité, immatérielles, suprasensibles, des choses telles qu'il s'en pas sait entre déesses et mortels dans les alcôves de la mythologie.

D'ailleurs, les *living rooms* m'apparaissaient comme des répliques des appartements de l'Olympe. J'étais gêné d'y pénétrer, le corps vêtu de drap de laine, les pieds chaussés de cuir. Celles qui m'y recevaient s'enveloppaient de beauté comme d'un vêtement de divine matière, et moi j'étais celui qui s'habillait de laine animale. D'où un complexe d'inégalité qui me brisait dans mon désir de me montrer galant et empressé. Les paroles de mes lèvres étaient trop lourdes aux oreilles de ces filles diaphanes. Je ne pouvais vraiment pas m'écrier devant une Bette O'Brien, une Grâce Marlow : « *You are so pretty, so lovely, so...* » Non, ce n'était pas ce qu'il fallait leur dire. Il eût fallu leur parler la langue des bandes sonores qui est immatérielle, qui n'a besoin pour s'exprimer ni des cordes du larynx ni des organes de la bouche. Mais comment faire ? Comment enregistrer sur bande tout ce qui me passait par le cœur pendant mes entrevues avec ces fleurs en forme de femme ?... Et, aussi, comment leur faire entendre cet enregistrement ? À la vérité, c'est sur l'écran que j'eusse été le plus à l'aise ; image s'adressant à une image avec une voix sonorisée sur bande, j'aurais trouvé les mots, les gestes, les expressions de visage qui sont le propre des héros de cinéma...

J'en étais là de mes rêveries quand j'eus une brusque révélation de la véritable nature des stars.

Ce soir-là, à une table voisine de la mienne, dans la douce pénombre du restaurant « Pavillon », j'entendis une fille ravissante, blonde, si blonde, et presque transparente, commander une *French Onion Soup*. De la soupe à l'oignon — et à la française encore ! — passant par les lèvres d'une star, descendant par son tendre et irréel gosier ! C'étaient des choses auxquelles je n'avais jamais pensé... Mais quand, à la lueur des bougies, je vis l'impondérable créature porter la cuiller vers sa bouche, je compris qu'une

star n'était pas tout à fait ce que je croyais et qu'on pouvait être une *goddess*, une *fairy* ou une *vamp*, une déesse, une fée ou une vampire de l'écran, sans dédaigner les grossières nourritures des humains.

Je n'eus plus de plaisir à demeurer à Hollywood. L'irréel que j'avais cru y voir porté à une perfection tout américaine prenait figure de réel ; je descendais de l'écran, je reprenais pied sur la terre.

Je me jetai avec une ardeur nouvelle dans le vrai de la vérité. Plus de suavités, plus de pâles ténèbres et d'impalpables créatures. Je courus en taxi les lignes droites de Melrose Avenue, de Cahuenga Avenue, de Santa Monica Boulevard. Je m'enivrai de boutiques, d'enseignes, d'affiches.

« Musique, musique ! criais-je au chauffeur dont la radio faisait un murmure trop suave à mon goût. Amplifiez, mon ami, donnez au film de la rue l'accompagnement musical qui convient à sa réelle réalité, à sa vraie vérité. »

Que cela était beau ! Les messages de l'activité d'une grande ville m'arrivaient dans l'œil droit, dans l'œil gauche :

LAUNDRY... ICE CREAM... RAINBOW MARKET... HOLLYWOOD STATE BANK... METAL SUPPLY... STEAKS SANDWICHES FOUNTAIN... LIQUORS... CHIROPRACTOR... TIRE SERVICE... RADIO SERVICE... FURNITURELAND... CHIROPRACTOR... LAUNDRY...

Je retrouvais *mon* Amérique.

XIII

Los Angeles avait tendu les cordes de mes nerfs à la limite de leur résistance. Comme autant de flèches prêtes à voler vers n'importe quoi pourvu que ce quoi fût un but, cent et cent désirs d'agir pour agir se pressaient sur les fibres de ma volonté. J'étais prêt à me jeter dans des entreprises d'audace où j'eusse conjugué jour après jour le verbe *faire* suivi d'un complément hardi et sans nuance : je fais du dollar, j'ai fait du dollar, je ferai du dollar... Le seul impératif de ce beau verbe m'apparaissait comme un ordre venu des plus hautes régions de l'éthique : fais. Quel mot ! Quel programme ! À la réflexion, toute la morale américaine tenait dans ces quatre lettres. Lié à cette morale par un accord total de ma personne, il fallait que je *fisse*. Faire, faire, faire... Mais faire quoi ? J'en revenais au dollar. Faire du dollar me semblait définir au mieux la règle de vie d'un véritable homme d'action.

Cher Jérôme ! Pour faire du dollar il ne suffisait pas de vouloir en faire. Encore fallait-il un outillage qui te manquait, le ton de l'autorité dans les propos, l'affirmation de la réussite dans le regard, l'aisance dans le bluff, un art d'illusionniste réservé à quelques élus du destin.

C'est ce que je me disais. Aussi étais-je triste et perplexe dans le fourmillement de mes désirs d'agir. Je consultai un psychanalyste ; il ne me cacha pas la gravité de mon état et m'ordonna une cure de relaxation.

« RelaxeZ-vous, me dit-il, dans chaque fibre de chacun de vos muscles, dans chaque élan de chacun de vos globules rouges, dans chaque appel de

votre *libido*, dans chaque ondulation de votre intestin, dans chaque poussée de croissance de vos poils et de vos ongles... »

Il poursuivit ainsi en énumérant avec une grande connaissance de mon corps tout ce qui était élan vital au plus profond de mes tissus. Puis il fixa sur moi un regard brûlant d'efficacité.

« Relaxez-vous ! dit-il d'une voix serrée qui passait comme un sifflement entre ses dents. Relaxez-vous ! »

Je crus m'évanouir. En un instant je me trouvais si relaxé que c'était tout juste s'il me restait assez de moi-même pour signer le chèque de la consultation et regagner en taxi mon hôtel. Les fibres de mes muscles étaient comme des vermicelles à l'eau, les jointures de mes bras, de mes jambes se mouvaient dans une gélatine, mes idées s'associaient de voisine à voisine comme les images d'un film au ralenti.

Je quittai Los Angeles dans cet état de molle détente et je gagnai San Diego dans le sud de la Californie.

Pourquoi San Diego ? Parce que San Diego était situé à l'entrée du désert d'Anza et que j'avais besoin de désert, oui, une enivrante envie de désert après tant de foules affairées, tant de visages tendus, de poings serrés, de cris de victoire, tant de *oof* ! de *crash* ! de *clang* ! bref de manifestations par l'image et par le son d'une civilisation dynamique, exaltante, donnée à juste titre en modèle à l'Europe, à l'Asie, à l'Afrique et à l'Océanie et pour laquelle, hélas ! je manquais d'entraînement.

Dès mon arrivée à l'*airport* je me rendis au bureau de renseignements des United Air Lines et m'informai du désert.

« *Excuse me*, me répondit dans un ravissant sourire la préposée aux renseignements, je ne connais pas d'hôtel de ce nom à San Diego. »

Avant que j'eusse pu m'expliquer elle avait saisi le téléphone et, renseignante en défaut, se renseignait auprès d'un superspécialiste du renseignement à propos d'un hôtel appelé « Desert ».

« Quelle science de l'organisation ! me disais-je. L'organisation même est organisée, le renseigneur est renseigné et, s'il a mal compris la question qu'on lui pose, son erreur de départ est si bien mise en circuit qu'elle finit par aboutir à une vérité. »

En effet, la jeune fille ayant remis l'appareil en place m'expliqua que, s'il n'y avait point de Desert Hotel à San Diego, il y avait un Desert Camp à 80 *miles* de là au pied des Borego Mountains, qu'on y trouvait le gîte sous la tente et le manger dans du fer-blanc, qu'on y garantissait le scorpion, le serpent des sables et le lézard géant, que la sensation de mortelle solitude y était assurée ainsi que le mirage avec nappe d'eau fallacieuse, le tout moyennant le versement à la Desert Cy d'une somme de 35 dollars comprenant le trans port, le séjour, les variétés et la prime d'assurance contre la mort par la soif.

« Même la mort par la soif est organisée ! m'écriai-je. Ah ! ça alors, c'est quelque chose ! »

Je courus à la Desert Cy dont les services alertés par les soins de la jeune employée n'attendaient plus que mon chèque pour me conduire vers la solitude désirée. Une heure plus tard je prenais place dans un car du désert où me rejoignirent, au moment du départ, une dizaine de voyageurs avec un guide extrêmement loquace. Mon premier mouvement fut de dépit. J'avais acheté pour 35 dollars de solitude et je n'étais pas seul. Mais je sus que mes compagnons s'étaient groupés dans le dessein d'éprouver, eux aussi, le plaisir d'être seuls.

« Vous comprenez, me dit ma voisine de siège, la solitude n'est agréable que si elle est organisée.

— Ah ! dis-je, vous avez raison : c'est fort bien d'être seul, encore faut-il l'être en commun avec d'agréables compagnons ; c'est à quoi je n'avais pas réfléchi.

Il est vrai que ce groupe de solitaires était fait de gens de bonne compagnie, bien décidés à goûter la solitude dans les meilleures conditions d'entente et d'harmonie. Je me présentai à eux ; chacun se présenta à moi. Je leur appris que je me rendais au désert pour me relaxer ; ils me répondirent qu'ils étaient sur tout curieux d'y écouter du silence et, si possible, de l'entendre.

« Entendre le silence, dis-je, quel raffinement, quelle subtilité d'esprit !

— Nous sommes tous citoyens de Los Angeles, me dit Mr. Lewis B. Corbett, doyen du groupe, c'est la ville la plus vaste du monde et c'est aussi la plus merveilleusement vibrante et bouillonnante. Le travail ne s'y interrompt ni de jour ni de nuit, le dollar y déferle, la richesse y ruisselle, la prospérité y déborde jusque sur les trottoirs...

— C'est bien vrai, dis-je, j'y ai vu un vieil homme qui, un *cent* { *dans la main, se croyait* milliardaire.

— Vous voyez ! Eh bien, dans cette ville admirable, que nous sommes fiers de donner pour modèle à l'univers, dans cette ville où tout est au mieux, en mieux, du mieux et pour le mieux, il y a une chose que nous ne pouvons ni concevoir ni percevoir : c'est le silence. Nous avons tous entendu parler de ce phénomène naturel qui est l'absence de bruit. Nul d'entre nous n'en a jamais été le témoin. Voilà pourquoi nous avons traité avec la Desert Cy pour qu'elle nous mène en un point de nos États-Unis où nous puissions nous assurer que le silence existe et que ce n'est pas un mot inventé par les sourds.

Heureuses gens qui ignoraient le silence, ce triste privilège des vieilles nations engourdies dans le traintrain des jours ! Je ne doutais pas que la découverte de cette négation du *struggle for life* ne leur réservât une profonde déception. Je me rappelais soudain le silence des petites villes de ma Touraine natale, le silence des rues dévalant du haut des ruines de Chinon, l'absurde et vain silence de la maison de mon enfance à Langeais où l'on entendait le travail des vers actifs à miner les pieds des fauteuils et les panneaux des bahuts... Oui, le bruit de Los Angeles m'avait surexcité au delà de mes moyens de résistance, mais combien je trouvais belle sa leçon ! Il était la fanfare du progrès, la clameur de l'avenir. Il matérialisait l'air, il comblait les vides de l'espace ; par lui l'atmosphère semblait encombrée de

présences comme l'étaient les rues, les places, les buildings, les gares, les pharmacies et les halls d'hôtels.

Le car du désert, pendant ce temps, roulait grand train à travers des vallonnements chaotiques et stériles où l'on apercevait ici et là de pauvres baraquements qui paraissaient égarés dans ces paysages de désolation.

« *What is it ?* demandai-je au guide. Qui peut vivre ici sur ces terres sans espoir ?

— *It's an Indian Reservation*, me répondit-il.

— Une réserve d'indiens ! dis-je. Stoppez le car, je voudrais voir de près les descendants de ces sauvages qui ont failli vous coloniser.

Je me rappelais ma conversation de Chicago avec Tcherbek et le tableau que ce cher garçon m'avait tracé des belles prairies réservées aux Indiens. La voiture s'arrêta devant une clôture de fils de fer au delà de laquelle vauquaient de misérables créatures vêtues de loques et qu'à première vue l'on eût prises pour les pensionnaires de quelque léproserie privés de tout contact avec les bien portants. Mais l'entrée de la réserve était ouverte à qui désirait visiter ces pauvres lieux et, si mes compagnons de car n'avaient opposé à ma curiosité une ironique indifférence, je me serais laissé aller à voir de près les fils de ceux qui avaient osé s'opposer à l'occupation de la terre d'Amérique par les vrais Américains.

« Sont-ce là les seuls survivants des hommes de la Prairie ? » demandai-je.

Le guide m'apprit que les *reservations* étaient fort nombreuses en ces régions déshéritées où les Blancs vivaient difficilement et où les Indiens avaient reçu de l'administration de très honorables espaces vitaux aussi prospères que celui devant lequel nous étions arrêtés. Il y avait, me disait-il, la Santa Ysabel Réserve, la Rincon, la Jolla, la San Pasqual, la Mesa Grande, la Los Coyotes, la Capitan Grande, la Cuyapaipe, la Viejas qui mesurait 4 *miles* sur 5 et la Campo Reservation qui ne développait pas plus de 1 *mile* sur 2. Autant de lieux de séjour fort agréables d'où étaient exclus les soucis que causent l'usage de la liberté et l'abus que l'on en fait. En somme, de la part des Blancs d'Amérique une généreuse mansuétude

envers quelques dizaines de milliers d'intrus couleur de cuivre nullement qualifiés pour occuper les terres découvertes par des navigateurs européens : le contraire même du colonialisme.

Nous poursuivîmes notre route jusqu'aux sables à yuccas du Cuyamaca Ranch d'où nous fonçâmes dans le désert par les mornes solitudes du Sentenac Canyon.

« Est-ce que nous sommes arrivés au pays du silence ? demanda ma voisine.

— Non, dit le guide, dans les arbustes épineux que vous apercevez on signale la présence d'un oiseau siffleur et entre ces pierres brûlées par la chaleur court un lézard qui jette par la gorge un jappement bruyant.

Nous avançons dans la poussière d'une étrange région plantée de cactus à poils jaunes, de buissons à feuilles figées sous un vernis glacé, d'arbrisseaux aux branches d'un bleu si pâle qu'on les appelait *smoketrees*, *arbres-fumée*. Des *ocotillos* dressaient vers le ciel leurs bâtons nus en attendant de les fleurir à leur pointe extrême d'une légère oriflamme rouge. Plus rien ne rappelait la terre des hommes. Et que nous fussions au pays du dynamisme et de l'efficacité me semblait inimaginable. Se pouvait-il qu'il y eût des arbres-fumée, image du rêve et du vague à l'âme sous le même ciel qui se gonflait des fumées de Pittsburgh ? Devais-je admettre sans une révolte de ma foi en l'homme américain que d'aussi vastes espaces fussent improductifs ?

« Attention ! chuchota le guide dans son porte-voix. Nous approchons du pays du silence. Ici, Borego Valley, à 130 pieds au-dessous du niveau de la mer. Là-bas, le Desert Camp où vous allez passer deux jours, livrés à vous-mêmes. Descendez du car, *Ladies and Gentlemen*. Je viendrai vous reprendre ici-même au matin du troisième jour. *Good luck with the wishes of the Desert Cy !*

La voiture s'éloigna et nous nous trouvâmes, les pieds sur un sable brûlant, les yeux meurtris par la lumière, au milieu de la désolation des désolations. Sans un mot nous nous dirigeâmes vers le camp où chacun de nous déposa son bagage sous la tente de son choix. Déjà la soif s'insinuait dans les détours de notre gosier et nous nous inquiétions de dé couvrir parmi les boîtes en fer-blanc celles qui contenaient quelque boisson quand mon regard tomba sur une notice fixée à la toile de ma tente : *Pour l'eau de boisson et de toilette, il est recommandé de la puiser aux cactus barril du désert.*

Mes compagnons étaient inertes et sans paroles. La nouveauté du silence semblait les frapper de stupeur ; ils tournaient la tête de tout côté à la recherche d'un son ; certains s'enfonçaient le petit doigt dans l'oreille et le secouaient vivement comme pour ouvrir à leur tympan une voie qu'ils croyaient bouchée.

Je partis seul à la recherche des *cactus barril*. À cause du nom je ne doutais pas qu'il ne s'agît d'un végétal en forme de tonneau et que je n'eusse qu'à y puiser pour emplir le seau de toile que j'avais emporté. Rien de semblable ne s'offrait à ma vue sur le fond du désert. Plus je marchais, plus j'avais soif. La tête me tournait ; je conservais tout juste assez de conscience pour me rappeler que j'étais couvert par une assurance contre la mort par la soif. J'allais m'étendre pour trouver du repos — peut-être le dernier — quand, cherchant un peu d'ombre dans ces sables, j'aperçus un gros cornichon vert hérissé de piquants qui pouvait bien être la source annoncée par la notice. Je lui envoyai un coup de pied dans le flanc ; une eau claire jaillit de la blessure ; je la bus d'abord à pleines mains, puis j'en emplis mon seau.

« De l'eau ! Voici de l'eau ! criai-je à mes compagnons en accourant vers eux.

— *Shut up !* me fit avec de grands gestes Lewis B. Corbett, taisez-vous, nous commençons à entendre le silence.

Ils étaient tous assis sur le sable, les deux mains en cornet derrière les oreilles, le cou tendu vers l'infini. Ils paraissaient béats. Je les enviais de découvrir en cette Amérique où tout avait été découvert une nouveauté qui leur fût si nouvelle. La séance dura une bonne heure pendant laquelle je

tentais de goûter les bienfaits de la relaxation. Me croira-t-on si je dis que ce silence écouté en commun, loin de m'apaiser, me causait une sorte d'excitation semblable à celle que j'avais éprouvée au cours des différentes *parties* des dernières semaines ? Je me trouvais engagé dans une *silence party* et, ma foi, je m'y donnais de bon cœur. Je sentais passer entre mes amis et moi ce courant d'émotion collective auquel si souvent je m'étais laissé aller durant d'autres réunions de plaisir. Toutefois, il manquait quelque chose à mon état d'âme, une nourriture spirituelle dont j'éprouvais le besoin sans m'en définir la nature. Je n'osais demander à Corbett s'il ne se sentait pas, comme moi, privé d'un quelque chose qui l'empêchait de jouir pleinement des effets du silence. Mais au moment où cette question me tourmentait le plus vivement l'esprit, je vis Corbett se tourner vers sa voisine et lever vers elle un regard interrogateur ; elle abaissa la tête en signe d'acquiescement. Il me regarda ensuite de même façon et j'abaissai la tête en pensant en moi-même : « Mais oui, bien sûr ! » Alors il se dirigea vers sa tente et en revint marchant sur la pointe des pieds et tenant à la main un petit appareil de radio. Il en tourna le bouton d'allumage, une douce symphonie se répandit par les airs ; les visages tendus se détendirent ; des mains se joignirent de voisin à voisine...

Nous avions tous compris que c'était en musique qu'il fallait écouter le silence.

Dès lors, nous nous donnâmes aux autres plaisirs du désert selon le programme établi. Après avoir bu l'eau — d'ailleurs douceâtre et tiédasse — du *cactus barril*, nous jouâmes à avoir peur des scorpions : nous soulevions une pierre sous laquelle se tenait la bête et nous reculions avec l'horreur prévue au contrat de la Desert Cy ; nous faisons la chasse aux mirages, nous courions vers des lacs aussitôt disparus qu'apparus ; ces courses à l'eau nous assoiraient et nous faisons vingt détours avant d'atteindre un *cactus barril* pour rendre vingt fois plus ardente notre soif et vingt fois plus intense notre plaisir de nous désaltérer.

Le soir de cette première journée nous soupâmes de quelques aliments en boîte dont je ne saurais dire la nature exacte, puis, gênés par le silence mais vaincus par la fatigue, nous nous endormîmes chacun sous notre tente.

Le lendemain, nous décidâmes d'explorer le désert et même de faire tout le possible pour nous y égarer. Nous portions dans nos sacs des vivres pour plusieurs jours, des pastilles antisoif et quelques tubes d'un produit synthétique appelé dynamol dans lequel la science américaine était parvenue à inclure, sous forme de comprimés, de l'extrait de courage, de persévérance, de volonté farouche et d'esprit de décision. Les dames en prirent une assez forte dose dès le départ ; les hommes se jurèrent de n'en faire usage qu'à la dernière extrémité.

Nous partîmes à l'aventure, au hasard de nos pas. Je ne décrirai pas nos fatigues, la brûlure de nos plantes de pied, la gerçure de nos lèvres et ces bourdonnements d'oreille causés par notre position au-dessous du niveau de la mer. Nous nous taisions, mais en chacun de nous soupirait le cœur et gémissaient les muscles, soupirs et gémissements qui, Dieu merci, ne franchissaient pas la peau et demeuraient au secret de nous-même, sinon quel concert c'eût été dans cette solitude ! Pour moi, je ne me lassais pas de me féliciter de la position où l'organisation américaine du hasard m'avait placé. Alors que j'étais venu chercher la relaxation dans le désert, c'est-à-dire l'apathie dans le vide, ce même désert faisait de moi un homme du destin, peut-être un découvreur de terres inexplorées. Nos souffrances marquaient la preuve de la haute qualité de notre entreprise puisqu'il n'est pas d'exemple d'un être sain d'esprit qui consente à souffrir pour le plaisir de souffrir : nous souffrions pour la gloire. La gloire de qui, de quoi ? Nous n'en savions rien, mais quelque chose dans la brûlure de nos pieds, dans le halètement de notre souffle nous disait que nous nous aventurions sur les sentiers de l'héroïsme. Nous marchions depuis près d'une heure. Une de nos compagnes tomba de faiblesse et, refusant de pousser plus loin son effort, nous suppliait de faire venir une ambulance pour l'arracher à une mort certaine. Une ambulance, alors que nous étions coupés du monde ! Elle délirait. Nous ne pouvions l'abandonner. Nous décidâmes de faire une pause et d'en profiter pour nous restaurer en vitamines et en dynamol.

À peine avions-nous ouvert nos boîtes d'*orange juice* que nous vîmes une colonne de poussière s'élever à l'horizon. Une voiture rapide piquait droit

sur nous.

« L'ambulance ! m'écriai-je. Ça, c'est plus fort que tout ! »

C'était une Jeep montée par un homme coiffé d'un large feutre à jugulaire, vêtu d'un dolman de cuir et portant sur la hanche un étui à revolver.

« *Hello, old boy !* lui dis-je, avez-vous un brancard ? »

Il me considéra avec sévérité et, à son tour, me demanda si nous étions autorisés à piqueniquer dans le désert d'Anza. Je lui expliquai que nous étions des explorateurs en quête de terres que le pied de l'homme n'avait point encore foulées, que nous étions décidés à pousser le plus loin possible à condition qu'il voulût bien transporter jusqu'à notre camp la première victime de notre entreprise. Il me répondit que ce n'était pas son rôle, qu'il n'était qu'un agent du Service des Plages et Parcs de l'État de Californie et que notre arrêt sur un *picnic ground* de l'*Anza Desert State Park* l'amenait à exiger de chacun de nous le versement d'une somme de 25 *cents* comme droit de pique-nique. Il avait tiré de sa poche un carnet à souches et nous distribuait des tickets sur lesquels on lisait :

ANZA DESERT
STATE PARK
25 c
Picnicking Permit
Good only on date punched

Et il « puncha » le jour, le mois, l'année sur chaque permis au moyen d'un petit appareil à perforer qui, lui-même, enregistrerait dans ses entrailles métalliques le nombre de trous propres à chaque catégorie du temps. Une pareille opération au milieu du désert ! J'étais bouche bée.

« Mais, lui dis-je, vous n'allez pas laisser cette malheureuse gisant sur le sable loin de tout secours ! »

La sévérité de ses traits laissa place à un large éclat de rire.

« Loin de tout secours ! fit-il. Vous êtes à cent yards de votre camp ! »

Et il s'éloigna dans un nuage de poussière.

Cent yards ! Quatre-vingt-onze mètres ! Était-ce possible ! Nous nous regardâmes les uns les autres avec stupeur. Sans boussole, sans autre plan que celui de notre courage et — il faut bien le dire — par la faute d'un repli de terrain qui nous cachait les tentes, nous avions pendant une heure tourné autour de notre camp. Nous convînmes qu'il s'agissait quand même d'un exploit puisque nous étions à bout de forces. Et, comme nous avions payé le droit de pique-niquer, nous pique-niquâmes. J'allai puiser de l'eau aux *cactus barril* du voisinage ; Corbett poussa courageusement jusqu'au camp d'où il ramena sa petite boîte à radio. La musique requinqua la malade. Nous nous revigorâmes avec des condensés de homard et des tablettes de court-bouillon à quoi nous ajoutâmes quelques pincées de foie de taureau en poudre. Nous aurions mangé du lion que nous n'eussions pas été mieux dopés.

« Repartons-nous ? » demandai-je.

On protesta qu'après avoir découvert le désert, la solitude et le silence, on avait rempli le programme que l'on s'était fixé et qu'on n'avait plus rien d'autre à faire que de ne rien faire.

Tout le reste de la journée nous ne fîmes rien. Et j'admirais que ne rien faire en Amérique c'était encore faire quelque chose : c'était faire des réserves d'hormones, de phosphore cérébral, de chaux osseuse, de suc musculaire, d'éléments catalytiques du sang, c'était faire un placement à gros revenus en capital de corps humain. Nous n'étions donc pas inutiles à nous-mêmes ; nous ne perdions pas notre temps comme nous l'eussions perdu en un pays où l'efficiencia de l'inaction eût été négligée.

Nous demeurâmes ainsi jusqu'au soir. Nous n'échangeâmes qu'un minimum d'idées sur les avantages et les désavantages des voitures Jeep, sur les marques d'appareils de TV, sur le prochain match de football qui opposerait le *team* Mitchell High School au *team* Yankton College...

Du désert il n'était plus question : nous l'avions épuisé.

C'est ce qu'en Europe on eût appelé « s'ennuyer ». Nous, nous goûtions avec délices le vide de notre pensée.

Jamais je ne m'étais senti aussi Américain que ce jour-là.

XIV

C'est en visitant le Texas quelques jours plus tard que je ressentis les premiers symptômes d'un mal étrange que je ne devais m'expliquer que plus tard.

J'étais arrivé à Houston, capitale du pétrole, l'esprit aiguisé par la curiosité qu'y pouvait éveiller une des plus grandes industries de l'Amérique. Tout alla bien au début de mon séjour. Je connus la beauté des vastes paysages qui s'étendaient au long du golfe du Mexique. Là, les forêts étaient plantées d'arbres de fer ; des futaies de derricks dressaient à l'infini leur bienfaisante végétation : de chacun de ces arbres aux branchages de poutrelles allait jaillir la sève des temps nouveaux, l'huile de pétrole, élixir du progrès, tonique de notre civilisation. Je ne tenais pas d'impatience de courir ces campagnes où, entre les hauts troncs des derricks, pullulaient les champignons des réservoirs, rampaient les rhizomes des tuyauteries.

Je visitai sans désespérer les champs pétrolifères de Danbury. J'avais pour guide un ingénieur français... Oui, un Français ! Était-ce possible ? Ici, au Texas ! Et il n'était pas le seul de son espèce : toute une équipe de techniciens sortis de notre École Polytechnique, de notre École des Mines, travaillait sur brevet français à la détection électrique des qualités de l'huile atteinte par les forages. J'éprouvais un orgueil personnel à rencontrer aux États-Unis des compatriotes qui prissent leur part de la grandeur américaine.

Mon guide portait un nom qui sentait la terre de nos vieilles provinces : il s'appelait Monjolivet. Pouvait-on promener un nom pareil dans une forêt de

derricks ? C'était un nom pour taillis de chênes ou sous-bois de bouleaux.

« De quelle région de France êtes-vous ? lui demandai-je par politesse plus que par curiosité.

— De la Dordogne, du côté de Sarlat. Et vous ?

— Moi ? fis-je. Heu... Attendez... Ah ! oui, d'une vieille petite ville de Touraine, inefficace, improductive : Langeais.

— Improductive ! s'écria Monjolivet. Que dites-vous là ?

— Vous n'y verriez pas la moindre usine, dis-je, pas la moindre fabrique de quoi que ce soit.

— Et les rillettes, dit-il, vous oubliez les rillettes. Tenez, les meilleures se trouvent chez un charcutier qui tient boutique à droite après le château dans la rue Anne-de-Bretagne.

— Quoi ! fis-je, vous, un technicien, un édificateur de la civilisation mécanique, vous connaissez ces vieilleries des bords de la Loire ?

— Comme tout le monde, dit-il. Car, enfin, qui ne connaît et n'admire la vallée de la Loire ?

— De cette rivière inutile, dont un naïf a dit qu'elle ne servait à rien d'autre qu'à être belle. À la vérité, elle ferait mieux d'animer des turbines que d'aller se promener sous les fenêtres des châteaux. Et votre Dordogne, poursuivis-je, sert-elle à quelque chose ?

— Ma Dordogne, ma Dordogne, fit-il en baissant la voix, si vous saviez comme elle est belle !

— Elle aussi !

— Ah ! si vous la voyiez quand elle se fraie une voie entre les roches du Périgord noir ! Mais...

Il s'interrompt un instant, puis :

« Mais que vais-je chercher là ? Ah ! taisons-nous, taisons-nous ! Nous sommes en train de nous égarer sur de dangereux sentiers. Quand on a un *job* au Texas, il y a des choses auxquelles il ne faut jamais penser. D'ailleurs, l'Amérique est un pays où il vaut mieux ne pas penser. »

Il avait arrêté la Jeep dans laquelle nous avions pris place et il alluma sa pipe. Nous repartîmes, roulant à travers un paysage de plus en plus beau de carcasses métalliques dressées vers le ciel, de tubes en S, en I, en U qui couraient sur le sol.

« Ici, reprit Monjolivet, on ne pense pas, on n'a d'idée sur rien. Pour fuir l'ennui d'un tel vide on se réfugie dans l'action, que ce soit la sienne propre ou celle des autres, que ce soit la détection des couches pétrolifères ou le match de baseball Houston University-National City College. Il y a trois ans que je m'entraîne à agir sans penser. J'y arrive par moments et n'en suis pas peu fier.

— C'est, dis-je, à quoi je vise depuis que j'ai pris pied au pays de l'action. Hélas ! j'ai beau faire : ce que je fais, je le pense avant de le faire ou pendant que je le fais. Il y a quelques jours, au désert d'Anza, j'ai connu le vide de ma pensée mais, je dois vous l'avouer, je ne faisais guère autre chose, en ces instants-là, que de ne rien faire en compagnie d'amis qui n'en faisaient pas plus que moi. Je n'ai pas tout à fait atteint à me sentir bête ; je manquais d'entraînement, alors que mes amis...

— Attention ! dit Monjolivet. Ici, ne pas penser ne signifie pas que l'on soit bête ; cela veut dire que l'on évite de se mêler de ce qui ne vous regarde pas. À chacun sa spécialité : il y a ceux qui pensent et il y a ceux qui agissent. Moi, par goût, j'ai choisi d'être de ceux qui agissent. C'est la meilleure part : l'avenir est à ceux qui agissent et non à ceux qui pensent.

— Ah ! dis-je, je n'ai guère à espérer de trouver une place dans cet avenir-là. En Touraine on pense plus que l'on n'agit. La faute en est à ce Descartes...

À ce nom de Descartes je reçus un choc au cœur dont je ne saurais dire s'il m'était agréable ou désagréable. Il s'accompagnait d'une furtive vision où m'apparaissaient les coteaux de Touraine de l'enfance de Descartes, les

vignes à échalias, les vergers de pommiers. Mais la vue du paysage pétrolier la dissipa bien vite.

Nous roulions parmi les accessoires d'un de ces décors des temps nouveaux dont l'Amérique m'avait tant de fois donné le spectacle. Chaque derrick semblait planter dans ces libres terres un arbre de la liberté : en libérant l'huile des nappes profondes, ne libérait-il pas l'homme de la malédiction de travailler à la sueur de son front ? Au rythme des *drills* forant une voie d'évasion au pétrole prisonnier je voyais évoluer, dans les fumées des raffineries lointaines, un ballet de machines à moteur : avions, voitures, tracteurs, bulldozers, hélicoptères, autorails s'élevaient, tournoyaient, puis s'éloignaient pour répandre à travers le monde les étincelles de vie de leurs bougies, les explosions de puissance de leurs gaz. Oui, dans le monde entier et jusqu'en ma molle et nonchalante Touraine. Ma Touraine !

J'eus un nouveau choc du côté du cœur.

« Arrêtons-nous, dis-je à Monjolivet, faisons quelques pas dans cette forêt de fer. J'ai besoin de reprendre mes sens qui s'égarent.

— C'est l'odeur du naphthe, dit-il.

— Non, dis-je, c'est plutôt un parfum de mousse et de fougère.

Nous quittâmes la voiture. Nous pataugions dans la boue jaune dégorgée par les tubes de forage, mais il me semblait entendre au mouvement de mes pas un bruit de brindilles sèches comme si mes pieds eussent foulé le sol d'un sentier de forêt. Mes yeux, pendant ce temps, découvraient à la place des derricks une futaie de hêtres dans laquelle je reconnaissais un coin, qui m'était familier, des environs de Chinon.

« Monjolivet, dis-je, je deviens fou. »

À peine avais-je ainsi parlé que la vision disparut et qu'au lieu de Chinon c'est Danbury qui s'offrit de nouveau à mes regards.

« Excusez-moi, dis-je, j'ai eu un moment d'égarement. J'ai cru voir un bois de hêtres de Touraine là où s'élèvent les symboles de la puissance

américaine.

— Je connais cela, dit Monjolivet. Dans les premiers temps de mon séjour ici je voyais se dessiner devant moi sur la plaine du pétrole des paysages de ma Dordogne. C'est la revanche du vieux sol d'Europe sur les jeunes terres d'Amérique. Allons boire un verre, ça vous passera.

Nous pénétrâmes dans un bar à l'usage des hommes du pétrole. Le whisky me laissa mal à l'aise. Bien mieux, il m'ouvrit les yeux sur un tableau que j'avais bien oublié : celui d'un petit café de Langeais où, entre amis, nous buvions du vin doux aux vendanges de septembre. Mais l'image s'effaça aussi vite que s'étaient effacées les images précédentes. Les choses se passaient comme si de lointains souvenirs, assoupis depuis mon arrivée aux États-Unis, sortaient de leur torpeur et m'assaillaient dans la paix de mon cœur et la sérénité de mon esprit. Je bus un second whisky et me sentis d'aplomb pour résister aux assauts de ces sottes fantaisies.

« Croyez-vous, dis-je à Monjolivet, que les vapeurs de naphte puissent créer un malaise qui aille jusqu'à l'illusion d'optique et d'odorat ?

— Je crois surtout, dit-il, qu'il en est du naphte comme, en général, des effluves de cette civilisation que vous admirez tant : à la longue l'écœurement qu'on en éprouve vous incline à chercher refuge auprès de la mousse et de la fougère, je veux dire du côté de l'innocence première.

— Allons, fis-je, voilà que nous pensons ! Nous ferions mieux d'agir.

Nous reprîmes place sur les sièges de la Jeep et nous nous dirigeâmes vers Houston. Monjolivet menait la voiture à grand train ; nous avions abaissé le pare-brise ; nous heurtions de la poitrine et de la face les masses élastiques de l'air, nous laissions derrière nous des débris d'espace, des tourbillons d'atomes désemparés.

« Est-ce que ça va mieux ? me criait Monjolivet.

— Marchez toujours ! Accélérez ! lui criais-je dans le vacarme et le vent de la course.

Plus de malaise, plus de futaie de hêtres, plus de petit café, plus de vin doux ! Ah ! surtout, plus de vin doux ! Du carburant, oui, et plein mes artères et plein mon cœur ! Ces Jeeps, quel dynamisme ! Quelle efficience ! De solides mangeuses de vide ! Et tellement dans la ligne américaine ! Carrées des épaules, carrées des mâchoires ! Un fier symbole de la civilisation de demain ! Ah ! là, là.

J'avais les joues en feu, les tempes sonnantes. J'étais ivre d'action, vide de pensée. Je me retrouvais tel qu'en moi-même l'Amérique m'avait changé.

Nous ne ralentîmes qu'à la vue de la police aux abords de la ville. Monjolivet m'invita à me reposer chez lui. Nous nous jetâmes dans des fauteuils ; nous avalâmes quelques fortes boissons. L'alerte était passée.

« Chère Amérique ! dis-je en levant mon verre droit devant moi, vers l'avenir.

— Chère France ! soupira Monjolivet en levant son verre et en tournant la tête comme s'il cherchait quelque chose du côté du passé.

Je le laissai à ses soupirs et passai la soirée au stade géant de la ville de Houston où, sous les lumières des sunlights, aux clameurs de cinquante mille personnes, deux douzaines de gaillards livraient bataille à un ballon de cuir.

C'est avec soulagement que je montais le lendemain matin dans l'avion des Eastern Airlines. J'avais hâte de m'éloigner de ces terres à pétrole où, par un effet curieux du paradoxe, j'avais failli perdre ma foi américaine. Nous volions vers New Orleans, vers les bouches du Mississippi. J'étais ému de revoir le plus grand fleuve du monde, de le saluer sur le lieu même de ses noces avec la mer.

Tout alla bien pendant les premiers quarts d'heure du trajet. Nous survolions des rizières à l'échelle américaine, nous apercevions, non loin du Sabine Lake, Port-Arthur et ses belles usines dont j'appris par le *steward*

qu'on y fabriquait du caoutchouc synthétique « comme nulle part au monde ». Puis le paysage changea : ce n'étaient que terrains marécageux fleuris de plantes d'eau, rivières étroites à non-chalants méandres, bouquets d'arbrisseaux en désordre, tout un ensemble de fantaisie et de hasard où s'égarait mon goût du rendement et de la prospérité. Je jetai un coup d'œil sur la carte du navigateur : le pays d'en bas était bâti de petites villes qui s'appelaient Jeanerette, Thibodeaux, Plaquemine, Abbeville, Arnaudville ; une autre, plus vaste, s'appelait Bâton-Rouge ; les rivières portaient des noms extraordinaires : le bayou Bœuf, le bayou de la Fourche ; ce grand plan d'eau survolé, c'était le lac Pontchartrain ; ces îles piquetant au loin les eaux boueuses de la mer, c'étaient les îles de la Chandeleur, l'île au Breton, l'île du Timbalier.

« Mais, me disais-je, c'est la France... »

Allais-je retomber dans mes malaises de ces derniers jours ? Non, ce n'était pas la France, c'était la Louisiane.

« Bonjour, bonjour ! Soyez le bienvenu, s'écria en m'ouvrant ses bras et en m'y attirant un vieux monsieur que je ne connaissais pas et qui semblait m'attendre à l'*airport* de New Orleans. Alors, comment va-t-on en France ? poursuivit-il avant que j'eusse placé un mot. Bien et mal, comme toujours... Mais vous savez, moi, c'est ce qui va bien là-bas qui m'intéresse. Et n'allez pas croire que je vous abandonnerai pendant votre séjour dans ma vieille Nouvelle-Orléans. Je vous tiens, je ne vous lâche pas. Pensez, un Français ici ! Et quel Français !

— Pardon, dis-je...

— Non, non, ne me remerciez pas. Quand j'ai appris par la presse votre arrivée... Un Français, un Français de France, me suis-je dit, c'est le ciel qui nous l'envoie. Voyez donc : c'est bien le ciel ! J'ai aussitôt couru vous réserver une chambre à l'hôtel du Bon-Vieux-Temps dans le quartier du Vieux-Carré. On n'est pas toujours sûr de pouvoir y coucher : la clientèle de

New York, de Los Angeles y afflue. Vous y serez comme chez vous, je veux dire comme en France.

— Mais, puis-je vous demander ?...

— Mon nom ? Mais certainement. Eugène Papillault, citoyen américain, d'une vieille famille de la Nouvelle-Orléans, descendant direct des Acadiens du Canada et, permettez-moi d'en être fier, de souche poitevine.

Il s'était saisi de mon sac de cabine, de mon manteau de voyage ; il me regardait, il me souriait aux limites de l'extase ; ses traits étaient baignés de joie. J'étais partagé entre le désir de planter là cet inconnu affectueux et la crainte de le peiner dans l'amitié qu'il me marquait.

« Je vous prends dans ma voiture, poursuivit-il, et vous conduis au Bon-Vieux-Temps.

— C'est que, lui dis-je, je comptais descendre au Palace Hôtel, dans Canal Street.

— Au Palace ! Vous n'y pensez pas ! C'est une grande boîte, style Chicago, avec des *elevators*, des *conditioned rooms*, la TV dans les chambres ! Non, non, croyez-moi : un Français ne peut se sentir dans ses aises qu'au Bon-Vieux-Temps. Ne vous mettez pas en peine de vos bagages : j'ai donné des ordres ; vous les trouverez à l'hôtel. Et maintenant, allons-y !

Il me fit prendre place auprès de lui dans une voiture de marque française dont la ligne élancée étonna mes regards habitués aux superproportions des marques américaines. Nous roulâmes d'abord à travers des quartiers où je retrouvais avec plaisir des blocs d'immeubles tout semblables à ceux des autres villes, d'attrayantes enseignes de boutiques : *The Modern Woman Emporium Shoes, Dentists X Ray, National Shirts Shops, Luggage Jewelry Radios, Chiropractor, Crystal Room, Shoes (Air cooled), Store for Men, Mortuar House...* Nous suivîmes Canal Street dans la cohue des autos, des tramways, des pompes à incendie, des ambulances à sirènes hurlantes, des corbillards express à sirènes de même ton. Puis nous tournâmes à gauche et soudain...

« Nous sommes dans la rue Royale, me dit Papillault, et voici la rue Bourbon, la rue Dauphine, la rue des Bons-Enfants. »

Nous avançons au ralenti dans de petites rues silencieuses ; les maisons à deux étages portaient des balcons de ferronnerie ; elles étaient percées de fenêtres à jalousie et s'ouvraient par de larges portails sur des cours humides ornées de fontaines et de statues. Je me croyais dans la rue Saint-Hilaire à Poitiers, dans la rue Saint-Aignan à Angers. Les boutiques ne tenaient commerce que de bibelots anciens de même époque et de même sorte que ceux qui encombraient les vitrines des antiquaires de Paris.

« Hein ? Que dites-vous de notre Vieux-Carré ? me demandait Papillault avec un tremblement de tendresse dans la voix.

— On se croirait, dis-je, dans un musée de folklore.

— Loin de là ! s'écria-t-il. Nous sommes bel et bien dans la réalité. Tenez, voici votre hôtel.

Il avait arrêté la voiture devant un portail qui donnait sur une cour pavée au centre de laquelle j'aperçus un puits à margelle de pierre, à poulie de bois. Une servante noire coiffée d'un madras me conduisit à ma chambre par un escalier assez raide. Le plafond était bas, ; la tenture de papier peint multipliait l'image de Paul et Virginie assis, la main dans la main, au pied d'une touffe de bananiers ; sur la cheminée de marbre une pendule protégée par un globe figurait en bronze doré Psyché recevant le premier baiser de l'Amour ; la tête du lit de bois fruitier était couronnée de rideaux d'organdi brodé de bouquets de pâquerettes : un vrai décor Louis-Philippe tel que j'en connaissais de semblables à Langeais comme à Chinon, comme à Tours.

Je rejoignis Papillault.

« Eh bien, fit-il, n'ai-je pas été au-devant de vos désirs ? Maintenant, allons déjeuner. »

Nous n'eûmes pas à aller bien loin ; dans ce vieux quartier tout était porte à porte. Nous passâmes le seuil de la Cour des Deux Sœurs ; c'était un restaurant. La salle commune ressemblait à l'intérieur d'une forge de

village ; le sol en était fait de dalles grossières, les murs paraissaient noircis par la fumée. Je me croyais chez Juteau, le maréchal-ferrant de Langeais. Toutefois, des chaises et des tables y étaient disposées tant bien que mal pour ceux à qui il plaisait d'y manger. Papillault donna la préférence aux tables dressées dans la cour.

Mon Amérique, comme tu me devenais lointaine ! Où les pharmacies de mes déjeuners rationnels ? Où les repas express servis à la portière de l'auto ? J'étais assis à une table couverte d'une nappe à carreaux rouges et blancs ; les assiettes étaient illustrées de dessins à devinette : *Où est le sabre du garde champêtre ? Qu'est devenu le cerf que le chasseur tenait au bout de son fusil ?* Autour de moi se développait une cour ornée en son centre d'une fontaine à trois vasques qu'ombrageait un saule pleureur ; des réverbères y étaient plantés pour l'éclairage du soir ; des pots de géraniums et de capucines la fleurissaient sur son pourtour.

Mon Amérique, je te cherchais par-delà ce décor désuet. Vingt fois, depuis mes premiers malaises de Danbury, j'avais cru te perdre par la faute des images du passé. Chaque fois je te retrouvais plus forte, plus grande, *o fabulons ! o marvellous !* Ce n'étaient pas ces assiettes, ces nappes, ces réverbères qui pouvaient me distraire de tes forces et de tes grandeurs. Ni les plats du menu...

« Que diriez-vous, me demanda Papillault, de quenelles de brochet à la Nantua, d'un poulet bonne femme et d'un foie gras du Périgord que nous arroserions d'un joli Montrachet pour commencer, puis d'un Saint-Émilion plus sérieux vers la fin ?

— Je vous laisse faire, lui répondis-je, il y a beau temps que ce genre de nourriture m'est devenu étranger.

— Pour moi, dit Papillault, c'est, au contraire, par la fidélité à la cuisine française que je me maintiens dans l'esprit de la patrie de mes ancêtres. Ainsi chez moi, chaque samedi, il y a pot-au-feu.

— Ce n'est pas un plat dynamique, dis-je.

— Oui, dit-il, mais je lui trouve une poésie vieille France.

Il commanda le déjeuner en insistant au près du maître d'hôtel sur toute sorte de détails de cuisson et d'assaisonnement des plats qu'il avait choisis. Puis il engagea avec le sommelier une discussion interminable sur la qualité des vins, l'année de la vendange, le degré de température le plus favorable à leur dégustation... Pendant ce temps je considérais les amateurs de cuisine française assis autour des autres tables. Ils avaient, en mangeant, cet air pénétré que l'on voit aux visiteurs des musées ; ils mastiquaient avec lenteur, ils étudiaient l'objet d'art que tournait et retournait leur langue, que reprenaient leurs dents et qu'avalait leur gosier attentif. À leur chemise illustrée je reconnaissais dans les hommes d'authentiques Américains ; les femmes, moins studieuses en cette affaire, fumaient la cigarette en dégustant leur sole meunière, leur pigeon aux petits pois.

« Voyez-vous, dit Papillault lorsqu'il en eut fini avec le sommelier, nous, Américains, n'aimons rien tant que de venir — parfois de très loin — dans ces restaurants du Vieux-Carré pour y prendre des contacts avec le cher passé. Il n'est pas un d'entre nous qui ne porte au secret de son cœur la nostalgie de la vieille Europe originelle. Tenez, à cette table sous le troisième réverbère à gauche, vous pouvez reconnaître John Harry Baxter, magnat des charbonnages de Pennsylvanie. Plus loin, ce large dos est celui d'Ernest Hemingway ; l'auteur de *Pour qui sonne le Glas* vient chercher ici l'atmosphère des restaurants parisiens qu'il fréquentait entre deux combats des plateaux de Castille. Derrière vous, en tournant la tête, vous apercevrez le Secrétaire d'État venu de Washington pour réfléchir ici aux affaires de l'Europe dans un décor approprié ; penché sur son assiette, il cherche à tirer au clair la devinette qui en décore le fond : c'est un bon entraînement. Tous, autant que vous pouvez les compter, sont ici en quête de ce qu'en langue américaine nous appelons *a touch of Old World charm*. »

Je l'écoutais avec embarras : comment faire entendre à cet homme qui me traitait de si amicale façon que le « charme du Vieux Monde » n'était à mes yeux qu'un objet poussiéreux à mettre sous vitrine ? Quand les quenelles furent servies, il n'eut de cesse qu'il ne me fît un cours sur le rôle que jouait dans la préparation de ces boulettes chaque ingrédient qu'on y introduisait. Il me rappelait ces maniaques de la bonne chère qui se groupent en clubs pour humer, porter à leurs lèvres, mastiquer et lentement déglutir le contenu

d'une carcasse de homard ou la chair d'un canard ignoblement cuit dans son sang.

Je tentai de mettre la conversation sur un sujet plus actuel.

« Les quenelles, oui, dis-je, mais n'estimez-vous pas que l'alimentation rationnelle, scientifiquement étudiée dans ses éléments de base et mise en boîte dans des conditions tout à fait rassurantes d'asepsie, ne soit une des marques les plus manifestes de la supériorité de votre civilisation sur celle des autres peuples ? »

Il éclata de rire.

« Ah ! dit-il, ces Français, toujours polis, toujours bienveillants par politesse.

— Je suis sincère, soyez-en sûr.

Il éclata d'un nouveau rire et, levant vers moi son verre de vin de Bourgogne :

« À la courtoisie française ! dit-il.

— *To the American progress !* répondis-je.

Pendant le repas, qui me parut assez bon malgré tout, nous ne cessâmes de défendre chacun notre idéal : l'Américain vantait *the Old World charm* et moi *the New World reality*. Il est vrai que par ses ancêtres il venait du Poitou alors que par moi-même j'arrivais du Texas.

Quand nous eûmes bu notre café et vidé nos verres de cognac, il m'exposa le programme qu'il s'était permis d'établir en vue des réjouissances de mon séjour en Louisiane : visite en détail du Vieux-Carré dans un break à deux chevaux ; conférence d'un avocat acadien sur les survivances de la langue française du xviii^e siècle dans le parler louisianais ; initiation à la coutume acadienne de tailler des bouts de bois avec un canif, histoire de passer le temps ; étude du verbe « chacoter » qui s'appliquait à cette coutume ; chasse à la grenouille, un soir, aux lanternes dans un bayou des environs...

« Comment ! dis-je, vous chassez les grenouilles à la lanterne. Nous, nous les pêchons à la ligne.

— À la ligne !

— Bien sûr ! Avec au bout du fil un petit chiffon rouge auquel elles mordent. Et, hop ! On tire sur le fil et l'on a la grenouille.

— Ah ! ça, par exemple. Il faudra que vous m'enseigniez cette manière. C'est la manière française, bien entendu ?

— Cela va de soi, dis-je, et c'est même spécialement la manière tourangelle.

Je lui contai les parties de pêche à la grenouille qu'en mon enfance j'organisais avec mes jeunes camarades de Langeais.

« En été, quand le cours de la Loire est au plus bas de son niveau, le lit du fleuve conserve quelques eaux dormantes qui forment des mares à l'ombre des saules ; les grenouilles s'y plaisent ; c'est là que nous les pêchions au chiffon. En juillet, à l'heure où le crépuscule s'attardait comme si le soleil hésitait à s'éloigner des parages de ce beau fleuve, nous en prenions à la douzaine. »

Papillault m'écoutait des yeux et des oreilles.

« Au crépuscule, dites-vous. Nous, à cause de la lanterne, c'est la nuit. D'ailleurs, ici, le crépuscule est si bref !

— En Touraine, il ne finit pas d'en finir. C'est un pays où nul n'est jamais pressé, pas même le soleil.

Je commandai deux verres de fine et, en les commandant, je me surpris à discuter avec le sommelier sur la différence qu'il y avait, au goût des connaisseurs, entre les cognacs des « fines borderies » et ceux des « fins bois ». Je dis que je me surpris... En effet, malgré les sournoises magies du poulet bonne femme et du foie gras périgourdin, malgré les vins des coteaux de France, j'étais assez maître de moi-même pour comprendre que,

cette fois, les assauts du passé me causaient moins de malaise qu'à Danbury et même me trouvaient disposé à leur céder certaines de mes résistances.

Chère, chère Amérique, fallait-il que sur ton propre sol tu te fisses la complice de la vieille Europe ! Semblable à ce Baxter, à cet Hemingway, à ce Secrétaire d'État venus dans cette auberge pour, comme disait Papillault, y prendre contact avec le passé, je m'abandonnais peu à peu à un je ne sais quoi qui, dans les semaines précédentes, m'eût fait horreur et qui, ce jour-là, me pénétrait jusque dans les arcanes de la raison. Tout ce qui m'entourait dans cette Cour des Deux Sœurs me chantait une romance d'amour tendre où les rameaux du saule pleureur, les franges d'eau de la fontaine, la lanterne des réverbères tenaient leur partie. Je regardais le magnat des charbonnages de Pennsylvanie : il tirait de son cigare des bouffées de vapeur bleue qui montaient vers le ciel avec une grâce nonchalante que je n'avais jamais vue aux fumées de cigare des hommes d'affaires de Cleveland ; j'observais Hemingway : les deux coudes sur la table, il humait les effluves délicats venus d'un verre en forme de ballon qu'il semblait réchauffer entre les paumes de ses mains. Eux, comme moi, se laissaient aller au je ne sais quoi qui flottait dans l'air de la vieille cour fleurie de géraniums et de capucines. *A touch of Old World charm...*

« Le break est là », me dit Papillault.

J'aperçus devant le portail de la Cour des Deux Sœurs une voiture à chevaux semblable à celles que l'on rencontrait encore il y a quelques années sur les routes de Touraine.

« Vous l'avez sorti du musée, dis-je en riant à Papillault.

— Pas du tout, dit-il, c'est dans cet équipage que nos visiteurs venus des grands centres d'affaires aiment à se promener par les rues de notre Vieux-Carré. Soyez sûr que le Secrétaire d'État a retenu le sien.

Nous croisâmes, en effet, plusieurs de ces véhicules pendant notre promenade. Ils étaient occupés par des hommes en pleine force de l'âge, comme on dit, et qu'en d'autres lieux j'eusse tenus, l'un pour le président de la Continental Wisconsin National Bank and Trust Co., l'autre pour le directeur de la Firestone Tire and Rubber Co. Ces athlètes de l'*American*

prosperity avaient un air de sérénité dans le bonheur que je ne leur eusse certainement pas vu ailleurs. Ils ressemblaient aux voyageurs du dimanche qu'à Langeais j'apercevais descendant des cars pour la visite du château.

Moi-même, de quoi avais-je l'air, assis sur la banquette de drap d'un break auprès d'un Acadien de souche poitevine ?

La journée se termina dans la maison de Papillault où étaient réunis pour déguster le pot-au-feu — c'était un samedi — quelques autres Acadiens de la Nouvelle-Orléans. Un petit drapeau français était planté au centre de la table hampe à hampe avec le drapeau étoilé des U. S. A. Mrs. Papillault, les joues en feu, ses cheveux blancs en mèches folles, était aux petits soins pour chacun de nous, mêlait, dans son émoi, la langue américaine à la française.

« *Don't you like* cornichons ? me demandait-elle en me présentant un large bocal de *pickles*.

Je m'attendrissais mais je gardais assez de sang-froid pour m'observer dans la singulière situation où des Américains d'un autre temps m'avaient placé.

« Voilà bien l'image qu'ils se font de la France, me disais-je, eux et les touristes en break ! Mais, moi-même ne suis-je pas pris dans ce « charme » du Vieux Monde qui attire en Louisiane les constructeurs du Nouveau Monde ? »

Je me perdais dans des réflexions où s'opposaient nos deux mondes. J'étais encore tout vibrant, tout frémissant des impressions ressenties à New York, à Cincinnati, à Cleveland, à Omaha, à Los Angeles. Entre les vapeurs du bœuf bouilli et le mouvement de ma pensée apparaissaient en images de beauté de gigantesques ponts lancés sur de larges bras d'eau, des forêts de hautes cheminées couronnées de volutes de puissance, des vignobles illimités produisant des raisins rationnels. Mais je voyais également, délivrés du « charme » désuet qui les masquait au regard de mes hôtes, les ponts de la Loire très à l'aise, eux aussi, dans leur rôle d'enjambeurs de fleuve ; les cheminées de Chambord, de Blois, de Chenonceaux qui, depuis quatre cents ans, se tenaient à la verticale sous les attaques du temps ; les vignes de Vouvray, de Bourgueil, de Chinon qui... que... Évidemment,

leurs grappes n'étaient pas rationalisées, mais tout de même... enfin... voyons...

Un inquiétant brassage se faisait dans mon esprit où Vieux et Nouveau Monde mêlaient leurs vertus. Après quelques vaines tentatives de séduction sous le ciel du Texas, les souvenirs du Vieux Monde allaient-ils donc me tenir à leur merci sous le ciel de la Louisiane ? Il faut dire que l'Amérique avait, dans cette affaire, joué le jeu du passé en lui donnant sous mes yeux mêmes l'appui de plusieurs des champions de son avenir. Je faiblissais à n'en pas douter. Je faiblissais...

La soirée autour du pot-au-feu s'écoula sans histoire. Je tentai de placer quelques beaux souvenirs de mon voyage : mes repas dans les *drugstores* et les *automatics*, mes flâneries dans les halls de gare et d'hôtel, mes conversations sur les *dates* avec les jeunes filles d'un collège du Vermont, la Bourse aux Grains de Chicago... La conversation revenait d'elle-même sur des règles de grammaire française appliquées par les Acadiens depuis le xviii^e siècle et sur l'avantage que la France d'aujourd'hui aurait à y revenir.

Je regagnai fort tard l'hôtel du Bon-Vieux-Temps.

Aux murs de ma chambre Paul et Virginie s'éternisaient dans l'échange de leurs innocentes caresses... Sous leur globe de verre l'Amour et Psyché cherchaient dans un baiser à marier le corps et l'âme... Je m'étendis sur le lit en bois de merisier, sous les rideaux fleuris de pâquerettes... J'éteignis la lumière.

C'est alors que je commençai à reprendre mes sens.

Je savais bien que Virginie était pensionnaire au Vermont College, qu'elle avait une *date* avec Paul, pensionnaire d'un collège voisin. Je savais bien qu'ils en avaient assez de la touffe de verdure sous laquelle les tenait assis le charme du Vieux Monde et qu'ils allaient se lever d'un bond et gagner au

pas de course le plus proche cinéma où ils trouveraient enfin l'*atmosphere* de leur *date*.

Je savais bien que l'Amour, avec ses ailes aérodynamiques, n'était rien d'autre qu'un avion symbolique m'invitant à reprendre au plus tôt mon excitant voyage à travers le monde de demain. Et je savais aussi que Psyché était la *stewardess* de cet avion-là. Et déjà je la voyais, dans l'uniforme blanc des Eastern Airlines, mettant un genou sur le tapis de la cabine et inclinant vers moi le standard de beauté de son visage utilitaire. Et déjà je l'entendais me demander mon nom en *ré*, *sol* et *fa dièze*. Chère musique !

Your name, please ?

Mon nom ? Mon nom ?

Jérôme.

Tout court ? Non.

Jérôme U. S. A.

Et je m'endormis dans la joie de reprendre, dès le lendemain, ma course sans répit ni mesure à travers le meilleur des mondes.

*Fabulous... Wonderful... Technological... Mechanical... Progress...
Triumph...*